This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

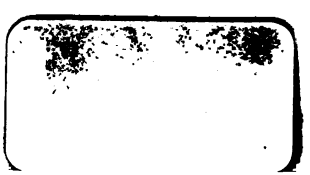
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600087E

6000876488



113

CHANSONS

ET

LETTRES PATOISES

Bressanes, Bugeysiennes et Dombistes

AVEC

UNE ÉTUDE SUR LE PATOIS DU PAYS DE GEX

ET

LA MUSIQUE DES CHANSONS

Textes recueillis, traduits et annotés

PAR

PHILIBERT LE DUC

OUVRAGE ORNÉ D'UNE GRAVURE

BOURG-EN-BRESSE

FRANCISQUE MARTIN-BOTTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1881

CHANSONS ET LETTRES

PATOISES

DU MÊME AUTEUR :

PUBLICATIONS PATOISES.

Les Noëls bressans et bugistes, avec traduction et musique. Bourg, 1845, un volume in-18 jésus.

L'Enrôlement de Tivan, comédie de Brossard de Montaney, suivie de deux opuscules, texte et traduction. Bourg, 1870, un vol. in-8, imprimé chez Louis Perrin, illustré par A. Chanut (très rare).

PUBLICATIONS RÉCENTES.

Les Sonnets de Pétrarque, traduction complète en sonnets réguliers; ouvrage couronné aux fêtes d'Avignon et mentionné par l'Académie française. Paris, Léon Willem, 1877 et 1879, 2 vol. in-8 écu.

Sonnets curieux et Sonnets célèbres, anthologie didactique, suivie de Sonnets inédits. Paris et Bourg, 1879, un vol. in-8 carré.

Curiosités historiques de l'Ain. Bourg, 1877 et 1878, 3 vol. in-18 jésus (très rare).

Histoire de la Révolution dans l'Ain. Bourg, Francisque Martin-Bottier, éditeur. 5 vol. in-18 jésus, en cours de publication; les deux premiers sont en vente.

CHANSONS

ET

LETTRES PATOISES

Bressanes, Bugeysiennes et Dombistes

AVEC

UNE ÉTUDE SUR LE PATOIS DU PAYS DE GEX

ET

LA MUSIQUE DES CHANSONS

Textes recueillis, traduits et annotés

PAR

PHILIBERT LE DUC

OUVRAGE ORNÉ D'UNE GRAVURE

BOURG-EN-BRESSE

FRANCISQUE MARTIN-BOTTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1881

385

Aux Amis

des anciennes traditions

de nos provinces.

Ph. L. D.

PRÉFACE

« J'espère bien que le patois restera le fonds
« de la langue chez nos habitants des cam-
« pagnes, qui ne se serviront qu'aux grandes
« journées, chez le Notaire ou devant M. le
« Préfet, du peu de français qu'ils ont appris
« à l'école, et qui le négligeront au village.
« Comme langage populaire, le patois des aïeux
« n'est-il pas à préférer de tout cœur à l'argot
« des faubourgs des grandes villes, auquel tant
« de corruptions ont donné leur triste em-
« preinte? Quand on entend l'accent traî-
« nard et le langage trivial du canut lyonnais,
« qui ne serait amoureux de l'idiome du pay-
« san, qui a sa noblesse et sa grâce comme
« tout ce qui tient à la terre? C'est une fleur
« des champs à laquelle son origine assure un
« parfum sain et salubre; puis, sa descendance
« romane lui donne, par ses augmentatifs et
« ses diminutifs, une richesse d'expression qui

« manque même à notre langue française. Où « l'une dit : à *l'ombre* d'un buisson, — à *l'om-* « *bretto* d'un buisson, dira l'autre. » *(Courrier* « *de l'Ain*, du 29 décembre 1860). »

Ces réflexions, très justes, ont été faites il y a vingt ans, par M. *F. D.*, à propos des *Fables en patois bugeysien*, dont nous avons signé la préface. L'auteur de ces fables, le père Froment (M. Musy, de Cerdon) constatait déjà comme nous, à cette époque, le déclin de notre idiome. « Vous avez remarqué avec raison, « nous écrivait-il, que les patois se perdent. « Dans nos montagnes, le français est entré « partout, et, le luxe aidant, on ne parle plus « que français; ce qui reste du patois n'est plus « qu'un français patoisé. Ainsi celui qui parle « encore patois ne dira plus comme autrefois : « *llia shèt dè mashe in mashe*, pour dire : il est « tombé de branche en branche; mais : *llia* « *tombâ dè branshe in branshe*. Il ne dira plus : « *llia laicha sherré lo farèt*, pour dire : il a laissé « tomber la lampe; mais : *llia laicha tombâ la* « *lampa*. »

Aujourd'hui le français tend de plus en plus à se substituer au langage pittoresque de nos compagnes, qui fut aussi naguère celui de nos petites villes; les expressions originales, qui en faisaient l'agrément, n'existeront bientôt plus. Il est donc à propos de conserver par l'impression celles qui se trouvent dans quel-

ques chansons et lettres patoises. Le recueil de ces pièces sera un précieux élément d'étude pour les reconstructeurs futurs de nos anciens dialectes; car, jusqu'à présent, les publications patoises de notre pays se réduisent à quatre ou cinq petits volumes, savoir :

1° Deux poèmes de Bernardin Uchard, imprimés au commencement du XVIIe siècle : *la Piémontaise*, remise au jour en 1855, et *le Gémissement d'un pauvre laboureur bressan*, dont l'unique édition est introuvable.

2° *Les Noëls bressans et bugistes*, recueillis et traduits par nous en 1845.

3° *Les Fables en patois bugeysien, par le père Froment*, éditées en 1860.

4° *L'Enrôlement de Tivan*, comédie de Brossard de Montaney, suivie de deux opuscules du même auteur; le tout traduit par nous et imprimé en 1870, par Louis Perrin, avec de jolis dessins de M. Chanut.

Les idiomes du midi subissent, comme les autres, l'influence de l'école primaire. Les poésies de Jasmin, qui datent presque d'un demi siècle, contenaient déjà beaucoup de français patoisé. La langue d'oc néanmoins lutte énergiquement avec la langue officielle. Ses partisans les plus zélés voudraient qu'elle restât seule en usage, tandis que ses adversaires demandent qu'elle soit complètement abolie. Tout récemment (février 1879), dans une séance so-

L'EBAUDA

Uvre-me don la peurta,
Uvre-me don, mion.
Te n'é po indremia;
Avoué ma i n'y-a nion.
Intin-te souchlio l'eura (1);
Ze grelouta la fra.
Z'amera mio na salla
Vé lou foua, aro ta.

Yé ce-t ivoui ta féta;
Pourré-te bin dremi?
Ze te baillou c'l ébauda,
Mion, pe t'attindri.
U travar la fenétra,
Parle-me don laman
É fa-me don l'armeuna
D'ena penia de man.

— U reva, peuvrou Liaudou,
Va-t-in bin lon de ma.
Mon pore que se fôsse
Se tin prequie lou dra.
Yé bin va que ze t'amou,
Mai n'in fau po parlo
On di que sai tro jeuna
Pre zia me mario.

— O! que me di-te, mie?
Cheu co, z'eu vayou pro,
Ne sa qua te désaime
É te ne m'amo po!
T'in vedre yon ple ressou,
Lou sai po pre malheu;
Mai leu liar, t'eu pu crore,
Ne sin po lou be-nheu.

Mai dra que c'la pareula
Pre Liaudou fu lôssi,
Vequia-t-i po lou pore
Que-se beti-à vegni.
— Guiascou! qu'o-te don, mie.
Que t'impass' à dremi.
— Pore, z'aquetou l'eura
Que fa pretou creci (2).

— Te di don qué yé l'eura;
Bournou! cin n'é po va;
Ya quoquion que te parle.
É te di na sa qua.
Mion, baille-te garda
Se te ne dreme po;
A grin co de n'éparra,
Ze m'in vai t'afoulo.

Quin l'intinde lou pore,
Lou mingna s'e-n alli;
L'ère bin in coulere,
Se tin pre avreti.
É sa mie bélôve
In lou vayin moudo;
Pi la né, le révôve,
Sin po se consoulo!...

Que t'eu qu'a fa c'l ébauda?
Yé ma, oua, me-n ami.
Na né que fasse l'eura,
Ne pousse po dremi.
Ze sonzôv' à ma mie
Que m'ame bin ari,
Prequa ze la cretige
Quemin bon menétri.

(1) L'air, le vent, l'*aura* des Italiens.

(2) *Crécir*, faire le bruit d'une crécelle; onomatopée expressive. imitation du souffle aigre du vent.

Nous ne traduisons pas ces couplets. Le lecteur, avec la traduction du texte retouché, p. 165, saura bien, comme dit notre confrère, M. Fertiault, traducteur des *Noëls bourguignons*, en briser la coquille et en savourer le fruit.

Ceux de nos compatriotes qui se sont associés à nos recherches, sont nommés dans le cours du volume. Il ne nous reste plus qu'à remercier les amis qui nous ont aidé à réunir ou à noter la musique des chansons. Quiconque est sensible au charme d'une mélodie lègère ou langoureuse, saura gré, comme nous, à MM. Claude Marion et Guichard, de l'obligeant concours qu'ils nous ont prêté. Ce n'est pas d'ailleurs leur premier titre à la sympathie de leurs concitoyens : on se rappelle les brillants succès que la Fanfare et la Chorale de Bourg ont obtenus sous leur habile direction.

Maintenant que ce volume est fait, quelques amateurs, après l'avoir parcouru, s'écrieront sans doute qu'il est incomplet, qu'il y manque telle ou telle chanson. — Eh ! Messieurs, à qui la faute? N'avons-nous pas sollicité vos communications? Pourquoi n'avez-vous pas répondu à notre appel ? Au lieu de vous plaindre, mettez-vous à l'œuvre, et publiez un chansonnier supplémentaire, nous l'accueillerons avec le plus grand plaisir.

Ph. L. D.

Grevilly, 12 octobre 1880.

L'EBAUDA

Ouvre-me don la peurta,
Ouvre-me don, mion
Te n'é pe [illegible]:
Avoue ma [illegible]
[illegible] l'eura (1).
Te [illegible]
[illegible] na sala
[illegible]

Ye [illegible]
[illegible]
Te [illegible] c'ébauda,
[illegible]
[illegible]
Parle-me don [illegible]
E fa-me don [illegible]
[illegible] de mon.

— [illegible] Liandou.
[illegible] de ma.
[illegible]
Se [illegible]
Ye [illegible]
[illegible]
[illegible]
Pre ma me mario.

— O! que me di-te, mie?
Chen co, [illegible] pro,
Ne sa qua te désaime
E te ne m'amo po!
T'in vedre you plo ressou,
Lou sai po pre malheu;
Mal lou liar, t'eu pu crère,
Ne sin po lou be-nheu.

Mai dra que c'la pareula
Pre Liandou fu lôssi,
Vegnia-t-i po lou pore
Que-se beti-à vegni.
— Guiascou! qu'o-te don, mie
Que t'impass' à dremi.
— Pore, t'aquetou l'eura
Que fa pretou creci (2).

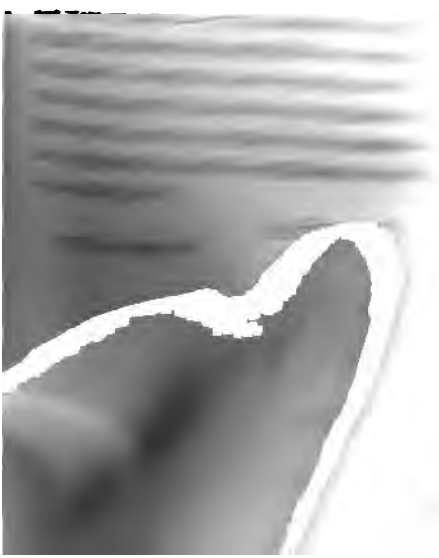
— Te di don qué yé l'eura:
Bourbon! cin n'é po va;
Ya quoquion que te parle.
E te di na sa qua.
Mion, baille-te garda
Se te ne dreme po;
A grin co de n'éparra.
Ze m'in vai t'afoulo.

Quin l'intinde lou pore.
Lou mingna s'e-n alli;
L'ere [illegible] in coulere,
Se tin pre avreti.
E sa mie bélôve
In lou vayin moudo;
Pi la né, le révôve,
Sin po se consoulo!...

Que t'eu qu'a fa c'l ébauda?
Yé ma, oua, me-n ami.
Na né que fasse l'eura,
Ne pousse po dremi.
Te [illegible] à ma mie
Que m'ame bin ari,
Prequa ze la crétige
Quemin bon [illegible].

(1) L'air, le vent, l'aura des [illegible].

(2) *Crécir*, faire le bruit d'une [illegible]; [illegible] expression imitation du souffle aigre du vent.



*Des fautes typographiques assez nombreuses ayant échappé à la correction, le lecteur est prié de consulter l'*Errata, *placé avant la table.*

*L'indication de notre recueil d'*Airs bressans, *mise en tête de quelques chansons, devient inutile, par suite de la musique spéciale, que notre éditeur a bien voulu faire graver pour ce volume.*

L'Introduction qui suit a paru dans le Moniteur de l'Ain *du* 5 *octobre* 1878.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Une quarantaine de chansons patoises, la plupart bressanes et bugistes, une étude sur le patois du pays de Gex, quelques notes sur le *belo* du Bugey, huit lettres bressanes et dombistes, un apologue et un sermon bressans; telles sont les pièces que nous allons publier dans le *Moniteur de l'Ain* et réunir en volume au fur et à mesure de leur publication.

Jusqu'à présent il ne nous est parvenu

qu'une seule chanson dombiste et pas une du pays de Gex. Nous accueillerons avec plaisir celles qui nous seraient adressées.

Malgré cette lacune, les philologues trouveront ici, soit en vers soit en prose, des spécimens de nos divers dialectes. Quant aux éléments constitutifs de ces dialectes, nous renvoyons le lecteur à la préface de notre édition des *Noëls bressans et bugistes*.

*
* *

L'abbé Grégoire présenta, le 16 prairial an II (4 juin 1794) un *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française* ; et la Convention décréta, le 2 thermidor (20 juillet) qu'aucun acte public ne serait écrit en patois sous peine de la prison.

Quelques partisans de l'unité politique et administrative de la France croient encore que l'unité de langage en doit être le complément nécessaire, et ils voient

avec plaisir que les écoles primaires et la transformation morale (immorale plutôt) des campagnes par les journaux et les chemins de fer réalisent de jour en jour le vœu de l'abbé Grégoire.

Tel n'est pas le sentiment de M. J. Tissot, doyen de la Faculté des lettres de Dijon :

« On croit bien faire depuis quelques années, dit-il, de parler et de faire parler aux enfants un mauvais français, au lieu d'un patois plein de naturel, d'énergie et de vérité. Qu'il nous soit permis de le regretter, et d'entretenir quelque peu nos lecteurs de ce vieil instrument de la pensée de nos pères, création partielle de leur âme, et qu'il eût fallu conserver soigneusement comme l'image la plus fidèle de leur génie.

« Il y a sans doute quelques avantages à faire contracter aux enfants l'habitude de parler la langue nationale plutôt que la langue locale, le patois ; mais j'y vois aussi de grands inconvénients.

« Le premier, c'est que l'enfant ayan

appris un détestable français, le parlera un jour sans défiance, tel qu'il lui aura été enseigné dans ses premières années ; il n'hésitera ni sur les barbarismes ni sur les solécismes....

« Le second inconvénient est d'habituer l'enfant à un accent aussi désagréable que le français est vicieux. Je serais donc fort d'avis de ne parler aux enfants que la langue qu'on connaît ; ils apprendraient plus tard et moins mal celle qu'on voudrait qu'ils sussent. (1) »

*
* *

La Bresse, qui va nous fournir le plus large contingent patois, fut attaquée, il y a quelque vingt ans, par un poëte mâconnais dans de malins couplets que nous allons reproduire, et que nous ne laisserons pas sans réponse. Ces couplets sont de l'abbé Maneveau, curé de Fuissé, qui rimait tantôt en français tantôt en patois ; l'abbé Ducrost les a insérés

(1) *Le patois des Fourgs*, dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs pour l'année* 1864, p. 150.

dans un feuilleton du *Journal de Saône-et-Loire* du 29 novembre 1877.

« Nous ne connaissons pas, dit l'abbé Ducrost, la date précise de la chanson aux Bressans. Nous savons seulement que, traversant un jour la Bresse avec un de ses amis, le poëte de Fuissé se trouva fort incommodé par l'odeur des eaux croupissantes où l'on mettait le chanvre rouir. Ce fut là l'occasion de cette spirituelle boutade. »

LA CHANSON AUX BRESSANS

Voyez-vous les mines blêmes
De ces Bressans lourds et lents?
On dirait que trois carêmes
Passent sur eux tous les ans.
Mais gardez-vous bien de croire
Qu'ils jeûnent plus qu'il ne faut ;
Le malheur est qu'ils vont boire
A la cruche et non au pot.

Tristes habitants des plaines,
Quittez vos marais fangeux ;

Dans vos humides domaines
A quarante ans l'homme est vieux.
Mais sur nos heureuses terres
Qui produisent le bon vin,
Deux fois vingt ans ce n'est guères
Que la moitié du chemin.

Passerai-je sous silence
Vos points de vue enchantés ?
Car ici la Providence
Vous traite en enfants gâtés.
La fièvre est bien un mal grave
Qui vous visite souvent ;
Mais n'avez-vous pas la rave
Pour vous rafraîchir le sang?

J'ai senti l'odeur épaisse
De ces creux si bienfaisants
Où les chanvres de la Bresse
Vont se baigner tous les ans.
Que si cette noire fange
A mon nez déplaisait tant,
Faut-il le trouver étrange ?
Mon nez n'était pas Bressan.

Mais dans son joyeux délire

Ma muse perd le bon sens :
Pourquoi plaisanter et rire
Quand il s'agit de Bressans?
Car, même dans leur colère,
Ils furent toujours humains :
Jamais, dit-on, coup de pierre
Ne fut lancé par leurs mains.

N'ai-je pas vu dans la Bresse
Et des ceps et des raisins?
Oui, la plante enchanteresse
Croît parmi les sarrasins.
Mais le nectar qu'à pleins verres
Les Bressans boivent entre eux
Ici ne servirait guères
Qu'à laver les pieds des bœufs.

La Bresse, quoi qu'on en dise,
Est un excellent pays,
Et plus d'une marchandise
Nous en vient à juste prix ;
Connaissez-vous les citrouilles
Dont on fait de si bons flans,
Et les cuisses de grenouilles
Qu'on préfère aux ortolans?

Et ces poulardes si fines !
Et ces chapons succulents !
S'ils viennent dans nos cuisines,
La gloire en est aux Bressans ;
Et nous, par reconnaissance,
Pour rendre leurs champs plus gras,
Nous leur vendons cette essence
Qu'à table on ne nomme pas.

Bons habitants de la plaine,
Qui me traitez de malin,
Voulez-vous changer ma veine ?
Apportez-moi du bon vin.
Alors un prodige étrange
S'opére dans mon cerveau :
Tout se tranforme, tout change,
Et mon œil voit tout en beau.

L'abbé Ducrost ajoute que les Bressans furent piqués au vif, qu'il y eut de nombreuses réponses suivies de répliques, et toutefois ne cite qu'un couplet « fait par une dame originaire de la Bresse, mais devenue mâconnaise par le séjour et surtout par l'esprit. » Il paraît qu'il

n'y a d'esprit que de l'autre côté de la Saône. Voici le couplet, qui dénote peu d'expérience lyrique (*année* sans élision de l'*e* muet, et pas de repos après le quatrième vers) :

Tout fiers d'une année d'abondance
Vous insultez à vos voisins.
Si quelque jour la Providence
Tarit la source de vos vins,
Alors vos nombreuses cohortes
Viendront à nous d'un air confus :
« Enfant de Cérès, tu l'emportes ;
« Prends pitié des fils de Bacchus. »

Une des réponses dont parle l'abbé Ducrost est tombée entre nos mains avec l'explication de la circonstance qui l'a fait naître. Nous pouvons donc la mettre au jour avec un petit préambule.

En 1861, un docte curé de la rive gauche fut convié à une réunion mâconnaise où l'abbé Maneveau, alors âgé de soixante-six ans, devait chanter sa fameuse chanson satirique. Le bon curé

de Lugny, qui recevait ses confrères des deux rives, pria le docte curé de Bresse, poëte à ses moments perdus, de préparer une réponse. La réponse fut faite à la hâte et chantée au dessert. Il va sans dire que les Mâconnais l'applaudirent courtoisement et que les Bressans furent dans la jubilation.

Cette réponse manque peut-être d'atticisme. Mais la Bresse était l'offensée ; son poëte, en frappant plus fort, usait du droit de représailles.

LA CHANSON AUX MACONNAIS

Voyez-vous les rouges trognes
De ces Mâconnais joufflus !
Ils se vantent d'être ivrognes
Et le sont on ne peut plus.
Ils font leur carême à table
Ainsi que les Quatre-Temps ;
Ils s'arrondissent le râble
En se moquant des Bressans.

Vous qui nous plaignez de boire
A la cruche et non au pot,

Chers voisins, n'allez pas croire,
Que nous sommes en défaut.
Nous faisons du pot usage
En buvant à petits coups,
Et sur le sombre rivage
Nous n'allons pas avant vous.

Mâconnais, quelle lubie !
Vous nous traitez de fiévreux ;
Avec votre hydrophobie
Etes-vous plus vigoureux ?
Ignorez-vous ce que pense
Hippocrate du tonneau ?
Les buveurs à grosse panse
S'en vont souvent en bateau.

De nos fertiles campagnes
Vous achetez les chapons ;
Ce qu'on sème en vos montagnes
Sert à truffer nos cochons ;
Et lorsqu'un vent glacé passe
Sur vos ceps reverdissants,
Vous accourez, tête basse,
Tendre la main aux Bressans.

Chez nous la récolte est bonne,
Grâce à Cérès, tous les ans;
Et des biens que Dieu nous donne
Nous sommes reconnaissants.
Si parfois la Providence
Daigne enrichir vos coteaux,
Pour toute reconnaissance,
Vous adorez vos tonneaux.

Gardez vos essences fines,
Produit de vos longs repas ;
Des parfums de vos cuisines
Nous ne nous soucions pas.
Le travail suffit en Bresse
Pour féconder les guérets ;
C'est avec votre paresse
Qu'au sol il faut des engrais.

Si la citrouille et la rave
Blessent vos tempéraments.
Du moins l'escargot qui bave
Renforce vos aliments.
C'est pour sécher vos paupières
Que le verre est en vos mains;
Car on voit autant de pierres
En vos champs qu'en vos chemins.

Des beaux chanvres de la Bresse,
Mâconnais, ne plaisantez ;
Avec le chanvre on vous tresse
Les *blaudes* que vous portez.
Vous n'auriez, sans nos campagnes,
Comme Adam au paradis,
Des pampres de vos montagnes
Qu'une feuille pour habits.

Quant à moi, content de vivre
Au sein de riches moissons,
A la gaîté je me livre,
Sans manger de limaçons.
Je bois même avec délices ;
Mais Bacchus n'émeut mes sens
Que pour répondre aux malices
De la chanson aux Bressans.

*
* *

Après cette querelle poétique entre les deux rives de la Saône, querelle qui ne saurait être déplacée en tête d'un recueil consacré en grande partie à la Bresse, revenons au patois et donnons

quelques avis sur son écriture et sa prononciation.

Lettres inutiles.— Nous respectons l'intention des auteurs ou des manuscrits relativement à la prononciation. Mais pour la figurer plus facilement, cette prononciation, nous supprimons les lettres inutiles comme dans la langue italienne, avec laquelle du reste nos dialectes ont quelque rapport. L'*s* du pluriel et le *t* final de quelques mots ne sont conservés que lorsqu'ils forment liaison avec le mot suivant. A l'exemple des anciens Italiens, nous laissons l'*h* muette aux mots d'origine latine, pour ne pas trop dépayser le lecteur français.

Syllabes muettes. — Lorsqu'à la fin des mots, l'*e* accentué, les voyelles *a* et *o*, la diphthongue *ou*, la nasale *on* tiennent en patois la place de l'*e* muet français, la voix ne doit pas appuyer sur la dernière syllabe. Cette observation est importante pour distinguer les rimes féminines des rimes masculines.

Diphthongues et triphthongues. — On prononce : *òy*, *èy* comme *a-ye*, *è-ye* ; — *aë*, *oaë* comme *a-e*, *o-a-e* en appuyant sur l'*a*; — *aou* comme *a-ou* (1) ; — *au*, *iau* comme *a-o*, *ia-o*.

Dans les mots *cantie*, *litie*, *bolie*, *ie* forme une diphthongue où l'*i* ne se fait pas plus sentir que l'*e* muet.

La diphthongue *ai* devrait être remplacée par *è*, *é* ou *òy* selon les mots et le dialecte ; nous la laissons de peur de nous tromper dans l'interprétation.

Syllabes nasales. — La nasale *en* est supprimée ; nous écrivons *in* ou *an*, suivant le son que nous voulons produire. Nous ne la conservons qu'avec l'accent comme dans *fènna*, ou en la séparant comme dans *be-n homo*, *se-n écualla*; en ce cas l'*e* garde le son muet devant l'*n*.

Si, contrairement à l'usage français, *an*, *in*, *on* doivent conserver le son nasal

(1) Nous verrons sur cette triphthongue l'observation de Brillat-Savarin en tête de la chanson *Notre Benoîte*.

CHANSONS PATOISES

CHANSONS PATOISES

LE BUCHERON DE BRESSE

D'après un manuscrit de 1719

Air : N° 12 des *Airs Bressans* (1).

Quan lo be-n hom' vinci du beu, (*bis*)
Trovi sa fènna ivra ;
Oua (2) ;
Trovi sa fènna ivra.

Quand le bonhomme vint du bois, — il trouva sa femme ivre ; — oui, — trouva sa femme ivre.

---

(1) *Airs bressans pour le cor*, Paris, Schonenberger. Quoique notés pour le cor, ils peuvent servir pour le chant.

(2) Les chanteurs actuels ne se contentent pas de cette simple affirmation ; ils disent : *Oua, ma foua, oua, me-n ar-gua, oua* (oui, ma foi, oui, mon âme, oui).

Entaro-m' à la còva ;
Oua,
Entaro-m' à la còva :

Lou dou pié contre la parày, (*bis*)
La tita so la guille ;
Oua,
La tita so la guille (1).

Tote le gotte que chèron (*bis*)
M'arousaron la lingua ;
Oua,
M'arousaron la lingua.

moi à la cave ; — oui, — enterrez-moi à la cave :

Les deux pieds contre la muraille, — la tête sous le *dusil* (2) — oui, — la tête sous le dusil :

Toutes les gouttes qui cherront, — m'arroseront la langue ; — oui, — m'arroseront la langue.

---

(1) Mouillez les *ll*.

(2) Rabelais écrit *douzil* ; à Bourg, on dit communément *duzet* ; c'est le faussét du tonneau, petite broche de bois, que l'on tourne ou que l'on *tord*, comme dit le dernier couplet, pour boucher le tron qui sert de robinet.

Feille, qu'allo sovan u vin, (*bis*)
Ne torzi po la guille ;
Oua,
Ne torzi po la guille.

Filles, qui allez souvent au vin, — ne tordez pas le dusil ; — oui, — ne tordez pas le dusil.

Un habitant d'Echallon a bien voulu nous apprendre, ce dont nous le remercions cordialement, que cette chanson se chante en Bugey depuis plusieurs générations, et qu'elle se chante avec un couplet de plus, placé après celui du bouillon de bourrache. Le voici en idiôme bugiste :

J'amari miun la sop' u vin (*bis*)
Trimpa din na seillétta,

Ouin, ma fion, ouin,
Niarga ouin,
Trimpa din na seillétta.

Pour chanter ce couplet en patois bressan, il faut remplacer le mot *seillétta* (petit seau) par le mot *greletta*.

NOTRE BENOITE

Chanson bugiste, composée par Brillat-Savarin, l'auteur de la *Physiologie du Goût*.

Cet aimable magistrat nous a donné deux autres témoignages de son affection pour le patois de son pays. Nous trouvons le premier dans un article archéologique sur le Bugey, lu le 30 mai 1819, à la société des Antiquaires de France.

« Le séjour des Romains en Bugey, — dit-il, dans cet intéressant opuscule, — a laissé des traces sensibles dans le langage vulgaire du pays, qui se compose en très-grande partie de mots tirés du latin, dans lesquels se trouvent mêlés, seulement en petit nombre, quelques restes de la langue primitive des Aborigènes.

« Ce qui caractérise ce patois, c'est une diphthongue que je ne connais dans aucune langue, et qu'on ne peut exprimer par aucun caractère connu. Elle se prononce *aou*, comme dans les mots *baou*, *laou*, *taou* et *saou*, qui signifient une écurie à bœufs, un loup, un tuf et un sureau. Les trois voyelles ne donnent qu'un seul son.

« Ce patois se perd chaque jour ; et, quand dans mes voyages, je m'en sers pour m'adresser au

patriarches de la contrée, ils me répondent presque toujours en français.

« On a gardé mémoire des poésies faites en patois par le chanoine Curty, mort il y a environ soixante ans ; il avait fait une tragédie de Griselidis, où tout le rôle de Griselidis était en patois. Il avait fait aussi en cet idiôme des noëls et autres chansons dont j'ai entendu dans ma jeunesse quelques couplets qui m'ont paru fort jolis. J'en regrettais la perte ; mais j'ai appris depuis peu qu'un de mes amis avait conservé ces manuscrits que je me ferai une fête de consulter. » (*Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, tome II, p. 443).

L'autre témoignage se trouve dans la *Physiologie du Goût*, IVe méditation. Le charmant écrivain s'est complu à semer de mots bugistes son anecdote sur l'appétit du général Sibuet.

« Ceci, dit-il, rappelle à ma mémoire le brave général Prosper Sibuet, mon compatriote, longtemps premier aide de camp du général Masséna, et mort au champ d'honneur, en 1813, au passage de la Bober.

« Prosper était âgé de dix-huit ans et avait cet appétit heureux par lequel la nature annonce qu'elle s'occupe à achever un homme bien constitué, lorsqu'il entra un soir dans la cuisine de Genin, aubergiste, chez lequel les anciens de Belley avaient coutume de s'assembler pour manger des marrons et boire du vin blanc nouveau qu'on appelle *vin bourru*.

« On venait de tirer de la broche un magnifique dindon, beau, bien fait, doré, cuit à point, et dont le fumet aurait tenté un saint.

« Les anciens, qui n'avaient plus faim, n'y firent

pas beaucoup attention ; mais les puissances digestives du jeune Prosper en furent ébranlées; l'eau lui vint à la bouche, et il s'écria : « Je ne fais que sortir de table, je n'en gage pas moins que je mangerai ce gros dindon à moi tout seul. — *Se vos u mezé, z'u payo*, répondit Bouvier du Bouchet, gros fermier qui se trouvait présent ; *è se vo caca en rotaz, iz é vo què pàyré é mày què mezerai la restaz.* »

« L'exécution commença immédiatement. Le jeune athlète détacha proprement une aile, l'avala en deux bouchées; après quoi il se nettoya les dents en grugeant le cou de la volaille, et but un verre de vin pour servir d'entr'acte.

« Bientôt il attaqua la cuisse, la mangea avec le même sang-froid, et dépêcha un second verre de vin, pour préparer les voies au passage du surplus.

« Aussitôt la seconde aile suivit la même route ; elle disparut, et l'officiant, toujours plus animé, saisissait déjà le dernier membre, quand le malheureux fermier s'écria d'une voix dolente : « *Hai !ze vàye praou qu'iz é fotu ; mè, Monche Chibouet, poez quae z'u daive pàyè, lèssé m'an amin mezié on mocho...* »

Et le célèbre conteur ajoute en note.

« Je cite avec plaisir cet échantillon du patois du Bugey, où l'on trouve le *th* des Grecs et des Anglais et, dans le mot *praou* et autres semblables, une diphthongue, qui n'existe en aucune langue, et dont on ne peut peindre le son par aucun caractère connu. »

AIR : *Aussitôt que la lumière* (1).

Dé lè feille dou velàdzou
Noutra Bénàyt' é la flor ;
L'é granta, dzoli' é sàdzo ;
I n'é rin sou se-n honor.
Per écouàré l'é vaillintè ;
Per trézé, ména lo bou,
La gran Dzàna qué sé vintè
Né po pa li teni cou.

—Chez moi, viens servir, ma fille.
Li desève l'incoura ,
Tu vivras dans ma famille,
Et maîtresse tu seras.

Des filles du village —notre Benoîte est la fleur ; — elle est grande, jolie et sage ; — il n'y a rien sur son honneur. — Pour battre le blé elle est vaillante, — pour traire, conduire les bœufs, — la grande Jeanne qui se vante — ne peut pas lui tenir tête.

Chez moi, viens servir, ma fille, — lui disait le curé, — tu vivras dans ma famille, — et maîtresse

(1) Cet air est indiqué, à défaut de celui composé ou choisi par Brillat-Savarin.

— O non ! lï deci Bénàyta,
Vo mé fâte tro d'honor.
Vo vivé d'aigue benàyta ;
È le me fa mâ u cuor.

Lâ dzor, so on grayfonié,
Dé Bellay on gran gorman
La volève caressié,
È li bailli dé reban.
Ou crâyvé far' à sa guisa ;
Mai lià, d'on bon co dé poin,
Le foti deguin la cisa,
È li fi séna le groin.

Portan ma Bénàyta m'amé,
È le m'os a de to nèt.

tu seras. — Oh ! non, lui dit Benoîte, — vous me faites trop d'honneur. — Vous vivez d'eau bénite, — et elle me fait mal au cœur. —

Un jour, sous un cerisier, — de Belley un grand gourmand, — la voulait caresser, — et lui donner des rubans. — Il croyait faire à sa guise ; — mais elle, d'un bon coup de poing, — le jeta dans la haie. — et lui fit saigner le nez.

Pourtant ma Benoîte m'aime, — et elle me l'a dit

Bastian, Piàrro e Gueliàmé
On toui tray aou laou paquèt.
D'or on m'implire na bènna
Qu'on né l'àre pa dé máy :
Car chou, qu'a na brava fènna,
È plu retzo qué le rày !

out net.— Sébastien, Pierre et Guillaume — ont tous trois eu leur paquet.— D'or on m'emplirait une *benne* (seau de vendange) — qu'on ne l'aurait pas de moi : — car celui qui a une honnête femme, — est plus riche que le roi.

LA FRISQUETTE

Cette chanson est extraite d'un recueil manuscrit portant la date de 1715, sur lequel se trouvent plusieurs compositions de Brossard de Montanay; mais rien n'atteste que celle-ci lui appartienne.

Le copiste qui nous l'a conservée l'a écrite avec négligence, sans autre titre que celui de *Chanson bressande*, sans indication des interlocuteurs, et sans respect du rhythme.

Il a fallu quelque patience pour rétablir les couplets dans leur forme native. Il y avait aussi quelque difficulté à traduire certains mots, dénaturés peut-être, ou se rapportant à des usages oubliés. Des points d'interrogation entre parenthèse indiqueront les interprétations douteuses.

L'auteur, pour peindre au naturel la vanité d'une jolie fille de Bresse, d'une *frisquette*, a mis en scène quatre personnages, à savoir : LE MARCHAND, CLAUDINE LA FRISQUETTE, SA GRAND'MÈRE et SON AMIE CHRISTINE. Cette forme dialoguée rappelle les *farces*

du XVIe siècle. La pièce est en elle-même une intéressante étude de mœurs.

CL.(1) Qu'apeurto-vo de brovo,
Monse Boché?
Deplèyo-me-z-ou vito,
É depaché.
LE M. Ze voua dan Bor
Fore vày de zinzouie
Qu'à Pari l'on gran zouie
D'an peurto lou bon zor.

CL. Qu'apportez-vous de joli,— monsieur Bachet? — Dépliez-le-moi vite, — et dépêchez. — LE M. Je vais dans Bourg — faire voir des joyaux, des parures (?), — qu'à Paris on a grande joie — d'en porter es beaux jours.

---

(1) Abréviations désignant les interlocuteurs :

CL. — CLAUDINE.
LE M. — LE MARCHAND.
LA G. — LA GRAND'MÈRE.
CH. — CHRISTINE.

CL. Ma more gran me criye.
LA G. Va boubillé.
Te n'aré ran de nouvo
Per t'abillé.
Ne pansa po,
Per paro te-z épole
Qu'on peurtày so le-z hole
Trinta cope de blo.

Que t'a bailli, Liaudina,
Tan de riban ?
Ce repon la Cristina :
CH. Son sou galan.
CL. Mai lou paran
Que varron que Christina
Peurtera la ratina
Que ne li cute ran !

CL. Ma grand'mère m'appelle. — LA G. M. Va te promener. — Tu n'auras rien de neuf — pour t'habiller. — Ne pense pas, — pour parer tes épaules, — qu'on porte sous les halles — trente coupes de blé.

Qui t'a donné, Claudine, — tant de rubans ? — Lors la Christine répond : — CH. Ce sont ses galants. — CL. Mais les parents — qui verront que Christine — portera la ratine — qui ne lui coûte rien !

On fier dessu sa bolà
De tota par,
É on baille so l'hola
De biau brocar.
Di m' ou perdon !
Lo mond' é miseroblo,
Pi qu'on vay que lo rôblo
Menache lo fregon.

To drày que n'étranzire
Pran lo satin,
On min-n' à la çarire
La san patin.
Torna ton gron,
É vira bin ta téta ;
Ta more gran, na féta,
Peurtov' on çaperon.

On frappe sur sa boule — de toutes parts, — et on répand sous la halle—de beaux brocards.— Dieu me le pardonne! — Le monde est misérable, — puisqu'on voit que le râble — menace le fourgon.

Sitôt qu'une étrangère — prend le satin, — on traîne dans la rue — la sans patins (1). — Tourne ton museau, — et vire bien la tête ; — ta grand'mère, un jour de fête, — portait un chaperon.

(1) Celle qui n'a pas de soulliers à hautes semelles. Cette chaussure était en usage au XVIIe siècle.

LA G. Te di qu'é no fau vandre
Noutron cayon,
É pi qu'é no fau pandre
On grou veyon.
Per te paro,
É per te fore bròva,
Lo cayon ne la còva
Ne ny apondran po.

CL. Te vaudre qu'on peurtisse
De poin copo.
S'on peurtove de l'ice,
Ririo-vo po ?
Çanti' ère bon
Du tan de la guinbàrda

LA G. M. Tu dis qu'il nous faut vendre — notre porc, — et puis, qu'il nous faut pendre — un gros veau. — Pour te parer, — et pour te faire belle, — le cochon ni la queue — n'en viendraient à bout.

CL. Tu voudrais qu'on portât — du point coupé (espèce de dentelle). — Si on portait de celui-ci, — ne ririez-vous pas? — Cela était bon — du temps de la guimbarde (1), — qu'on appelait barde — ce

(1) Le petit instrument de musique à languette d'acier, qui porte ce nom, était sans doute passé de mode, lorsque l'auteur écrivait. Mais il a repris faveur. Aujourd'hui, sous le nom de *gronde*, on le voit encore à la bouche de quelques jeunes Bressans.

Qu'on apelove bàrda
Çan qu'on criye badon.

Lou marçan fon creyance ;
L'on lo bandou ;
L'on de gran reverance
A la sin Potou.
Z'ay bin guignià
De vay dan la butequa
Na petiete belequa
Que attan de bloyà.

LA G. Lou marçan apré féta
Venion conto.
CL. On criy' per la fenétre
Qui n'y son po.

qu'on appelle badon (1).

Les marchands font crédit, — ils ont le bandeau (ils sont aveugles); — ils ont de grandes révérences — à la saint Pato (de *pactio*, à l'échéance?). — J'ai bien guigné — de l'œil dans la boutique — une petite belique (?) — qui attend le déballage (?).

LA G. M. Les marchands après les fêtes — viennent compter.— CL. On crie par la fenêtre — qu'on

(1) *Barde, badon :* deux termes employés successivement pour désigner un niais (?).

La G. Oua, lo biau trin
Que faron le marçande !
Cl. Que lo groumo le fande !
Le se cajeron bin !

n'y est pas. — La G. M. Oui, le beau train — que feront les marchandes! — Cl. Que la gourme les étouffe! — Elles se tairont bien.

MON PAUVRE AMI CLAUDE

D'après deux manuscrits, dont le plus ancien porte la date de 1738 et ne contient pas le dernier couplet. Cette chanson, si l'on en croit le dernier couplet, aurait été composée au moulin de la Combe, près de Saint-Etienne-du-Bois, par Gabriel Goyffon.

J.(1) Faut-eu bin, mon peuvr' ami Liaudo
Que no no quittin per torzo? —
Lo peuvro Liaud' a repondu
Coman on gaçon honnéto :

J. Faut-il bien, mon pauvre ami Claude, — que nous nous quittions pour toujours ? — Le pauvre Claude a répondu — comme un garçon honnête :

---

(1) Abréviations des noms des interlocuteurs :

J.— Jeanneton.
Cl.— Claude.
Ch. —Charbonnier.
La M.— La Mère.
Le F.— Le Futur.
Le N.— Le Notaire.

CL. Se teu paran avan volu,
É serè to convenu.

J. Ne si-ze po bin molereusa
D'étre mario mau à mon gro ?
Hélo ! te ne lo crèyre po,
Ma more, qu'ét anvieusa,
Vé Greubeu le s'ét an allo,
É m'a san mèy accuerdo.

Lo peuvro Liaud' an gran coulère
Vé Çarboni s'an ét allo.
A son pore l'a bin parlo,
Ignoran de cel' affore :
CL. Mon pore, vo ne saite po ;
Zanneton se va mario.

— CL. Si tes parents avaient voulu, — ce serait tout convenu.

J. Ne suis-je pas bien malheureuse — d'être mariée mal à mon gré ? — Hélas ! tu ne le croirais pas, — ma mère, qui est envieuse, — chez Grobos s'est en allée, — et m'a sans moi accordée.

Le pauvre Claude en grande colère — chez Charbonnier (son père) s'en est allé. — A son père il a bien parlé, — de cette affaire qu'il ignorait : — CL. Mon père, vous ne savez pas ; — Jeanneton se va marier.

Feta qu'i vulion la seurprandre.
É fau que no l'allan trovo.
Por', i son tui vé lo curo ;
Alins-y san mai attandre.
Mo que no la puissan parlo,
No l'an porin detorno.

CH. Que faite-vo don, ma comore?
É fau que vo n'y pansày po !
LA M. Vos arày biau me tormanto,
É ne fara po l'affore.
Dusse lo diablo m'anpeurto,
Ma feille vo n'are po. —

Avesan son Liaud' à la peurta,
Zanneton se mit à ploro.

C'est sûr que l'on veut la surprendre. — Il faut que nous l'allions trouver. — Père, ils sont tous chez le curé ; — allons-y sans plus tarder. — Pourvu que nous puissions lui parler — nous la pourrons détourner.

CH Que faites-vous donc, ma commère?— Il faut que vous n'y pensiez pas ! — LA M. Vous aurez beau me tourmenter, — ça ne fera pas l'affaire. — Dût le diable m'emporter, — ma fille, vous ne l'aurez pas.

Apercevant son Claude à la porte, — Jeanneton

LA M. De quày te veu-te desolo ?
É fau que te sày fòla !
Le-z amitiance ne son ran,
S'on ne peu mezé de pan.

Te sare maitress' à la Comba ;
Ché Çarboni n'y sarày po.
Ey a le tarra, leu bon pro.
La mayson t'elle po bàlla ?
T'aré lo lai, t'aré leus ué,
Doze polaill', on polé. —

Per se chetto prenion tra challe ;

se mit à pleurer. — LA M. De quoi te veux-tu désoler ? — Il faut que tu sois folle ! — Les amitiés ne sont rien — si l'on ne peut manger du pain.

Tu seras la maîtresse à la Combe (1) ; — chez Charbonnier tu ne le serais pas. — Là il y a des terres, de bons prés. — La maison n'est-elle pas belle ? — Tu auras le lait, tu auras les œufs, — douze poules et un coq.

Pour s'asseoir ils prennent trois chaises ; — au

(1) Près de Saint-Etienne-du-Bois, il y a un hameau qui se nomme *La Combe*, et près de la Combe un moulin sur le Cherron. Il est question d'un meunier dans le dernier couplet.

U muytan metton Zanneton.
LA M. Mon Greubeu, que faran-no don?
LE F. No ne saran la resodre.
L. M. Crày-me, baije-la quoque co;
Pet-étre qu'y farà miau. —

Monsu Loyi n'é pos an pein-na;
L'écri torzo é ne di mo.
LA M. Monsu, faite bin d'attansion;
É fau vo dere na cheusa,
Yé que ma feille Zanneton
Sa lir' é mettre son nion.

LE N. O! z'an ai bin attrapo d'autre;
É ne fau po vos épanto.
Quan na fày z'aré to beto,

milieu ils mettent Jeanneton. — LA M. Mon Grobos, que ferons-nous donc? — Le F. Nous ne saurons la résoudre. — LA M. Crois-moi, embrasse-la quelques coups; — peut-être que ça fera mieux.

Monsieur Louis (le notaire) n'est pas en peine; — il écrit toujours et ne dit mot. — LA M. Monsieur, faites bien attention; — il faut vous dire une chose, — c'est que ma fille Jeanneton — sait lire et mettre son nom.

LE N. Oh! j'en ai bien attrapé d'autres; — il ne faut pas vous effrayer. — Quand une fois j'aurai

No faran cheurti lo mondo,
É no la faran bin segnié,
San li dere çan qu'é yé.

J. Yé bin étranz', ô mon Liaudo ;
Mai, ne fau po deséspero.
Non, non, ne no tormanton po ;
Nos y mettron bin remedo.
Mon Liaudo, quan sarai mario,
Te prindrai à la zorno. —

Litie qu'a fai la çansounetta,
Lo noumé Gabrié Goyffon,
Ché lo mon-ni tua on cayon.

tout écrit, — nous ferons sortir le monde, — et nous la ferons bien signer, — sans lui dire ce que c'est.

J. C'est bien étrange, ô mon Claude ; — mais il ne faut pas désespérer. — Non, non, ne nous tourmentons pas ; — nous y mettrons bien remède. — Mon Claude, quand je serai marié, — je te prendrai à la journée.

Celui qui a fait la chansonnette, — le nommé Gabriel Goyffon, — chez le meunier tua un cochon. —

An beuvan la choupenetta,
L'a composa cela çanson,
An l'honneu de Zanneton (1).

En buvant la chopinette, — il composa cette chanson — en l'honneur de Jeanneton.

---

(1) Il était assez d'usage au XVIe siècle que l'auteur d'une chanson se consacrât le dernier couplet. Dans le recueil de M. Leroux de Lincy on trouve une dizaine de chansons terminées d'une manière analogue.

LA

CHANSON DU DUC DE SAVOIE

Cette chanson, extraite du manuscrit de 1715 qui nous a déjà donné la *Frisquette,* se rapporte, selon toute apparence à Charles Emmanuel-le-Grand, que ses premiers succès rendirent entreprenant, et qui eut quelque prétention sur la France, surtout en en 1589, après la mort du roi Henri III, auquel il voulait succéder comme fils de Marguerite, sœur du roi Henri II.

La même chanson servit, avec quelques modifications, à célébrer, encore ironiquement, l'entreprise du même prince, en 1608, contre le royaume de Chypre, auquel il prétendait comme héritier de Charlotte de Lusignan. Sous cette nouvelle forme elle s'est conservée en français : les petites filles en ont fait une ronde très-gaie.

Noutron bon Du de Savoya
N'ét-i po zanti, galan ?

Notre bon Duc de Savoie — n'est-il pas noble, ga-

El a fa fore n'arméya
De quatro-vin pàyisan.
Lironfa ! gàra, gàra, gàra !
Lironfa ! gàra de devan !

Çoquin pourte n'allebarda,
N'épey de beu à son flan,
Lo çapé à la coucarda
É yon floqué de riban.
Vartubleu ! gàra, gàra, gàra !
Vartubleu ! gàra de devan !

El on per leu capetaino
Cristoflo de Carignan.
Vint óno çarza de rove
Von deri lo reziman.

lant ?— Il a fait faire une armée — de quatre-vingts paysans. — Lironfa ! gare, gare, gare ! Liron fa gare de devant !

Chacun porte une hallebarde, — une épée de bois à son flanc, — le chapeau à la cocarde, — et un floquet de rubans. — Vertubleu ! gare, gare, gare ! — Vertubleu ! gare de devant !

Ils ont pour leur capitaine. — Christophe de Carignan. — Vingt ânes chargés de raves — vont der-

Bon, bon, bon ! gàra, gàra, gàra !
Bon, bon, bon ! gàra de devan !

El on per arteilleria
Quatro canon de farblan.
Noutron bon Du lieu coumande :
Saudar, é fau battr' u çan.
Patapan ! gàra, gàra, gàra !
Patapan ! gàra de devan !

I von attaquo la France
Per defour é per dedan,
Se quoquion se vuï defandre,
No le betron tot an san.
Vartuchou ! gàra, gàra, gàra !
Vartuchou ! gara de devan !

rière le régiment. — Bon, bon, bon ! gare, gare, gare ! — Bon, bon, bon ! gare de devant !

Ils ont pour artillerie — quatre canons de fer-blanc. — Notre bon Duc leur commande : — Soldats, il faut battre au champ. — Patapan ! gare, gare, gare ! — Patapan ! gare de devant !

Ils vont attaquer la France — par dehors et par dedans. — Si quelqu'un se veut défendre, — nous le mettrons tout en sang. — Vertuchoux ! gare, gare, gare ! — Vertuchoux ! gare de devant !

No vitia su la frontire :
O ! o ! que lo mond' é gran !
No no poran bin morfondre ;
Ne nos avanchon po tan.
Halte-là ! gàra, gàra, gàra !
Halte-là ! gàra de devan !

Alluman la corda rossa
Dé dou bo habilaman ;
Fassan tray po an derire,
É pi tray po an avan.
U sont-i ? gàra, gàra, gara !
U sont-i ? gàra de devan !

Tiran tui contre la France,
E to dray fuyan-nos-an.
Ce di lo Du de Savoya :

Nous voilà sur la frontière : — oh ! oh ! que le monde est grand !— Nous nous pourrons bien morfondre ; - ne nous avançons pas tant. — Halte-là gare, gare, gare ! — Halte-là ! gare de devant !

Allumons la corde rouge—des deux bouts habilement ; — faisons trois pas en arrière — et puis trois pas en avant. — Où sont-ils? gare, gare, gare ! — Où sont-ils ? gare de devant !

Tirons tous contre la France, — et tout droit allons-nous-en. — Lors dit le Duc de Savoie : —

Vos éte de brove zan !
Tot é mour ! gàra, gàra, gàra !
Tot é mour ! gàra de devan !

Nos avan pro fai la guàra ;
Repousan-no tan qu'à tan.
El antriron dan na sòla
Tapicha de matafan.
Son to çau ! gàra, gàra, gàra !
Son to çau ? gàra de devan !

U quatre coin de la trobla
Le bugnett' y von pandan.
L'an meziron çoquion quinze
É atan de matafan.

Vous êtes de braves gens ! — Tout est mort ! gare, gare, gare ! — Tout est mort ! gare, de devant !

Nous avons prou fait la guerre ; — reposons-nous jusqu'à temps. — Ils entrèrent dans une salle — tapissée de *mate-faim* (crêpes, pâte mince frite à la poêle). — Sont tout chauds ! gare, gare, gare ! — Sont tous chauds ! gare de devant !

Aux quatre coins de la salle — les *bugnettes* (pâte frite festonnée) sont pendantes. — Ils en mangèrent chacun quinze — et autant de mate-faim. — Sont

Son bian seu ! gàra, gàra, gàra !
Son bian seu ! gàra de devan !

Pi, fassan trinquo leu varre,
I deciron brovaman :
Qu'ét-ou celi ray de France?
Noutron Du an vau bin çan !
Lironfa ! gàra, gàra, gàra !
Lironfa ! gàra de devan !

bien saouls ! gare, gare, gare ! — Sont bien saouls ! gare de devant !

Puis, faisant trinquer leurs verres — ils dirent bravement : — Qu'est-ce que ce roi de France? — Notre Duc en vaut bien cent ! — Lironfa ! gare, gare, gare ! — Lironfa ! gare de devant !

L'ÉBAUDE

D'après deux manuscrits sans date qui paraissent être du siècle dernier. — En Bresse on nomme *ébaudes* des airs de musique d'un caractère gai, qui se jouent sur la musette ou sur la vielle dans toutes les circonstances heureuses de la vie des champs, et surtout à la tête des joyeux cortèges. Le mot *ébaude* est de même origine que les anciens vocables *ébauderie, ébaudise, ébaudissement, baudir, ébaudir, baudement*, qui tous expriment l'idée de gaieté, de réjouissance. — On donne aussi en Bresse le nom d'*ébaude* aux chansons que les amoureux chantent la nuit devant la porte de leur belle.

AIR *de Guerrin* (1)

Yé ceti voui la ple gran féta
Qué say an tota la sazon ;

C'est aujourd'hui la plus grande fête — qui soit en

---

(1) Nous trouvons l'indication de cet air sur une chanson française qui n'est autre que la traduction littérale d'une chanson bressane faite, à l'imitation de l'*Ebaude*, en faveur du représentant Boisset. Cette chanson bressane, que nous intitulons *La fin de la Terreur*, est à la suite de l'*Ebaude*.

Ze me si beto dé la téta
De la for' u pia d'on ponçon (1).

D'abor é fau toché n'ébauda (2)
A na mia que z'ai ne seou.
Ma mia, le s'appale Liauda ;
Ze l'amo tan que z'an sày feou.

L'é brova, prema su le-z ance,
Bin meudo et de be-n alày.
Se z'av' on zor se-z amitiance,
Z'an serày ple contan qu'on rày.

toute la saison ; — je me suis mis dans la tête — de la faire au pied d'un tonneau.

D'abord il faut toucher une ébaude — pour une mie que j'ai là haut — Ma mie, elle s'appelle *Liauda* (Claude) ; — je l'aime tant que j'en suis fou.

Elle est belle, mince sur les hanches, — bien mise et de bon aloi.— Si j'avais un jour ses amitiés — je serais plus content qu'un roi.

---

(1) Ce couplet de chanson à boire est, selon toute apparence, le résultat d'une interpolation. L'un des manuscrits commence par le couplet suivant dont le premier vers est modifié quelque peu : *É fau allo toché n'ebauda.*

(2) La vielle est un instrument à touches ; de là vient l'expression : *toucher une ébaude.*

Ze m'émàyo coman fau fore,
Pre li bin dere na sa quày.
Mai torzo son por' é sa more
Venion la deveyé de mày.

Qu'on biau meygna (1), na brova bolia (2),
Que ne s'amon po à maytià,
Que sinton l'amor que çatolie,
San cortijé fon gran pediâ !

Mai la vetià à sa fenêtra
Que trinate sou pày menion.

Je m'étonne comme il faut faire, — pour lui dire je ne sais quoi. — Mais toujours son père et sa mère — viennent la détourner de moi.

Qu'un beau garçon, une jolie fille, — qui ne s'aiment pas à demi, — qui sentent l'amour qui chatouille, — sans courtiser font grand pitié !

Mais la voici à sa fenêtre — qui tresse ses che-

(1) *Meygna* paraît de même origine que *mas*, *meix*, *mesgnie* etc. qui signifient *maison*, *famille* : « Les père et mère et toute la *mégnie* » dit la Fontaine dans les *Aveux indiscrets*. Voir sur ce mot les recherches savantes de Perret, *Usages de Bresse*, t. I, p. 570. Voir aussi Roquefort aux mots *magnie*, *maignie*.

(2) *Bolia* ou *boya* semble de la même famille que *boyer*, une des anciennes formes du mot *bouvier*.

LIAUDA

S'on no veille, s'on nos arrête,
Yé pre no miau fore sauto.
Mai tot é fa, é to s'appréte
Pre drày deman no mario.

LO MEYGNA

Quant on attan, que le tin dure!
Qu'ey é don lon d'iç' à deman!
Mai n'y a ran qu'aman n'andure
Pre de sa mi' avar la man.

LIAUDA

Adio vo di, z'oye mon pore ;
Lo vetià que va se levo.

LIAUDA. Si l'on nous surveille; si l'on nous arrête, — c'est pour nous mieux faire sauter. — Mais tout est fait, et tout s'apprête, — pour dès demain nous marier.

LE GARÇON. Quand on attend, que le temps dure! — que c'est donc long d'ici à demain? — Mais il n'y a rien qu'amant n'endure — pour de sa mie avoir la main.

LIAUDA. Adieu vous dis, j'entends mon père ;— le

Ne t'épinta po ; laiche fore ;
To s'achuira c'ta sereno (1).

LO MEYGNA

Per celi eo ze m'an va vito,
For' uché tui noutrou meygna.
Fau qu'à la noce tui z'invito :
Lo zor, la né, on danchera.

Veni, bolie, veni, mottette (2) ;
Attefian-no de bon matin ;

voici qui va se lever. — Ne t'effraye pas ; laisse faire ; — tout s'achèvera ce soir.

LE GARÇON. Pour cette fois je m'en vais vite, — faire hucher (3) tous nos garçons. — Il faut qu'à la noce tous je les invite : — le jour, la nuit, on dansera.

Venez, filles, venez, fillettes ; attifons-nous de

(1) Le manuscrit auquel manque le premier couplet s'arrête ici.

(2) M. Désiré Monnier dit qu'on appelle *Mouthettes* les filles du village de Mouthe dans les hautes montagnes du Jura. Mais nos vocables bressans, *mottet*, *motteta* (petit garçon, petite fille) doivent avoir une autre origine.

(3) Pousser d'éclatants cris de joie. Voir le n° 7 des *Noels bressans et bugisies*.

Riban, devanti é coyffette,
Que ran manqu', é zartin-ne bin !

bon matin; — rubans, tabliers et coiffettes, — que rien ne manque, et attachons bien nos jarretières !

LA FIN DE LA TERREUR

Cette chanson politique, signée des initiales M. A. L., est imprimée, sous le nom de *Sainson Bressande fate le 24 Thermidor an IIe à Bourg*, dans un recueil de chansons françaises dont plusieurs sont dirigées contre les Terroristes de l'Ain. Ce recueil, que M. Louis O'Brien nous a gracieusement communiqué, contient 40 pages in-8 et n'a d'autre titre que celui de la première chanson : *Couplets sur l'arrivée du Représentant du peuple Boisset à Bourg*.

Air bressan

Y-ét azeurdi la ple gran féta
Qu'y aye dan tui cheu canton.
Y-ét azeurdi que l'on arréte
Tui lou couquin, tui lou frepon.

C'est aujourd'hui la plus grande fête — qu'il y ait dans tous ces cantons. — C'est aujourd'hui que l'on arrête — tous les coquins, tous les fripons.

Is iron à la guellote-na
Pàyi lu mau qu'i nos in fa.
É faron e-na fotià me-na
An éspian tui leur forfa.

La probito é la zeustiça
Von chu co revindr' an chu lieu ;
L'hipocresi é la maliça
An sint éscampo avoué zieu.

Brovo Braissan, fran patriote,
Que cheu bregan ont agoro,
Rezuissé-vo, bon San-quelote :
Boissé vin de lous anfroumo.

Viv' à zamai la Ràipeubliqua,
Seu defanseu, la libarto !

Ils iront à la guillotine — payer les maux qu'ils nous ont faits. — Ils feront une triste mine, — en expiant tous leurs forfaits.

La probité et la justice — vont enfin revenir en ces lieux ; — l'hypocrisie et la malice — en sont décampées avec eux.

Braves Bressans, francs patriotes, — que ces brigants ont égarés, — réjouissez-vous, bons Sans-Culotte : — Boisset vient de les enfermer.

Vive à jamais la République, — ses défenseurs,

Boissé va terrasso la cliqua
Que demando la Royauto.

Brove Boissé, nutron bon pàire,
Qu'é vegnu pe no sàiqueuri,
T'é nutron anze toutelaire ;
San tài, no n'avian qu'à meuri.

No graverin dan la mimoire
De tui nutron petios éfan
Te vartu, tou binfa, ta glioire,
E nutr' haina pe lou teran.

la liberté ! — Boisset va terrasser la clique — qui demande la Royauté.

Brave Boisset, notre bon père, — qui est venu pour nous secourir ; tu es notre ange tutélaire ; — sans toi nous n'avions qu'à mourir.

Nous graverons dans la mémoire — de tous nos petits enfants — tes vertus, tes bienfaits, ta gloire, — et notre haine pour les tyrans.

LES FILLES DE VIRIAT

Le premier texte d'après un manuscrit du siècle dernier. — Le second d'après un autre manuscri qui paraît plus récent. — Le premier donne à l'auteur le nom de Claude Durand. Le second le nomme André Durand.

AIRS : n° 5 des *Airs bressans*.

Y son le feille de Vérià,
Surto de le-s e-ne qu'y a,
Son frequett', amon lou meygnà ;
Mai leu moré n'amon po çà.

Quan lou meygna y von veillé,
Y é pre rir' é pre danché.
Nizon, ma mia, vin m'euvri ;
T'é brova, t'aré lo mén'tri.

Ce sont les filles de Viriat,— surtout quelques-unes qu'il y a,— (qui) sont *frisquettes* et aiment les garçons ; — mais leurs mères n'aiment pas ça.

Quand les garçons chez elles vont veiller, — c'est pour rire et pour danser. — Nison (Denise), ma mie, viens m'ouvrir ; — tu es belle, tu auras le ménétrier.

La Nizon to drày se levi,
La porte to drày fut euvri.
Méygne, vo n'éte pos ardi ;
Nos amon à no divarti.

Le feille se sont apinso,
A la buze le son modo,
E, çoquièn' u bra d'on gaçon,
Risovan de be-na façon.

La tanta, qu'èr' à la mason,
Antandi rifolo Nizon.
Sereu, live-te prontaman ;
Tày, la more, seuffre-te çan?

La more to drày s'é levo,
A la buze s'ét an allo ;

La Nison aussitôt se leva, — la porte aussitôt elle ouvrit. — Garçons, vous n'êtes pas hardis ; — nous aimons à nous divertir.

Les filles ont réfléchi, — à l'étable elles sont allées, — et, chacune au bras d'un garçon, — elles riaient de belle façon.

La tante, qui était à la maison, — entendit batifoler Nison. — Sœur, lève-toi promptement ; — toi, la mère, souffres-tu ça?

La mère aussitôt s'est levée, — à l'étable s'est en

L'a pri n'épar' é n'éparon (1)
Pre chaplo dessu lou gaçon.

Monse Rufin a repondu :
Pre mày, ne serai po battu.
Ze vin pre beto la ràyson ;
Fau po que z'ày de l'éparon.

Piaro Mon-ni lo ménetri
A la buze s'é trovo pri.
Quan bin i deci sa ràyson,
Son rôbl' a u de l'éparon.

allée ; — elle a pris un *épa.e* et un *éparon* — pour frapper sur les garçons.

Monsieur Rufin a répondu : — pour moi, ne serai pas battu. — Je viens pour mettre la raison ; — ne faut pas que j'aie de l'*éparon*.

Pierre Monnier le menétrier — à l'étable s'est trouvé pris. — Quand même il disait sa raison, — son rôble a eu de l'*éparon*.

---

(1) Bâtons plats qui servent à tourner le treuil des chars de Bresse. P. de Lateyssonnière cite dans les additions au 3e vol. de ses *Recherches* une note de M. Jauffret, qui prétend qu'en Dombes et même en Bresse *csparon* désigne l'aiguillon à piquer les bœufs. C'est possible. Mais en Bresse cet aiguillon se nomme plus volontiers *olie*, qu'on prononce comme s'il y avait deux *l* mouillées sans *i*.

Qu'ét-eu qu'a fa cela çanson ?
Liaudo Duran, lo bon gaçon,
Parlan d'épar'é d'éparon,
An beuvan de vin de Mêcon.

Qui est-ce qui a fait cette chanson ? — Claude Durand, le bon garçon, —parlant d'*épare* et *d'éparon*, — en buvant du vin de Mâcon.

SECOND TEXTE

Y son le feille de Vérià,
Surto de le-s e-ne qu'y a,
Le son frequette,
L'amon bin leu gaçon ;
Mai to lo mondo
N'ou treuve po tro bon.

Quan lou meygna y von veillé,
Y é pre rir' é pre danché.
Nizon, ma mia,
La peurta vin m'uvri ;
T'é la ple brova,
T'aré lo ménetri.

La Nizon to drày se levi,
La porto to drày fut ouvri.
Mèygna, coraze !
Vo n'éto pos ardi ;
Nos aman rire,
E pi no divarti.

Le feille se sont apinso,
A la buze le son modo,
Lous on, lous autre,
Le feille, lou gaçon,
Pre sauto, rire
De la buna façon.

La tanta, qu'èr' à la mason,
Antandi rifolo Nizon.
Séreu, ma mia,
Live-te prontaman ;
Tày qu'é la mòre,
Andereré-te çan ?

La more to drày s'é levo,
A la buze s'ét an allo ;
L'a pri n'épara,
Ito on éparon,
Se butt' à chaplo
A gran co lou gaçon.

Monse Bullo a repondu :
Pre mày, ne serai po battu.
Ze venie pertie
Pre beto la ràyson ;
É n'é po justo
Que z'ay de l'éparon.

Piaro Mon-ni lo mènetri
A la buze s'é trovo pri.
Il a biau fore
An desan sa ràyson :
L'u de l épàra,
Ito de l'éparon.

Qu'ét-eu qu'a fa cela çanson ?
André Duran, lo bon leuron,
Beuvan chopina
De bon vin de Mòcon,
Parlan d'épàra
É parlan d'éparon.

LA REINE DE PONT-DE-VAUX

D'après un manuscrit de 1749.

Elo ! qu'ai-ze don dan la téta ?
Ze crày que ze si amoireu.
Mày qu'ai torzo éto on feu,
De tui lou lian fassan la féta,
Me faudra-t-eu bin sopiro
Pre na bolia du Pon de Vau ?

L'é bin brova, bin amiteusa ;
L'a bin d'aimo, l'é bin meudo.
M'ét avi, la guétian modo,
Qu'ey é na rin-na lourieusa.

Hélas ! qu'ai-je donc dans la tête ? — Je crois que je suis amoureux. — Moi, qui ai toujours été fou, — de tous les côtés faisant la fête, — me faudra-t-il bien soupirer — pour une fille de Pont-de-Vaux ?

Elle est bien jolie, bien amicale ; — elle a de l'esprit, elle est bien mise. — M'est avis, la regardant marcher, — que c'est une reine glorieuse. — Tous

Tui lou meygna, an la veyan,
Son d'asseteu sou cortijan.

Queman li der' à lià soléta
Que zamai n'amerai que lia ?
Vin co devan que l'allo vày,
Z'y ave betu dan ma téta ;
Mai quan ze velive parlo,
Ma lingu' ère tot amborbo.

les garçons, en la voyant, sont aussitôt ses courtisans.

Comment lui dire à elle seule — que jamais je n'aimerai qu'elle ? — Vingt fois avant de l'aller voir, — j'avais mis cela dans ma tête ; — mais quand je voulais parler,—ma langue était tout embourbée.

J'AI PERDU MON GALANT

D'après deux copies modernes. Cette chanson bressane date d'une époque où le service de la guerre enlevait à la Bresse la fleur de sa jeunesse masculine. On la chantait, dit-on, avant les guerres du premier empire. Elle est restée très-populaire dans nos campagnes. M. Bozonnet, de St-Etienne, en publia une version très-défectueuse, à Pont-de-Vaux, en 1805, sur une feuille volante. Il l'intitula : *Chanson bressande en forme de complainte comique sur le sort infortuné d'une fille en état de se marier.*

Air *de Biron.*

Z'ai predu mon galan ;
Lo çagrin me divore ;
Ze ne sa po queman
Z'an porray trovo n'autrou.
Le feille sont à plindre
A l'hore d'auzordi.
Tui lou gaçon decampon ;
Nion ne rest' u payi.

J'ai perdu mon galant, — le chagrin me dévore ; — je ne sais comment — j'en pourrai trouver un autre. — Les filles sont à plaindre — à l'heure d'aujourd'hui. — Tous les garçons décampent ; — nul ne reste au pays.

Lo ple biau de mon tan
Se pass' à lous attandre.
Per avày on galan,
Queman faut-eu m'y prendre ?
S'i n'y-a po quoque vafe
Qu'ayan pedia de ma,
Faudra demo'o feille
To lo tan de ma vià.

Autrou cos on gaçon,
Que n'ère zeun'é brovo,
On fassé de façon
Pre lo prandr' an mariazo ;
Vore qu'i sey ivrougne,
Qu'i sey estropià
Avoué na barba grisa,
Na feille lo prindra.

Le plus beau de mon temps — se passe à les attendre. — Pour avoir un galant, — comment faut-il m'y prendre ? — S'il n'y a pas quelques veufs — qui aient pitié de moi, — il faudra demeurer fille — tout le temps de ma vie.

Autrefois un garçon — qui n'était jeune et beau, — on faisait des façons — pour le prendre en mariage ; — maintenant qu'il soit ivrogne, — qu'il soit estropié — avec une barbe grise, — une fille le prendra.

On zor, on viau grison,
To pelo chu la téta,
Lo no plin de taba,
Vin me fore la féta.
Ze li fi gran provaille,
Me pensan de l'ava ;
Quan l'ut achui de bare
L'ivrougne me laicha.

Ze veudrày que lo vin,
Lou varre, le boteille
Ne servissan à rin
Qu'à fore de fromaille ;
Lou gaçon é le vafe
Qu'amaran riboto
Seran forcià de prindre
Le feille pre gueille.

Un jour, un vieux grison, — tout pelé sur la tête, — le nez plein de tabac, — vint me faire la fête. — Je lui fis grand' provende, — en pensant de l'avoir ; — dès qu'il eut achevé de boire, — l'ivrogne me laissa.

Je voudrais que le vin, — les verres, les bouteilles—ne servissent à rien—qu'à faire des fiançailles ; — les garçons et les veufs — qui aimeraient à riboter, — seraient forcés de prendre — les filles pour pinter.

Se n'ère po lo diton,
Z'iràу de far' an fare
Cortijé lou gaçon ;
Ze lou faràу bin bâre.
Ze saràу se bin fore,
Se bin lous aglèto,
Que devan tra semane
Ze m'iràу époso.

Viau é zeune gaçon,
Preni on brin coraze ;
Creni po la sàyson
Pre vo mettr' an menaze.
Ne fau po gran depinse
Vore pre se mario.
N'y-à qu'à mando le feille,
Le vos iran trovo.

Si ce n'était pas le qu'en dira-t-on, — j'irais de foire en foire — courtiser les garçons ; — je les ferais bien boire. — Je saurais si bien faire, — si bien les attirer, — qu'avant trois semaines — je m'irais marier.

Vieux et jeunes garçons, — prenez un peu courage ; — ne craignez pas la saison — pour vous mettre en ménage. — Il ne faut pas grands frais — maintenant pour se marier. — Il n'y a qu'à faire signe aux filles, — elles iront vous trouver.

LES QUÊTEURS DE BRESSE

D'après deux versions modernes dont l'une, de M. Désiré Monnier, a été insérée en 1831 dans le volume intitulé : *Mélanges sur les Langues, Dialectes et Patois*. M. Monnier explique en quelle circonstance on chantait ces couplets. « Les jeunes filles et les jeunes garçons s'en vont, dit-il, de maison en maison, en se tenant par le bras, le premier dimanche du mois de mai, et demandent à boire, quelquefois des œufs ou de l'argent pour se réjouir. Il est bon de savoir qu'il y a toujours une des jeunes filles qui va devant les autres avec un jeune homme ; elle est toute remplie de rubans et de jolies choses ; on l'appelle la *reine* ou bien la *mariée* ; et puis il y a un jeune garçon qui marche tout à fait devant (à la tête de la troupe), lequel porte un *mai* où sont attachés aussi des rubans avec des fleurs. »

Air : N° 9 des *Airs Bressans*.

Vetià veni lo zouli ma ;

Voici venir le joli mois ; — l'alouette plante le

L'aluetta plinta lo ma (1) ;
Vetià veni lo zouli ma ;
L'aluetta lo plinta.
Lo polé prin sa volèya,
E la volèya cinta.

Vetià veni lo zouli ma ;
La clio de ma méia z'a (2) ;

mai ; — voici venir le joli mois ; — l'alouette le plante. — Le coq prend sa volée, - et la volée chante.

Voici venir le joli mois ; — la clé de mon coffre

(1) Anciennement les Bressans plantaient un arbre, un mai devant la porte de leur *mie*, et, par extension, planter le mai a signifié faire l'amour. Cet usage n'est pas entièrement perdu : on plante encore le mai à la porte des maires pour leur faire honneur ; et, à Bourg même, le jour de Saint-Honoré, la corporation des boulangers fait le même honneur au roi de la fête.

(2) La clé en Bresse comme chez les Romains était le symbole de la fidélité. Le chaton des bagues romaines a souvent la forme d'une clé. En 1853, on me donna une petite bague de cuivre qu'on venait de trouver dans les ruines du château de Treffort ; à cette bague, joyau populaire du moyen-âge, sont suspendus un cœur et une clé d'un travail lilliputien.

Mais, il faut bien le reconnaître, la clé n'a pas ici de sens allégorique, et c'est encore moins un souvenir mythologique, comme le suppose M. Désiré Monnier dans ses *Traditions populaires*. *Méia* ne

Vetià veni lo zoùli ma ;
Z'a la clio de ma méia ;
Oua, la clio de ma méia z'a,
Pindu à ma cinteura.

Vetià veni lo zouli ma ;
Laicho mario lo Frincha (1) ;
Vetià veni lo zouli ma ;
Lo Frincha se mariye.
Oua, laicho mario lo Frincha,
Tandi que lo ma passe.

j'ai ; — voici venir le joli mois ; — j'ai la clé de mon coffre ; — oui, la clé de mon coffre j'ai — pendue à ma ceinture.

Voici venir le joli mois ; — laissez marier le Français ; — voici venir le joli mois ; — le Français se marie. — Oui, laissez marier le Français, — tandis que le mois passe.

---

doit se traduire ni par *mie* ni par *maia*, mais tout simplement par *coffre*. En patois la *méia* se dit encore du pétrin, et anciennement ce mot signifiait sans doute un coffre à serrer les hardes. De nos jours le *cabinet* est le meuble essentiel du ménage de campagne, et les jeunes gens peuvent se marier lorsqu'avec leurs économies ils ont acquis un cabinet, lorsqu'ils ont la clé de leur cabinet.

(1) Cette qualification de *français*, que le Bressan paraît prendre avec plaisir, nous reporte à l'une des annexions de la Bresse à la France. La chanson daterait donc de François Ier ou d'Henri IV

Vetià veni lo zouli ma ;
Alins y sarvi lo ra ;
Vetià veni lo zouli ma ;
Alin tui à la guàrra.
Alins y tui sarvi lo ra ;
No li serin fedèle.

Vetià veni lo zouli ma ;
Neutron métro, lo bon sa ;
Vetià veni lo zouli ma ;
Da bon sa, neutron métro.
Vo plaire-t-i de vo levo
Per no bailli à bare ?

Vetià veni lo zouli ma ;
La mariyé n'a po sa ;

Voici venir le joli mois ; — allons donc servir le roi ; — voici venir le joli mois ; — allons tous à la guerre. — Allons-y tous servir le roi ; — nous lui serons fidèles.

Voici venir le joli mois ; — notre maître, le bon soir ; — voici venir le joli mois ; — donc bon soir notre maître. — Vous plairait-il de vous lever — pour nous donner à boire ?

Voici venir le joli mois ; — la mariée n'a pas soif ; — voici venir le joli mois ; — la mariée, elle

Vetià veni lo zouli ma ;
La mariyé, l'é seula.
Non, la mariyé n'a po sa ;
All'a biu din la fieula (1).

est soûle. — Non, la mariée n'a pas soif ; — elle a bu dans la flole.

---

(1) Le quêteur a beau dire : *Neutron métro*, il en est pour ses frais de politesse. *Neutron métro*, qui ne veut pas donner, répond que la mariée n'a pas soif, qu'elle est *seula*, qu'elle a bu dans la *fieula*.— De *fieula* les Bressans ont fait le verbe *fieulo*, boire avec excès.

LES QUÊTEURS DU BUGEY

D'après la tradition.

Air : N° 9 des *Airs Bressans*.

Vèyca le dzoli ma dè mai ;
Que l'é duisin ! que l'é gai !
Vèyca le dzoli ma dè mai ;
Lèvi-vo, brava feillè.
No vos apportin on boquè
Dè ros'é dè moguè.

Vèyca le dzoli ma dè mai ;
Que l'é duisin ! que l'é gai !
Vèyca le dzoli ma dè mai ;
Bali dès uè, la feillè.

Voici le joli mois de mai; — qu'il est plaisant qu'il est gai ! — Voici le joli mois de mai ; — levez-vous, belle fille. — Nous vous apportons un bouquet — de roses et de muguets.

Voici le joli mois de mai ; — qu'il est plaisant ! qu'il est gai ! — Voici le joli mois de mai ; — donnez

Meta la man dedin le gni,
Per an avindrè di.

Vèyca le dzoli ma dè mai ;
Que l'è duisin ! que l'é gai !
Vèyca le dzoli ma dè mai ;
Marci, la brava feillè !
Que Diu benisse la mason,
Lo peutr' è lo chevron !

Les Bugistes ne sont pas aussi calmes que les Bressans ; s'ils sont renvoyés sans offrande, aux trois derniers vers ils substituent les trois suivants :

N'é po brava la feillè !
Le diabl' importè la mason,
Lo peutr' é lo chevron !

des œufs, la fille. — Mettez la main dans le nid, — pour en aveindre dix.

Voici le joli mois de mai ; — qu'il est plaisant ! qu'il est gai ! — Voici le joli mois de mai ; — merci, la belle fille ! — Que Dieu bénisse la maison, — les poutres et les chevrons !

Variante..... N'est pas belle la fille ! — Le diable emporte la maison, — les poutres et les chevrons !

LA LIAUDAIN-NA

Cette romance bressane, composée, dit-on, par un M. Piquet, a fait les délices de plusieurs générations et charmera encore nos enfants. Ses gracieuses et piquantes paroles sont associées à une ravissante mélodie, qui se prête merveilleusement à l'expression du sentiment mélancolique. On se rappelle avec quel succès, avec quels applaudissements elle était accueillie dans nos concerts publics quand M. D. l'interprétait avec son admirable voix de ténor. Elle a été plusieurs fois imprimée. L'édition spéciale, avec accompagnement de piano par M. Voehrlé et joli dessin de M. Pingeon, est depuis longtemps épuisée. Nous avons consulté plusieurs manuscrits et imprimés pour établir le texte de cette édition ; c'est à peu près celui que nous reproduisons. — La traduction peut se chanter. Comme elle doit avant tout servir à l'intelligence du texte, on n'a cherché ni l'élégance ni les rimes.

Air de l'édition spéciale ou n° 1 des *Airs Bressans*.

Quan z'ér' amo de ma Liaudain-na,
Ran ne manquov' à meu desi.

Quand j'étais cher à ma Claudine, — rien ne manquait à mes désirs. — Alors sa peine était ma

Seu pein-ne fassan bin ma pein-na ;
Seu plàysi éran meu plàysi.
No se disan desso lo sauzou,
Que no se n-ameran tozor.
Vore le me laiche per 'n autrou ;
All' eublàye neutre s amor.

Drày lo matin, à la prailia
No menovan neutre mauton ;
Z'éra cheto pré de ma mia ;
Le cominchove na çanson.
Pit apré çantie no danchovan,
An no tenian le dove man ;
De plàysi lou mauton chautovan.
Vore ne vin po mai yan çan.

peine ; — ses plaisirs étaient mes plaisirs. — Nous nous disions dessous le saule, — que nous nous aimerions toujours. — Maintenant elle écoute un autre ; — elle oublie hélas ! nos amours.

De bon matin, à la prairie — nous menions paître nos moutons ; — j'étais assis près de ma mie ; — elle entonnait une chanson. — Après, nous nous mettions en danse, — avec les deux mains nous tenant ; — nos moutons sautaient d'allégresse. — Mais elle ne vient plus aux champs.

L'a lou pià menion, le man blance,
Lou pa torzo bin trenato ;
L'é dràyta, prema su le-s ance,
E ma fay, brovaman meudo.
L'a lou zu nay drày coman d'ancrou,
Le dan blance com' on papi ;
Le rozàye drày com' on cambrou ;
Mai per 'n autr' é ball' uzordi.

L'a mai d'éspri que lo rày mémo ;
Per ma z'an soui tot ébobi.
Alle vo parl' avoé tan d'aimo,
L'in fa verié la tét' à tui.
L'é revelià coman na ràtta,
Le çante com' on rossegneu ;

Elle a pieds mignons et mains blanches, — les cheveux tressés joliment ; — droite et bien prise sur ses hanches, — elle s'habille élégamment. — Elle a les yeux noirs comme l'encre, — les dents blanches comme un papier. — Elle rougit comme écrevisse ; — mais pour un autre est sa beauté.

Elle a plus d'esprit qu'une reine, - pour moi j'en suis tout ébahi. — Elle parle avec tant de charme — qu'elle tourne la tête à tous. — Comme une souris elle est vive, — et chante comme un

Mai le me méprije, la çàtta !
De n'autrou le fa lo be-neu.

Tui lou sa, so lo mémo sauzou,
U nos in tan dancha tui deu,
Te vindré solé, peuvro Liaudou,
Te vindré ploro ton maleu.
To lo mondo sara ta pein-na ;
Te canteré tan que lo zor :
Po mai ne m'ame ma Liaudain-na ;
Per ma, ze l'amerai tozor.

rossignol ; — mais elle me trompe, la chatte ! — d'un autre elle fait le bonheur.

Tous les soirs, sous le même saule, — où nous dansâmes si souvent, — tu viendras seul, ô pauvre Claude, — tu viendras dire ton tourment. — Tout le monde saura ta peine ; — tu chanteras jusques au jour : — Ah ! plus ne m'aime ma Claudine ; — pour moi, je l'aimerai toujours !

LA SOUPE AU VIN

D'après un manuscrit de 1719, et une copie plus récente qui contient seule le dernier couplet. — Les trois commères, mises en scène dans cette chanson bachique, étaient, dit-on, de Saint-Bénigne, près de Pont-de-Vaux.

Air *des Pélerins de Saint Jacques* (?)

L'èran bin, na vèy, trày commore
Vé la Marià,
Que lie se desan l'ie-n'à l'atre
An gran pedià :
Éy a pri mau à la Liaudain-na
Ceti matin ;
Fau vitaman fore la sopa,
La sop'u vin (1).

Il y avait une fois trois commères — chez la Marie, — qui se disaient l'une à l'autre — en grand pitié : — Il a pris mal à la Claudine — ce matin ; — il faut vite faire la soupe, — la soupe au vin.

---

(1) Tous les petits vers se chantent deux fois.

— Commore, ze si bin malâda,
Y a gran tin.
Z'ai bin de mau à la faussetta
É à le rin.
N'ai po fauta d'aputecàyre
Ne midecin,
Mau que z'ây e-na tossa plin-na
De sop'u vin.—

Alle buviron quinze pinte
Pre lo matin;
Vé lo midi recommanciron
Ne say combin.
Lo sày, betiron su la trobla
Lo gran tepin,
Pre for' oncor na be-na sopa,
Na sop'u vin.

— Commères, je suis bien malade, — depuis longtemps. — J'ai bien mal à la gorge — et aux reins. — Pas n'ai besoin d'apothicaire — ni de médecin, — pourvu que j'aie une tasse pleine — de soupe au vin. —

Elles burent quinze pintes — le matin; — à midi recommencèrent à en boire, — ne sais combien. — Le soir, elles mirent sur la table — le grand tupin, — pour faire encore une bonne soupe, — une soupe au vin.

— A la santo ! neutra vâysina ;
Va-t-eu po mio ?
Sintiv' oncor' à la faussetta
Lo mémo mau ?
— Marci ; cha gotta que devale
Fa greu de bin.
Pre la santo vive l'écuàlla
De sop'u vin ! —

Alle modon pre le carire
Tozor guignan (1).
Lie se desan l'ie-n' à l'atre :
— Tenion-no bian.
Que lo mondou no reguétie
Pre lo cemin ;

— A la santé ! notre voisine ; — n'allez-vous pas mieux ? — Sentez-vous encore à la gorge — le même mal ? — Merci ; chaque goutte qui descend— fait gros de bien. — Pour la santé vive l'écuelle — de soupe au vin ! —

Elles s'en vont par les chemins, — toujours guillant. — Elles se disaient l'une à l'autre : — Tenons-nous bien. — Puisque le monde nous

(1) A la seconde fois, au lieu de répéter *guignan* on dit : *branlan*.

Nos in don mau fa de recratre
La sop'u vin.

Se neutre-s hòmou no demandon
D'u no venin,
No sarin pro que lieu repondre ;
No lieu dirin :
Éy a pri mau à na commore
Ceti matin ;
L'ère flambo san se-n écuàlla
De sop'u vin (1). —

regarde — par le chemin, — nous avons donc mal fait de recroître — la soupe au vin.

Si nos maris nous demandent — d'où nous venons, — nous saurons prou que leur répondre, — nous leur dirons : — Il a pris mal à une commère — ce matin ; — elle était flambée sans son écuelle — de soupe au vin.

---

(1) Nous avons entendu un chanteur qui s'arrêtait là et qui, pour mieux finir, disait :

L'ère flambo,
L'ère flambo,
L'ère flambo san se-n écualla,
L'ère flambo san se-n écualla
De sop' u vin.

Chotie qu'a fa la çansounetta
N'é ran gascon.
L'a bin vio celé tray commore
So lieu ponçon,
Que lie se desan l'ie-n à l'autre
Su lo terrin :
Oua, men arma, fa bon recratre
La sop'u vin !

Celui qui a fait la chansonnette — n'est point gascon. — Il a bien vu ces trois commères — sous le tonneau, — qui se disaient l'une à l'autre — par terre :— Qui, ma foi, il fait bon recroître — la soupe au vin.

Le *Courrier de l'Ain* du 13 mars 1858 prête au même couplet une variante malicieuse qu'il traduit ainsi : « Que diront nos hommes, — quand ils « reviendront ce soir? — Ils diront que nous sommes soûles; — nous dirons que c'est de les voir. » — Malheureusement il n'a pas donné le texte patois.

L'OISEAU DE FOISSIAT

Cette chanson, attribuée à un M. Monin, semble dater du temps des sociétés d'arquebuse et des souliers à boucles, c'est-à-dire du siècle dernier.

Din Foichià, celi brove bor,
L'in fa nà bala féta.
L'éran-tui avoui on tambor
Que marchov' à zo téta.
Fesi, coucard' à zo chapé, } bis
S'in von per teré yon oisé. }

Quin bin l'èr' asse greu qu'on lo,
Vos u pute bin crare,
L'in tera mai de mille co

Dans Foissiat, ce joli bourg, — ils ont fait une belle fête. — Ils étaient tous avec un tambour — qui marchait à leur tête. — Fusil, cocarde à leur chapeau, — ils s'en vont pour tirer un oiseau.

Quand même il était aussi gros qu'un loup, — vous le pouvez bien croire, — ils ont tiré plus de

Sin lo calé pre tarra.
S'i fuss' asse greu que lo tan, } bis
I ne paussissin po in lian.

On éfan tra co y bailli
Avoui se-n aubaréta.
Mai quan lo co vuille parti,
I verovan la téta.
Ne sont-i po de bon garri ? } bis
S'époiron d'on co de fesi !

Quin s'in vinssi de vé lo sa,
Que le bôle minquiron,
Z-alir' in bouille de sola,
Vé lo marchau fondiron ;
E s'on ne fusse po malin, } bis
Adiu le-s achette d'étin.

mille coups — sans le jeter par terre. S'il eût été aussi gros que le temps (le ciel). ils n'auraient pas passé en flanc (à côté).

Un enfant trois fois le toucha — avec son arbalète. — Mais quand le coup allait partir, — ils détournaient la tête. — Ne sont-ils pas de bons guerriers ? — Ils s'effrayent d'un coup de fusil.

Lorsqu'on arriva sur le soir, — que les balles manquèrent, — ils allèrent en boucles de souliers, — chez le maréchal fondirent (des balles), — et si l'on n'eût été malin, — adieu les assiettes d'étain.

Cognate-vo Indri Mourté
Que ri de grin coràzou ?
Quin de le bòl' i n'u po mai,
Vayin qu'ère doumàzou,
I crase d'être ple héreu,
I metti de tête de liou. bis

Quin l'uron to centie calo
U travar le nouàzou,
I furon, san tro s'épouinto,
Avoui on grin courdàzou.
Ma fion, l'avaïron tipi
Sin aubarét' è sin fesi. bis

Is uron vraman bin rason
D'in agi de la seurta.
Dezia zeu paudre, na sason,

Connaissez-vous André Mortier — qui rit de si bon cœur ? — Quand il n'eut plus de balles, — voyant que c'était dommage, — il crut qu'il serait plus heureux, — il chargea de têtes de clous.

Quand ils eurent jeté tout ça — au travers du nuage, — ils allèrent, sans trop de peur, — avec un grand cordage. — Ma foi, ils le descendirent pour le coup, — sans arbalète et sans fusil.

Ils eurent vraiment bien raison — d'en agir de la sorte. — Déjà leur poudre, une saison, — ne se

Ne se trovi po feurta.
A pi lo tiarcele vinssi,
La méma né, que l'impourti. } bis

Pre ne pos étr' ya l'affron,
Se vo vuli m'in crare,
Car, ze vos u di sin façon,
L'on ri de cell' istoare,
Preni l'oisé à yon ravi
E de le liaque (1) pre fesi } bis

trouva pas forte. — Et puis il vint un tiercelet, — la même nuit, qui l'emporta.

Pour n'avoir pas d'affront, — si vous voulez m'en croire, — car, je vous le dis sans façon, — l'on rit de cette histoire, — prenez l'oiseau à un ravier — et des *giclets* pour fusils.

---

(1) C'est un tube de sureau fermé à chaque extrémité par une bourre de liège ou de rave. L'air intérieur, comprimé par la poussée d'une baguette appuyant sur une bourre, fait partir l'autre avec une explosion que rend assez bien le mot patois *liaque*, qui est une onomatopée. — En français vulgaire, ce jouet d'enfant se nomme *giclet*.

LE BOIS GENTIL (*)

Chanson bressane extraite des *Mélanges sur les langues, dialectes et patois*, ouvrage déjà cité.

Air : N° 9 des *Airs bressans*.

Vetià veni lo zouli ma.
Laicho brotono lo beu.
Vetià veni lo zouli ma.
Lo zouli beu brotone.
Fau laicho brotono lo beu,
Lo beu du zintil-ome.

Voici venir le joli mois. — Laissez bourgeonner le bois. — Voici venir le joli mois. — Le joli bois bourgeonne. — Faut laisser bourgeonner le bois. — le bois du gentil-homme.

(*) L'un des noms vulgaires du *Daphné mézéreum*, que l'on appelle aussi *le joli bois, la lauréole gentilleéole mérér n*.

De grin matin me livera.
Laicho brotono lo beu.
De grin matin me livera.
Lo zouli beu brotone.
Fau laicho brotono lo beu,
Lo beu du zintil-ome.

On biau motsé z'amassera.
Laicho brotono lo beu.
On biau motsé z'amassera.
Lo zouli beu brotone.
Fau laicho brotono lo beu,
Lo beu du zintil-ome.

Avoé qua don lo lèyera?
Laicho brotone lo beu.
Avoé qua don lo lèyera?
Lo zouli beu brotone.
Fau laicho brotono lo beu,
Lo beu du zintil-ome.

De grand matin me lèverai... (1). —
Un beau bouquet je cueillerai... —
Avec quoi le lierai-je?... —

(1) Le premier vers de chaque couplet est seul à traduire; les autres sont des répétitions.

D'on riban na se ze l'ava.
Laicho brotono lo beu.
D'on riban na, se ze l'ava.
Lo zouli beu brotone.
Fau laicho brotono lo beu,
Lo beu du zintil-ome.

Se ze l'a po, l'adzettera.
Laicho brotono lo beu.
Se ze l'a po, l'adzettera.
Lo zouli beu brotone.
Fau laicho brotono lo beu,
Lo beu du zintil-ome.

O don bin ze l'improntera.
Laicho brotono lo beu.
O don bin ze l'improntera.
Lo zouli beu brotone.
Fau laicho brotono lo beu,
Lo beu du zintil-ome.

D'un ruban noir, si je l'avais... —
Si ne l'ai pas, l'achetterai .. —
Ou bien donc je l'emprunterai...

NOUS MARIERONS LES FILLES

Chanson bressane tirée du même ouvrage que la précédente. — Même air.

Vetià veni lo zouli ma.
Le feille no mariran.
Vetià veni lo zouli ma.
No mariran le feille.
Le feille no fau mario,
Proqua le sin zouliye.

Din mon cuerti quin le vindra,
Le feille no mariran.

Voici venir le joli mois. — Les filles nous marierons. — Voici venir le joli mois. — Nous marierons les filles. — Les filles nous faut marier, — parce-qu'elles sont jolies.

Dans mon curtil quand il viendra (le joli mois)... (1)

(1) Comme dans la chanson précédente le premier vers de chaque couplet est seul à traduire.

Din mon cuerti quin le vindra,
No mariran le feille.
Le feille no fau mario,
Prequa le sin zouliye.

On biau motsé z'amassera.
Le feille no mariran.
On biau motsé z'amassera.
No mariran le feille.
Le feille no fau mario,
Prequa le sin zouliye

A quoui que te lo balira ?
Le feille no mariran.
A quoui que te lo balira ?
No mariran le feille.
Le feille no fau mario,
Prequa le sin zouliye.

A ma mia, se ze l'ava.
Le feille no mariran.
A ma mia, se ze l'ava.
No mariran le feille.

Un beau bouquet je cueillerai... —
A qui est-ce que tu le donneras?... —
A ma mie, si je l'avais... —

Le feille no fau mario,
Prequa le sin zouliye.

De queu lian te l'attadzera ?
Lo feille no mariran.
De queu lian te l'attadzera ?
No mariran le feille.
Le feille no fau mario,
Prequa le sin zouliye.

Du lian de geuç' o bin du dra.
Le feille no mariran.
Du lian de gueuç' o bin du dra.
No mariran le feille.
Le feille no fau mario,
Prequa le sin zouliye.

De quel côté l'attacheras-tu ?... —

Du côté gauche ou bien du droit...

LA SAINT-VINCENT

Cette chanson a été composée à Treffort, en 1876, par M. François Ponard, pour célébrer la Saint-Vincent, fête des Vignerons (22 janvier). Elle joint à la verve populaire d'intéressants détails sur la culture de la vigne et la confection du vin. L'auteur, pour donner plus d'autorité à ses conseils, les prête au doyen des vignerons.

Air nouveau

I

Du doyin dé veutron canton
Equeto bin ceta leçon. } bis
Préni vito tui veutré zeuté ;
Dé veutré v'gné monto lo pia.
Sé vo fo pi cuiré lé queuté,
Çanto lo refrain qué vetia.

Du doyen de votre canton — écoutez bien cette leçon. — Prenez vite tous vos hottes, — de vos vignes remontez le pied. — Si cela vous fait cuire les côtes, — chantez le refrain que voilà.

REFRAIN

San Vinçan, qué vós été bon ! } bis
Vo no bayo dé bon beyon. }
Vos é bin amo neutreu pôré ;
Amô onco bin lios éfan.
Fété qué dédan neutré còvé
Tui neutreu ponçon séyan plan !

II

An mil vui çan septante cin } bis
Vos é dé biô ponçon dé vin. }
Guétiô vé veutré còvé veuté ;
N'a t'eu ponco bin beyonô ?
Lé son plané tan qu'à lé peurté ;
Pi veutré tené son fondô.

REFRAIN : Saint-Vincent, que vous êtes bon ! -- Vous nous donnez du bon bouillon. — Vous avez bien aimé nos pères, — aimez encore bien leurs enfants. — Faites que dedans nos caves — tous nos tonneaux soient pleins !

En mil huit cent septante cinq, — vous avez de beaux tonneaux de vin. — Regardez *voir* vos caves voûtées ; — ça n'a-t-il pas bien bouillonné ?— Elles sont pleines jusqu'aux portes, — et vos cuves sont foncées.

III

An févri, mao, é fau sarpô, } bis
Pi né pô tro ancabotô. }
Pioçéyô bin toté lé séppé,
Suité lo conseil deu viao.
É vau mé fôré bené mezété
Qué dé fôré cheti portiao.

IV

Avri, mai, é fau fossérô, } bis
Epi né po vos éparmô. }
Méti-vo an bré dé cemise,
Séyé an réss' u pésélài.
Bravo lo van, bravo la bise,
Çaplô feur du matin u sài.

En février, mars, il faut tailler — et ne pas trop charger. — Piochez bien tous les ceps, — suivez le conseil des vieillards. — Il vaut mieux faire bonnes musettes (cornes) — que de faire mauvais porteurs (arcs).

Avril, mai, il faut *fossurer*, — et ne pas vous épargner. — Mettez-vous en bras de chemise — soit en bas ou en haut de la vigne. — Bravez le vent, bravez la bise ; — frappez fort du matin au soir.

V

An zuin, zuillé é fau benô, } bis
Epi panso à marando,
Aprés allô dromi on seno
A l'ombra dé quoqué pécié.
A la mémoire du bon Tiéno (1)
Préni bian gord'eu grabolé.

VI

Vo sôté qué yét u maé d'eu } bis
Qu'on dé foré greussa meyeu
Préyan neutra bena patrona
A l'égläise, su Çono-versô,

En juin, juillet, il fait biner — et penser à *marander* (collationner), — après aller dormir un sommeil — à l'ombre de quelque pêcher. — En souvenir du bon Etienne, — prenez bien garde au crapaud.

Vous savez que c'est au mois d'août — qu'on doit faire grosse mi-août (fête de Treffort).— Prions notre bonne patronne — à l'église et sur Chane-versa (lieu où est la statue de la Sainte-Vierge) — qu'elle

(1) Allusion au vieillard qui, en dormant la bouche ouverte, avala un crapaud.

Qué lé fassé frozé la groma,
Qué no né seyan po grélô.

VII

An sétambr' on va vandanzié ; } bis
Veni, Brèssans vé leu Cavé. }
Veni, mingnia pi brove feille,
Veni minzié leu bon rinsin.
Quan vo vérài lé ballé végné,
Vo vérài la sourça du vin.

VIII

Dé vandanzié éy ét açui. } bis
França, é té faudra tropi. }
Ivrogne, guétia véa la tena,
Remorqua bin queman lé bao.

fasse grossir la *grume*, — que nous ne soyons pas grêlés.

En septembre, on va vendanger ; — venez, Bressans, vers les Cavets (habitants du Revermont). — Venez, jeunes gens et jolies filles, — venez manger les bons raisins. — Quand vous verrez les belles vignes, — vous verrez la source du vin.

De vendanger c'est fini. — François, il te faudra broyer. — Ivrogne, regarde *voir* la cuve; — remarque bien comme elle bout. — Quand tu rempliras

Quan t' impléré tro ta persena
V'tia queman va bodré ton pao.

IX

Digeapao tia qu'on va troillié, } bis
Qu'on va foré cracô lo truë. }
Zan, but' vàe ton nô dan la queurna,
Borra-la avoé ton manton.
Teu zu véyon za la regueula ;
Lembé, gogé, ô qu'é don bon !

X

Gloire à steu qu'on plantô Çozo, } bis
Averney, Gramon, La Sérrô. }
Zeuné zan dé cho gran vegneublo,
Çantô an l'honneu deu viao gran,

trop ta personne, — voilà comme va battre ton pouls.

Enfin voilà qu'on va pressurer, — qu'on va faire craquer le pressoir.—Jean, mets *voir* ton nez dans la corne, — barre-la avec ton menton. — Tes yeux voient déjà la rigole ; — lèvres, gosier, ô que c'est donc bon !

Gloire à ceux qui ont planté *Chazo*, — *Averney, Gramont, La Serra* (coteaux de Treffort). — Jeunes gens de ce grand vignoble, — chantez en l'honneur

Pé steu qu'on plantô mornan, métio,
Gômé, çintuan, pi greu-plan.

XI

Diu, dan l'orch' an sarvan Noë,
Deci : la v'gne té plantéré. } bis
T'o viao dédan chao gran naufrazo
Baéré steu laidou dioblottin ;
Sé l'avan volu étré sazo,
Queman tàe l'arran biao dé vin.

de vos ancêtres, — pour ceux qui ont planté *mornant, mèt-ie, — gamet, chétuant* et *gros-plant*.

Dieu, dans l'arche en sauvant Noë, — lui dit : la vigne tu planteras. — Tu as vu dans ce grand naufrage — boire ces vilains diablottins ; — s'ils avaient voulu être sages — comme toi ils auraient bu du vin.

LA SERVANTE

Couplets que chantent les bergères et *carrats* (porchers) du canton de Lagnieu. — Cette pièce a quelque analogie avec celle de *Marguerite*, que nous avons insérée à la suite de notre édition de l'*Enlèvement de Tivan*. Marguerite est une Bressane qui offre ses services à une grande dame et lui dit tout ce qu'elle sait faire. Ici c'est une Bugiste qui veut quitter ses maîtres et retourner dans sa montagne. Ces deux compositions sont intéressantes par les détails de mœurs qu'elles renferment. A un autre point de vue, on peut dire que Marguerite se soumet sans peine à la domesticité, tandis que la servante du Bugey paraît convaincue que « notre ennemi, c'est notre maître. » La plus raisonnable des deux est assurément la Bressane. Puisque la vie sociale est impossible sans inégalité de fortune et de rang, chacun doit se résigner à sa condition. Il est vrai que celle des serviteurs n'est pas toute couleur de rose. Mais les maîtres eux-mêmes ne sont-ils pas tenus d'obéir à leurs supérieurs ? Ne sont-ils pas les serviteurs de leurs clients et les esclaves de la loi ? Le service manuel dans la maison d'autrui est-il, après tout, plus humiliant que celui des courtisans du pouvoir ? Est-il plus pénible que le travail de l'artisan ou du laboureur ? Enfin les

domestiques sont-ils à plaindre aujourd'hui ? Sans avoir les qualités d'autrefois, ils vivent bien, font des économies, et n'ont aucun souci de l'existence matérielle, tandis que plus d'un maître s'ingénie de toutes manières et s'impose des privations pour satisfaire aux exigences de sa position sans compromettre son patrimoine.

Ca la Sin-Dzan qu'approce
Pé neus accommoda,
Leus on bin, d'atro ma.
— Demoura, ma servinta.
Teu ce qué tè faré
Sera bon vorindré.

— É nè durara guéro,
Na quinzèna de zo,
É pi lo trin torzo !
— Neu recraytrin to gàzo

Voici la Saint-Jean qui approche, — pour nous engager, — les uns bien, d'autres mal. — Demeure, ma servante. — Tout ce que tu feras — sera bon maintenant.

— Ça ne durera guère, — une quinzaine de jours, — et puis le train toujours ! — Nous augmenterons

De çauss' é de sorla
Pé tè faré resta.

— Ne sorla ne galoce
Nè me farin resta.
Z'ai pressè dé meuda.
Leu métre son de diableu !
M'in on deza tro fai ;
Nè m'in farin po mai. —

Lo métr' ét à la tablia,
Cheto dessu son bin,
Què compté dè l'arzin.
— Compta bin, neutro métre ;
Nè manquara qu'on lià
Què vo farin cita. —

ton gage — de bas et de souliers — pour te faire rester.

— Ni souliers ni galoches — ne me feront rester. — J'ai hâte de partir. — Les maîtres sont des diables ! — Ils m'en ont déjà trop fait ; ils ne m'en feront pas davantage. —

Le maître est à la table, — assis sur son banc, — qui compte de l'argent. — Comptez bien, notre maître ; — il ne manquerait qu'un liard — que je vous ferais citer.

La métra su la pourta
Amoulé leu cesau
Pé copa lo trossau.
— Copa dray, neutra métra ;
Né manquara qu'on fi
Qué vo farin sesi. —

Lo métre su la pourta
Ét aprè n'in pleura ;
Sa servinta s'in va.
— Neu recraytrin to gàzo ;
Vint écu té barin.
— Po lamin per on cin.

Na servinta novàlla
Né sara ne fela,
Ne pâtri, ne vanna.

La maîtresse sur la porte — aiguise ses ciseaux — pour couper le trousseau. — Coupez droit, notre maîtresse ! — Il ne manquerait qu'un fil — que je vous ferais saisir.

Le maître sur la porte — est *après en pleurer* ; — sa servante s'en va. — Nous augmenterons ton gage ; — vingt écus nous te donnerons. — Pas seulement pour un cent.

Une servante nouvelle ne saura ni filer, — ni pétrir, ni vanner. — Ma bague est dans le pétrin ;

— Ma bagu' é din la mèya,
Rit é van m'on cassa
Lo zenaou é lo da.

U pàyi dè mon pare,
U z'ai tan demoura,
Ze m'in va ritorna.
D'amon su la montagne,
Èy a on barzi biau
Què vui sè mario.

— chanvre et van m'ont cassé — les genoux et les doigts.

Au pays de mon père. — où j'ai tant demeuré, — je m'en vais retourner. — Là haut sur la montagne, il y a un beau berger — qui veut se marier.

HOLA, LA MIE !

Chanson bressane que notre ami regretté, M. Romain Chevrier, entonnait avec toute la force de sa voix franche et sympathique. C'était plaisir de l'entendre, tant il rendait avec naturel les reproches de la *mie* et les fiers accents du *meygna*. On sentait passer sur ses lèvres un souffle inspirateur, tout imprégné de l'amour du pays et de ses traditions.

Une querelle d'amour est le sujet de cette chanson ou plutôt de cette idylle. Chaque amant prend tour à tour la parole ; — Pourquoi ne me dites-vous plus bonjour en passant ? — Parce que vos parents se sont fâchés. — Rendez-moi mon mouchoir. — Je ne puis pas ; il est fermé dans mon coffre dont j'ai perdu la clé. — Si vous ne me le rendez pas, gare aux garçons de mon village ! — Celui qui a vu Bâgé, Pont-de-Veyle et Pont-de-Vaux n'a peur de personne.

Voilà le thème et presque la chanson. C'est de la poésie simple et pittoresque, comme doit l'être toute bonne poésie populaire.

Air :

Ola, la mia ! (1)
Uv' ét-i don lo té
Que vé no vo ne passive
San no cato lo bonzo !
Mai, vorandra,
Vo passo bin to dra.
É ritanlair,
Traderitanlair, (*bis*)
Lan la !

Ola, la mia !
Vo cato lo bonzo ?
Votron por' é votra more
Contre ma se son focià.
É, vorandra,

Holà, la mie ! — Où est-il donc le temps — que vers nous vous ne passiez — sans nous jeter le bonjour ! — Mais, maintenant, — vous passez bien tout droit. — Et ritanlair, — traderitanlair,— lan la !

Holà, la mie ! — Vous jeter le bonjour ? — Votre père et votre mère — contre moi se sont fâchés. —

---

(1) La voix doit ~~appuyer sur~~ l'*i* de *mia*.

Cortij' à 'n autr' indra.
É ritanlair,
Traderitanlair, (*bis*)
Lan la !

Ola, la mia !
Randi-me mon meucha,
Mon meucha de tàyla blance
Bordo de point à l'antor.
Quan l'ai bailla,
Vo n'amove que ma.
É ritanlair,
Traderitanlair, (*bis*)
Lan la !

Ola, la mia !
Lo randre ne pui po.
L'ét infremo dan mon coffro
Que fau na clio per l'uvri.

Et, maintenant, — je courtise à un autre endroit. — Et ritanlair, — traderitanlair, — lan la !

Holà, la mie ! — Rendez-moi mon mouchoir, — mon mouchoir de toile blanche, — bordé de points à l'entour. — Quand je l'ai donné, — vous n'aimiez que moi. — Et ritanlair — traderitanlair, — lan la!

Holà, la mie ! — Le rendre ne puis pas. — Il est enfermé dans mon coffre, — il faut une clé pour

Mai dan leu pro
Z'an ai pardu la clio.
É ritanlair,
Traderitanlair, (*bis*)
Lan la !

Ola, la mia !
Se vo lo rendi po,
Leu gaçon de neutron velazo,
Que son de brovou meygna,
Poront-i po
Vo cato su lo no ?
É ritanlair,
Traderitanlair, (*bis*)
Lan la !

Ola, la mia !
Me cato su lo no ?

l'ouvrir. — Mais dans les prés, — j'en ai perdu la clé. — Et ritanlair, — traderitanlair, — lan la !

Holà, la mie ! — Si vous ne le rendez pas, — les garçons de notre village, — qui sont de braves *meygnats*, — ne pourront-ils pas, vous donner — sur le nez ? — Et ritanlair, — traderitanlair, — lan la !

Holà, la mie ! — Me donner sur le nez ? — Tout

To meygna qu'a vio Bauzià,
Pon de Veyl' è Pon de Viau,
N'a po ran po
Qu'on li cat' su lo no !
É ritanlair,
Traderitanlair, (*bis*)
Lan la !

garçon qui a vu Bâgé, — Pont-de-Veyle et Pont-de-Vaux, — n'a pas la moindre peur — qu'on lui donne sur le nez ! — Et ritanlair, — traderitanlair, lan la !

L'ANE DE LA LIAUDA

Chanson bressane tirée d'un manuscrit du dernier siècle.

Quan la Liauda va u mulin,
Lie ne va n'à pié n'à cemin.
Le monte su se-n ôno,
Martin rlin tin tin,
Le monte su se-n ôno,
Per allo u mulin.

Quan lo mon-ni l'a vio veni,
De rire ne s'an pu teni.
— Eu ! vetià bin ma Liauda,

Quand la Liauda (la Claude) va au moulin, — elle ne va pas à pieds sur le chemin. - Elle monte sur son âne, — Martin rlin tin tin, — elle monte sur son âne, — pour aller au moulin.

Quand le meunier l'a vue venir, — de rire il ne put se tenir — Euh ! voilà bien ma Liauda, —

Martin rlin tin tin,
Eu ! vetià bin ma Liauda,
Qu'amin-no u mulin.

— Mon-ni, fate modre mon blò ;
Allo so la piarr' angreno.
Ma, z'ir' attacé l'òno,
Martin rlin tin tin,
Ma, z'ir' attacé l'òno
A l'ombra du mulin. —

Du tan qu'an la maman tra co
Lo mon-ni fa modre lo blo,
Lo leu a meza l'òno,
Martin rlin tin tin.
Lo leu a meza l'òno
A l'ombra du mulin.

Martin rlin tin tin, — euh ! voilà bien ma Liauda, — qui amène (du blé) au moulin.

— Meunier, faites moudre mon blé ; — allez sur la pierre engrener. — Moi, j'irai attacher l'âne, — Martin rlin tin tin, — moi, j'irai attacher l'âne — à l'ombre du moulin. —

Du temps qu'en l'embrassant trois fois, — le meunier fait moudre le blé, — le loup a mangé l'âne, — Martin rlin tin tin, — le loup a mangé l'âne — à l'ombre du moulin.

— Z'ai tras écu dan mon besson ;
Dov' an preni (laicho-m'an yon)
Per aceto 'n autr' ôno,
Martin rlin tin tin,
Per aceto 'n autr' ôno,
Que vo min-n' u mulin. —

Quan se-n hômo l'a vio veni,
De ploro ne s'an pu teni.
— Çan n'é po neutro-n ôno,
Martin rlin tin tin,
Çan n'é po neutro-n ôno
Qu'a meno u mulin

— Ami, vetià lo ma d'avri,
Que leus ôno nay venion gri ;
Lo neutr' a fai de mémo,

— J'ai trois écus dans mon bissac ; — prenez-en deux (laissez-m'en un) — pour acheter un autre âne, — Martin rlin tin tin, -- pour acheter un autre âne, — qui vous mène au moulin. —

Quand son mari l'a vue venir, — de pleurer il ne se put tenir. — Ce n'est pas notre âne, — Martin rlin tin tin, — ce n'est pas notre âne — que tu as mené au moulin.

— Ami, voici le mois d'avril, — que les ânes noirs deviennent gris ; — le nôtre a fait de même, —

Martin rlin tin tin,
Lo neutr' a fai de mémo
An allan u mulin.

Martin rlin tin tin, — le nôtre a fait de même — en allant au moulin.

L'Ane de la Liauda est devenu en Dombes *l'Ane de la Jeanne*, et quelques variantes se sont glissées dans le texte. La version, que nous allons donner comme spécimen du dialecte dombiste, a été recueillie à Reyrieux, en 1859, par M. Guigue, notre érudit paléographe.

L'ONE DE LA DZONA

Quan la Dzôna va u melin,
A pié n'y va ni a tsemin.
Le monte su se-n ône,
Martin rlin tin tin,
Le monte su se-n ône,
Pé allo u melin.

Quan le muni la vi veni,
De rié né pu sé teni.
— Attaçà votre-n ône,
Martin rlin tin tin,
Attaçà votre-n ône
A l'ombra du melin.

Intandan que le blo meulié,
Qu'i se rolove su le lié,
Le lo a mindià l'ône,
Martin rlin tin tin,
Le lo a mindià l'ône,
A l'ombra du melin.

— Muni, muni, t'o bian gran tor ;
Té m'o-t-amuso, l'ône cor.
Qué va dié ma mane (mère),
Martin rlin tin tin,
Qué va dié ma mane,
Quan vindrai du melin ?

— Dj'a trint' écu din un tepin ;
Preniz-é di, laissoz-é vin.
Séa pé acéto 'n ône,
Martin rlin tin tin,
Séa pé acéto 'n ône,
Qué vo port' u melin. —

Quan sa mane la vi veni,
De pléo n'é pu sé teni :
— Mai cé n'é po nostr' ône,
Martin rlin tin tin,
Mai cé n'é po nostr' ône,
Qu'a meno u melin.

Nost' ôn' àyé lo liàpon blan, [pieds
Lo do déri, lo do devan. blancs
Le beu de la coa rodze, queue
Martin rlin tin tin rouge]
Le beu de la coa rodze,
Quan t' allo u melin.

—Vatià-ta po le ma de ma [de mai
Qué los òne tzinzé de pa ? chan-
Le nostr' a fa dé méme, gent de
Martin rlin tin tin. peau]
Le nostr' a fa dé méme
An allan u melin.

SUZON

D'après un manuscrit du XVIIIe siècle. — Cette chanson bressane, dont la mélodie est fort gracieuse, a peut-être servi de modèle à la *Liaudain-na*. C'est le même genre sentimental. Un pauvre amant se plaint aussi de l'infidélité de sa maîtresse. Il y a moins de traits piquants dans le portrait de Suzon que dans celui de la *Liaudain-na*; en revanche Suzon dialogue avec son amant : ce qui donne plus de vie à la petite scène pastorale.

AIR : n° 3 des *Airs Bressans*

A San-Martin-du-Mon,
Z'ai bin trovo na mia,
Dràyta coman on zon,
Coman na flor zeulia.
Ze veudre bin la vày
Per tie devé lo sày ;

A Saint-Martin-du-Mont, — j'ai bien trouvé une mie, — droite comme un jonc, — comme une fleur jolie. — Je voudrais bien la voir — par ici sur le

Mai z'ai, me-n àrga, pcou
De tui seus amoireou.

La brova boli', élo !
Que mon pœuvro cor ame,
Mista, bin affublo,
Samble na vrai gran dame.
On zor, ze la trovi
Que li' ér' à l'abri,
U carro d'on boisson,
An gardan seu mauton.

Ze li deci : Suzon,
Pran pedià de ma pein-na.
Ze sé on bon gaçon
Que perteu l'amor min-ne.
Ze vai, pé te trovo,

soir ; — mais j'ai, ma foi, peur — de tous ses amoureux.

La belle fille, hélas ! — que mon pauvre cœur aime, — charmante, bien parée, — semble une vraie grande dame. — Un jour, je la trouvai — qu'elle était à l'abri, — au fourré d'un buisson, — en gardant ses moutons.

Je lui dis : Suzon, — prends pitié de ma peine. — Je suis un bon garçon—que partout l'amour mène.—

Per le tarr' é leu pro.
Ze ne fai de repeu
Que quan no sin lé deu.

— Ze ne pui mai t'amo,
Me deci la berzire ;
Vorandra z'ai trovo,
Allan per le çarire,
On tan brovo galan,
Que n'é po pàysan.
I m'a de, su sa fa,
Qu'i n'ame ran que ma.

— Qua t'a-t-i don bailla,
Ma petietta Suzette,
Cheu tan brovo mingna
Que te contio florette ?
I te vui agoro,

Je vais, pour te trouver, — par les terres et les prés. — Je ne prends de repos — que quand nous sommes *les deux*.

— Je ne puis plus t'aimer, — me dit la bergère ; — maintenant j'ai trouvé, — allant par les chemins, — un superbe galant, — qui n'est pas paysan. — Il m'a dit, sur sa foi, — qu'il n'aime rien que moi.

— Que t'a-t-il donc donné, — ma petite Suzette, — ce superbe galant — qui te conte fleurette ? — Il te

Don bin me sé trompo.
I n'é po coman ma
Que n'ame ran que ta.

Ne te suvin-te po,
Ma petietta Suzette,
Que z'ai torzo min-no
Ménetri é meusette.
Quan t'ère per lé-bo
N'avai-ze po torzo
Quatr' u cin ménetri
Per te bin divarti ?....

Allin, biau ménetri,
Toçan la departance.
E faut allo cori
Perteu dedan la France.

veut égarer. — Il n'est pas comme moi — qui n'aime rien que toi.

Ne te souviens-tu pas, — ma petite Suzette, —. que j'ai toujours mené — menétriers et musettes. — Quand tu étais par là-bas, — n'avais-tu pas toujours — quatre ou cinq menétriers — pour te bien divertir ?....

Allons, beaux menétriers, — jouons la départie. — Il faut aller courir — partout dans la France. —

No ferin assavày
Que, per on habi này,
Z'ai pardu per tozor.
Mé ple tindres amor.

Nous ferons savoir — que, pour un habit noir, — j'ai perdu pour toujours — mes plus tendres amours.

CONTRE LES NOBLES

Cette chanson bugiste fut composée, en 1789, pendant la réunion des Etats-Généraux, par M. Claude Bornarel, natif du hameau de Larnin, commune de Brénaz, canton de Champagne, prêtre-vicaire de Fitignieu, même canton. Comme elle flattait les instincts populaires, elle eut un grand succès dans tout le pays ; elle se chante encore dans plusieurs communes du Valromey. M. le curé Brachet l'a transcrite, en 1789, sur le registre de l'état civil de Champagne.

L'auteur de cette satire ne fit pas acte de bon citoyen, en excitant le peuple contre la Noblesse, au moment même où la Noblesse bugiste venait de produire dans son cahier de *Doléances* le programme politique le plus conciliant et le plus libéral (voir nos *Curiosités historiques de l'Ain*, t. II p. 760). Aussi n'avons-nous recueilli cette pièce qu'au point de vue littéraire et linguistique, et prions-nous le lecteur de se mettre en garde contre les exagérations passionnées qu'elle renferme.

Air de Biron.

Éla ! pore Dzinti,
Qué vos étés à plindre !
Vorindré san marci

Hélas ! pauvres Nobles, — que vous êtes à plaindre ! — Maintenant sans merci, -- on vous force à

On vo forç' à vo rindre.
Lo députa dè France,
A Versaill' assimbla,
Y fon dè rèmontrance
Què vo fon toui trimbla.

Vo què mepréjié tan,
Què traita dè canaille
Lo pore pàysan
Què pàyon tan dè taille,
Vorindré, mo bon drôlo,
Quemin zo vo pàyré
E sou le mémo rôlo,
Magra què vo 'n aré.

Los Éta-Génerau
Dou peupl' arin pedià.
Lo sarvis é lo lo

vous rendre. — Les députés de France — à Versailles assemblés, — y font des remontrances — qui vous font tous trembler.

Vous qui méprisez tant, — qui traitez de canailles, — les pauvres paysans — qui paient tant de tailles, —maintenant, mes bons drôles,—comme eux vous payerez — et sur le même rôle, — malgré que vous en ayez.

Les Etats-Généraux — du peuple auront pitié. — Les servis et les lods — seront tous retranchés. —

Sarin toui rètrincià.
Broula votre viaou titrè ;
Le tin passo n'é plu ;
Remindos-in lo vitrè ;
Pana-vos-in le cu.

Notron Rày bianfasan,
Homan é çaritàblo,
A, dinpoué quatorz' an,
Affrancià so taillàblo ;
Vos in fura fâcià,
Vos in grondira toui ;
Mai vo saré forcià
Dè farè quemin loui.

Sin por d'ètrè tua,
Los anemeu sarvàzo
Venon din notro bla

Brûlez vos vieux titres ; — le temps passé n'est plus ; — réparez-en les vitres, — torchez-vous en le c...

Notre Roi bienfaisant, humain et charitable, — a, depuis quatorze ans, — affranchi ses taillables, — vous en fûtes fâchés, — vous en grondâtes tous, — mais vous serez forcés — de faire comme lui.

Sans peur d'être tués, — les animaux sauvages — viennent dans nos blés — faire de grands ravages ;

Farè dè gran ravàzo ;
No leu barin la chasse
Dè la bona façon,
É no nè farin grace
Po mém' à leu pinzon.

É faudra reforma
Lo fanayan dè moino ;
É fau éto tapa
Sou lo gro çanoino.
Los incourà utilo
No sarin consarvo ;
É lo dzin inutilo
Sarin toui seprima.

Per vo le Tier-Éta
N'a pa gran pouletèssa ;
On nè fa poin dè ca

— nous leur donnerons la chasse — de la bonne façon, — et nous ne ferons grâce — pas même aux pigeons.

Il faudra réformer — les fainéants de moines ; il faut aussi taper — sur les gras chanoines. — Les curés utiles — nous seront conservés, — et les gens inutiles — seront tous supprimés.

Pour vous le Tiers-Etat — n'a pas grand' politesse; — on ne fait point de cas — des titres de noblesse.

Dou titrè dè noublèssa.
No vo sin toui simblablo,
Quan bin vos été gran ;
Per étrè miserablo,
No valin bin atan.

On va bin continta
Le peuplo miseràblo.
On va vindrè lo sa
A on pri resonàblo.
É poué in consequance
Lo farmié génerau
Sarin bani dè France,
Lo gapian avoué zo.

Moncho los intindan,
Gran, petio dè province,
Récevau imboulan,

— Nous vous sommes tous semblables, — bien que vous soyez grands ; — pour être misérables, — nous valons bien autant.

On va bien contenter — le peuple misérable. — On va vendre le sel — à un prix raisonnable. — Et puis en conséquence, — les fermiers généraux — seront bannis de France, — les recors avec eux.

Messieurs les intendants, — grands, petits de province, — receveurs ambulants, — tous gens

Toui dzin sin consiince,
Gardo-vo bin d'attindrè
La fin de l'assimbla ;
Car é vo faudra rindrè
To cè qu'aré vola.

Lo dzin dé parlemin
É lés altré jestice
Font in leu dzuzemin
To plin dés injestice ;
Mai i sarin dzuziâ
A leu tor, Di marci,
É no sarin vindziâ
Dé leu fripounèri.

Vive le Tier-Éta !
Vive le Rày de France !
Vive la libarta !

sans conscience, — gardez-vous bien d'attendre — la fin de l'assemblée ; — car il vous faudra rendre — tout ce que vous aurez volé.

Les gens des parlements — et les autres justices — font en leurs jugements — beaucoup d'injustices ; — mais ils seront jugés — à leur tour, Dieu merci ; — et nous serons vengés — de leurs friponneries.

Vive le Tiers-Etat ! — Vive le Roi de France ! — Vive la liberté ! — Vive l'indépendance ! — Nous

Vive l'indepindance !
Nos obéyrin sin péna
A tote bone lày ;
Mai vore poin dé dzéna !
No né volin qu'on Rày !

obéirons sans peine — à toutes bonnes lois ; — mais à présent plus de gêne ! — Nous ne voulons qu'un Roi !

CONTRE LES GENS DE LOI

Cette chanson, composée en 1789 comme la précédente et par le même auteur, transcrite aussi par le curé Brachet sur le registre de l'état civil de Champagne, est également restée populaire dans le Valromey.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Bravé dzin dé la campagne,
É fau toui vos accorda.
Se vos ama la tsecagne,
Vo saré binto rouina.
Lo moncho dé la jestice
N'in volon qu'à votr' ardzin ;
Se vo creydé lau malice,
É ne vo laisserin rin.

Braves gens de la campagne, — Il faut tous vous mettre d'accord. — Si vous aimez la chicane, — vous serez bientôt ruinés. — Les messieurs de la justice — n'en veulent qu'à votre argent; — si vous croyez leur malice, — il ne vous laisseront rien.

Se vos àyé dé qué faré,
Votre-n avoca vo di :
Dze répon de te-n affaré,
Sey tranquillo, me-n ami.
Tindi qué le procé doure,
Toui lo mey é fau d'ardzin ;
Oncor le parcourau dzoure
S'é n'arrivé dé presin.

Toui lo zor à votré porté
Vo védé, non sin trimbla,
On sardzin qué vos apporté
Dés écri in quantita.
Votré fénné sé laminton,
Votres infan plaouron toui,
Lé pessire vo torminton ;
Vo nè poédé rin dremi.

Si vous avez de quoi faire, — votre avocat vous dit: — Je réponds de ton affaire, — sois tranquille, mon ami. — Tandisque le procès dure, — tous les mois il faut de l'argent; — encore le procureur jure — s'il n'arrive des présents.

Tous les jours à votre porte — vous voyez, non sans trembler, — un huissier qui vous apporte — des écrits en quantité. — Vos femmes se lamentent, — vos enfants pleurent tous, — les soucis vous ourmentent; — vous ne pouvez plus dormir.

Quan vos été bin pellià,
On dzeuzo vin gravamin
Vo condané sin pedià
A toui los frais é dépin.
Alor gàra lé sàysié !
Tié vo sardzin é recor
Venon to démenadzié
Se vo nè pàydé d'abor.

Se vos alla poué vo plindrè,
Los avoca vo derin :
Sor d'ice sin ple-s attindrè ;
Pey-mé, coquin, é va-t-in !
Véyca quemin vo consòlon
Apré vos avéy seci ;
É de l'ardzin qu'é vo vòlon
É se von bin dévarti.

Quand vous êtes bien pillés, — un juge vient gravement — vous condamner sans pitié — à tous les frais et dépens. — Alors gare les saisies! — Chez vous huissiers et recors — viennent tout déménager, — si vous ne payez d'abord.

Puis si vous allez vous plaindre, — les avocats vous diront : — Sors d'ici, sans plus attendre, — paie-moi, coquin, et va-t-en! — Voilà comme ils vous consolent, — après vous avoir sucés, — et de l'argent qu'ils vous volent — ils vont bien se divertir.

LE CLERC DE MÉZÉRIAT.

Cette chanson bressane a été composée en 1840, comme l'indique le titre patois: *Lou Lier de Meyzeria barro per le-s aiy' à Vanno en* 1840, c'est-à-dire : *Le Clerc de Mézériat barré par les eaux à Vonnas en* 1840. Elle peut se chanter sur l'air 51 des *Cantiques pour les veillées* recueillis par feu l'abbé Cabanet, l'estimable et bien aimé curé de Salavre.

Air: *Peuple dévot et sage.*

Écueuto la complinte
Du lier de Mèyzerià ;
Vo bèlera de pointe
Cuémint è fa pedià.
Peuvrou gratta-papi,

Ecoutez la complainte — du clerc de Mézériat; — vous gémirez bien fort — tant cela fait pitié. —

To bon gaçon que l'ère,
Cuémin vo saite tui,
L'a bin aou de contraire.

Peuvrou lier se trouvove
Pri pre l'aiy' à Vanno,
Lo, mon Di ! s'innouyove,
N'ayan rin à gratto.
Ma fay, per s'équepo,
In crayan de bin fore,
L'allove vezeno
La feille pi la more.

Mai,-vouère qu'on sa lire,
Lou mond' é se malin !
Lou mond' u lio de rire.
De çanti' a fa lou trin.

Pauvre gratte-papier, — tout bon garçon qu'il était, — comme vous savez tous, — il a bien eu du malheur.

Pauvre clerc se trouvait — pris par l'eau à Vonnas. — Las, mon Dieu ! il s'ennuyait, — n'ayant rien à gratter. — Ma foi, pour s'occuper, — en croyant de bien faire, — il allait voisiner — chez la fille et la mère.

Mais maintenant qu'on sait lire, — le monde est si malin ! — Le monde, au lieu d'en rire, — de cela

Leus houmou, leu gaçon
Intre-z-ou se parliron,
E pe quo ¡ue rason,
Lo, mon Di, lou battiron.

L'alliron, lou trouviron
Que l'èr' apré gueuto.
Leu môtin li deutiron
La sopa so lou no.
Peuvro lier, mò dino,
Vàyan moudo sa sopa,
Se betit à bèlo
Devin tota la tropa.

Le fènne que guétiovon
S'in panovon lou zu.
Leus houmou singrotiovon
D'aizou de vay foutu,

fit grand train. — Les maris, les garçons — entre eux se parlèrent, — et, pour quelques raisons, — las, mon Dieu! le battirent.

Ils allèrent, ils le trouvèrent — qu'il était à dîner. — Les mâtins lui ôtèrent — la soupe sous le nez. — Pauvre clerc, mal repu, — voyant partir sa soupe, — se mit à pleurer — devant toute la troupe.

Les femmes qui regardaient — s'en essuyaient les yeux. — Les maris tressaillaient — d'aise de voir

D'aizou de vay nayie (1)
Cho marciin de coumère,
Que ne vin rin que tie (2)
Pé voulo lou compère.

perdu, — d'aise de voir noyé (de larmes) — ce marchand de commères, — qui vint seulement ici — pour voler les compères.

---

(1) (2) Appuyez sur l'*e* muet.

LA FREQUETA

Dédiée à Madame Ey.

Nous laissons à cette chanson bressane son titre patois pour la distinguer de celle que nous avons nommée plus haut *La Friquette*. En 1845, notre édition des *Noëls Bressans et Bugistes* réveilla le goût de notre vieil idiôme. C'est vers ce temps-là que le docteur P., grand ami de la littérature bressane, écrivit en patois de Montrevel son élégante *Frequeta*. En prononçant ce mot, il faut appuyer sur le second *e* muet et glisser légèrement sur l'*a* final. Les Bressans aiment beaucoup les *e* muets et les articulent très-nettement.

Air de *La Liaudain-na.*

Louranc' 'ét accoeurt', agaçanta ;
Dés houmou l'ame greu la cour.
L'ét arrimé bin avenianta ;
Mai le se zouye de l'amour.

Laurence est accorte, agaçante ; — des hommes elle aime fort la cour. — Elle est aussi bien avenante ; — mais elle se joue de l'amour. — Au

U traquena le sa leu prandre,
É quon leu va bin amoireu,
Pre sé façon baill' à comprandre
Qu'alle ne vu leu randr' heurieu.

Ran que de vày cela frequeta,
Mai qu'u melin lou coeur me ba.
Quan le fa brire sa taqueta
Qu'a tan de biau son, tan d'écla,
Us agréman baille tan d'aimou,
Chante se bin lou sinteman,
O ! z'an devenion fao, ze l'àmou,
É me vetià son courtijan.

Pré de lia quan me feufelou,
Que ze li contou mé tourman,
Dan mon langazou m'inteurtelou ;

traquenard elle sait les prendre, — et quand elle les voit bien amoureux, — par ses façons elle donne à comprendre — qu'elle ne veut pas les rendre heureux.

Rien que de voir cette frisquette, — plus qu'au moulin le cœur me bat. — Quand elle fait résonner sa voix — qui a tant de beaux sons, tant d'éclat, — aux agréments elle donne tant de charme, — elle chante si bien le sentiment, — oh ! j'en deviens fou, je l'aime, — et me voilà son courtiseur.

Près d'elle quand je me glisse, — que je lui conte mes tourments, — dans mon langage je m'entortille ;

Z'a pretan mai que meu vint an.
De me-n embarra le se mouque,
Débite bin çan feulero,
É, quan me-n ar doulan l'invouque,
L'é san petia pre m'accablo.

Pre co son do rega m'attire ;
Z'a cru devino son souri ;
De be-nheur ma çarvall' an vire,
É ze m'anveul' u paraidi.
Mai to d'abeu, pre n'autr' œillàda,
Le me rebet ian mon chemin,
Me detach' u no na roulàda,
Pi se sarv' u curti vesin.

Premi lé fleur le batifeule,
Dan lou boisson pre-soui 'n oisé,

— j'ai pourtant plus que mes vingt ans. — De mon embarras elle se moque, — débite bien cent folies, — et, quand mon air dolent l'invoque, — elle est sans pitié pour m'accabler.

Parfois son doux regard m'attire; — j'ai cru deviner son sourire. — De bonheur ma cervelle tourne, — et je m'envole au paradis. — Mais tout d'abord, par un autre regard, - elle me remet en mon chemin, — me détache au nez un horion, — puis se sauve au curtil voisin.

Parmi les fleurs elle batifole, — dans le buisson poursuit un oiseau, — me donne une tape, éclate

Me baille na tàpa, rifeule,
Pi se cache so son chapé.
Quan ramoss' ie-na marguerita,
Le me l'arrache de la man,
É, de la sin-na qu'é petieta,
La défouill', é pat an rian.

Guétio ! le reviin de la messa ;
L'a pra sa roub' an velu liair,
Lé façon de ne gran princessa,
Seu zu luisan queman 'n éliair.
An chattameta le cazeule,
Du da vo segne de veni,
De na manch' an possan vo freule,
É pi vos invet' u plasi.

de rire, — puis se cache sous son chapeau. — Quand je ramasse une marguerite, — elle me l'arrache de la main, — et de la sienne qui est petite, — la défeuille, et part en riant.

Regardez ! elle revient de la messe ; — elle a pris sa robe en velours clair, — les façons d'une grande princesse, — ses yeux brillants comme l'éclair. — En chattemite elle cajole ; — du doigt vous fait signe de venir, — d'une manche en passant vous frôle, — et puis vous invite au plaisir.

Ià la vougua, quan la meseta
Baille lou branl' u rigoudon,
Le me délaiche é, la frequeta !
Pran pre la man 'n autrou gaçon.
Quan ze li criyou : gran tretressa,
Attrapeusa, don bin sarpan,
Le s'ingaze pre na proumessa
Que fa défao u premi van.

Ià te revar la tota bàlla !
Liaudou recoeuvre la rason ;
I ne vu pos ià la chandàlla
Avày lou seur du papelion.
I se garde de na frequeta
Que vu to prandr' é ran préto.
L'a bin de l'amour dan la téta ;
Mai dan lou coeur i di que no.

A la vogue, quand la musette — donne le branle au rigaudon, — elle me délaisse, et, la *frisquette* ! — prend par la main un autre garçon. — Quand je l'appelle : grande traîtresse, — attrapeuse, ou bien serpent, — elle s'engage par une promesse — qui fait défaut au premier vent.

A te revoir la toute belle ! — Claude recouvre la raison ; — il ne veut pas à la chandelle — avoir le sort du papillon. — Il se garde d'une coquette — qui veut tout prendre et rien prêter. — Elle a bien de l'amour dans la tête ; — mais dans le cœur il dit que non.

EBAUDE NOUVELLE

Cette *ébaude* a été chantée par son auteur, M. S....., dans une fête de la préfecture. Nous la donnons d'après le docteur P..... qui l'a retouchée. La copie qu'il nous a offerte est intitulée *Ebauda S..... remania*.

Air :

Yé ceti voui ta féta.
M'abadou pé t'euffri,
San vieula ni meséta,
De fleu pé t'attindri.
Campo devan ta peurta,
Uvre-me don, mion.
Allin ! sày var accoeurta ;
L'antour ne vàyou nion.

C'est aujourd'hui ta fête. — Je m'évade pour t'offrir, — sans vielle ni musette, — des fleurs pour t'attendrir. — Campé devant ta porte, — ouvre-moi donc, mie. — Allons ! sois *voir* accorte ; — à l'entour je ne vois personne.

Intin-te soulio l'eura ?
Ze grelotou de fra,
É belatou d'e-n hòra
A posso arro ta.
U trava ta fenétra,
Parlo-me don lamin.
Mai te te crin pe-t-étre.
Lossa !... sis u chemin.

— U reva ta que z'àmou !
Va-t-in bin lon de ma.
Mon pére, qu'a trou d'aimou,
Se tin perquié, lou dra !
Devisin-no menàzou,
Lou vetia à criyo ;
I me treuve po d'àzou
A zia me mariyo.

Entends-tu souffler l'air ? — Je grelotte de froid, — et grille d'une heure — à passer avec toi. — A travers ta fenêtre, — parle-moi donc seulement. — Mais tu as peur peut-être. — Hélas ?... je suis au chemin.

— Au revoir toi que j'aime ! — Va-t-en bien loin de moi. — Mon père, qui a trop d'esprit, — se tient par ici, le sorcier ! -- Devisons-nous ménage, — le voilà qui s'emporte ; — il ne me trouve pas d'âge — à déjà me marier.

— O ! que me di-te, mie ?
Ceu co zeu vàyou pro,
Quan t'amou pe la vie,
Ta, te ne m'ame po.
Te me veudrè de tarre ;
N'an ai zin pre malheu.
Mai lou bin, t'eu peu crare,
Ne fa po lou be-nheu. —

Dra que la faribeula
De Liaudou s'abadi,
Vetia qu'à sa pareula
Lou pére de-scindi.
— Diascou, qu'au-te, ma feille,
Que vour te fa tranci ?
— Yé l'eura que greseille
É fa preto creci.

—Oh ! que me dis-tu, mie ? — Cette fois je le vois prou, — quand je t'aime pour la vie, — toi, tu ne m'aimes pas. — Tu me voudrais des terres ; -- je n'en ai pas par malheur. — Mais le bien, tu le peux croire, — ne fait pas le bonheur. —

Sitôt que la faribole— de Claude s'échappa,—voilà qu'à sa parole — le père descendit. — Diable, qu'as-tu, ma fille, — qui maintenant te fait trembler ? — C'est l'air qui grésille, — et fait tout frémir.

— Te di don qu'i greseille ;
Bournou, cin n'é po va.
Liaud' avoué ta babeille
É te di na sa quay.
Se pregnion na rieutte,
Ze m'an va t'affoulo,
E li rontre lé coeute,
Dra quem' on chapl' on lo. —

Quan l'intinde lou pére,
Lou mingna, pre depi,
Qu'ère bin an coulère,
Désandé décampi.
É sa mion bélove
An lou vàyan felo ;
Pi, la né, le révove
San po se consoulo.

— Tu dis donc qu'il grésille ; — *bournou* ! (juron ?), ce n'est pas vrai. — Claude avec toi babille — et te dit quelque chose. — Si je prends une riorte (lien de fagot), — je vais te fustiger — et lui rompre les côtes, — tout comme on frappe un loup. —

Quand il entendit le père, — le garçon, par dépit, — il était bien en colère, — aussitôt décampa. — Et sa mie gémissait — en le voyant partir ; — puis, a nuit, elle rêvait — sans se consoler.

Qu'é-t-eu qu'a fa l'ébauda ?
On gailla que l'écri,
Affublo d'ena blauda
Que sin greu lou conscri,
É chante sa metresse,
An patoi de Vanno,
Devan prefé, contesse,
A zeu gran sereno.

Qui est-ce qui a fait l'*ébaude* ? — Un gaillard qui l'écrit, — affublé d'une blouse — qui sent fort le conscrit, — et chante sa maîtresse — en patois de Vonnas, — devant préfet (1), comtesse — à leur grande soirée.

---

(1) Le comte E. de Coëtlogon fut préfet de l'Ain de 1853 à 1856.

LA NIÈCE & LA TANTE

Dialogue chanté et parlé, composé par un enfant de la bonne et vieille Bresse, M. P....., curé de Ch.....,
qui nous a fait l'honneur de nous dédier son œuvre pittoresque en 1852. « Veuillez agréer, dit-il après plusieurs compliments que nous supprimons, la modeste dédicace d'un petit dialogue bressan, chanté et parlé, entre une jeune fille et une vieille tante. Si vous trouvez à la jeune fille un peu de cette simplicité naïve, légère, malicieuse et spirituellement mutine qui fait le fond de son caractère à dix-huit ans, et à la vieille tante cette rigidité religieuse et cette expérience grave qui sont le plus bel ornement des femmes de la Bresse, je serai singulièrement flatté, car votre seul témoignage en cette matière est un véritable éloge. »

Air :

I

LA NIÈCE

Touzou ma vieille tanta grougne,
Quan ze caus' avoua leu magna ;

I

LA NIÈCE. — Toujours ma vieille tante grogne, — quand je cause avec les garçons ; — elle connaît à

Elle cougnat à ma quelougne
Se ze me si troup abouija.

LA TANTE

Groussa béta, ne va-te po que leu magna se mouquon de ta ? I son tui de vauran, de poulisson, d'attrapieu, que te fon se bin padre la téta que le-s étoupe demeuron voui zou à ta quelougne.

REFRAIN CHANTÉ PAR LA NIÈCE

Ma, ze vu causo, babeillé, tan qu'ou vedra ;
Zamé tanta ne m'an impacera.

ma quenouille — si je me suis trop amusée.

LA TANTE. — Grosse bête, ne vois-tu pas que les garçons se moquent de toi ? Ils sont tous des vauriens, des polissons, des trompeurs, qui te font si bien perdre la tête que les étoupes demeurent huit jours à la quenouille.

REFRAIN. — Moi, je veux causer, babiller, tant que je le voudrai ; — jamais tante ne m'en empêchera.

II

LA NIÈCE

Se vo n'éro po se moussàda,
Leu magna vindrin bin vé no ;
Mai vos éte bin se braillàrda
Que criyo mai que lou curo.

LA TANTE

Me-n àrma ! N'a-zou po rason de criyo, quan ze vaou que le zeune feille son se foale que le se lasson cazoulo, attrapo pe cé poran de magna ?

REFRAIN

Ma, ze vu causo, babeillé, tan qu'ou vedra ;
Zamé tanta ne m'an impacera.

II

LA NIÈCE. — si vous n'étiez pas si maussade, — les garçons viendraient bien chez nous ; — mais vous êtes bien si braillarde — que vous criez plus que le curé.

LA TANTE. — Ma foi ! n'ai-je pas raison de crier, quand je vois que les jeunes filles sont si folles qu'elles se laissent cajoler, attrapper par ces vauriens de garçons ?

REFRAIN. — Moi, je veux.....

III

LA NIÈCE

Ma tanta, quan vos éro feille.
Vos amou bin leu galan ;
Mai dimpi que vos éte vieille,
Leu magna son tui de poran.

LA TANTE

Vo-te te cajé, couratire, poulissouna, garçounira ! Peu-te bin m'insulto queman çan ! Quan z'éra zeuna, ze ne causavo zamé queman ta avoua leu magna, pe la fenétra de ma çambra ; zamé ze ne badenòva, ze ne folatròva queman ta avoua leu magna.

III

LA NIÈCE. — Ma tante, quand vous étiez fille, — vous aimiez bien les galants ; — mais depuis que vous êtes vieille, — les garçons sont tous des vauriens.

LA TANTE.—Veux-tu te taire, coureuse, polissonne, garçonnière ! Peux-tu bien m'insulter comme ça ! Quand j'étais jeune, je ne causais jamais comme toi avec les garçons, par la fenêtre de ma chambre ; jamais je ne badinais, je ne folâtrais comme toi avec les garçons.

REFRAIN

Ma, ze vu causo, babeille, tan qu'ou
Z'amé tanta ne m'an impacera. [vedra ;

IV

LA NIÈCE

Ma tanta, ze sera ple saze,
Se vo velivo me mario,
Mai vo me teni dan na caze,
É vo ne faite que grando.

LA TANTE

A ! vetia bin d'autres ébaude ! Na mourveusa de dix ouit an que vu se mario ! Te ne sa po laman fore cuire de-s ué à la couqua, sala la soupa que-

REFRAIN. — Moi, je veux.....

IV

LA NIÈCE. — Ma tante, je serais plus sage, — si vous vouliez me marier. — Mais vous me tenez dans une cage, — et vous ne faites que gronder.

LA TANTE. — Ah ! voilà bien d'autres *ébaudes*, Une morveuse de dix-huit ans qui veut se marier ! Tu ne sais pas seulement faire cuire des œufs à la coque, saler la soupe comme il faut ; puis tu vou-

man é fau ; pi te vedre te mario ! Vo-te cori !Se ze prenion lou mançou à balai, ze t'an baillerai bin tan su le rein que te ne panseré po mai à te mario.

REFRAIN

Ma, ze vu causo, babeillé, tan qu'ou vedra ;
Zamé tanta ne m'an impacera.

V

LA NIÈCE

Ma tanta, ze me fara nouna,
Se ze velià vos écuto.
Mai ze ne sarai po se gnougna
Pe queman çan m'anbeguino.

drais te marier ! Veux-tu courir ! Si je prends le manche à balai, je t'en donnerai bien tant sur les reins que tu ne penseras pas davantage à te marier.

REFRAIN. — Moi, je veux.....

V

LA NIÈCE. — Ma tante, je me ferais nonne, — si je voulais vous écouter. — Mais je ne serai pas si niaise — pour ainsi m'embéguiner.

LA TANTE

O ! voua ! na brova nouna que ta ! Na vanitusa, n'orgueillusa, que se mire çan cou pe zour u meré, que se lave lou muselion toute le dimance avoua de lai pe mieu plair u magna ! Oua, oua ! Na brova nouna ! É faudre bin t'attacé u couvan avoua na courda de far, que te rontré bin encoure, se le n'éro po trou groussa !

REFRAIN

Ma, ze vu causo, babeillé, tan qu'ou
Zamé tanta ne m'an impacera. [vedra ;

LA TANTE.—Oh ! oui ! une belle nonne que toi ! Une vaniteuse, une orgueilleuse, qui se mire cent fois par jour au miroir, qui se lave le museau tous les dimanches avec du lait pour mieux plaire aux garçons ! Oui, oui ! Une belle nonne ! Il faudrait bien t'attacher au couvent avec une corde de fer, que tu briserais bien encore, si elle n'était pas trop grosse

REFRAIN. — Moi, je veux.....

VI

LA NIÈCE

Ma tanta. vos ara biau fore,
Ze rirai avoua leu galan.
Quan vo sero bin ma vra more,
Me-n arma ! vo n'y pouro ran.

LA TANTE

A ! z'eu vàyou bin que ze n'y peuvou fan, é que te te mariré, maugro ma, avoua quoque vauran que te rossera quatr' u cin cou pe semàna ; é pi é sera bin fa, pisque te ne vu po m'écuto. Te verré ple tar quan t'aré tra, quatrou peti

VI

LA NIÈCE. — Ma tante, vous avez beau faire, — je rirai avec les galants. — Lors même que vous seriez ma vraie mère, — ma foi ! vous n'y pourriez rien.

LA TANTE. — Ah ! je le vois bien que je n'y peux rien, et que tu te mariras, malgré moi, avec quelque vaurien qui te rossera quatre ou cinq fois par semaine ; et puis ce sera bien fait, puisque tu ne veux pas m'écouter. Tu verras plus tard quand tu

carcarė que te faron anrazė lou zour é la nay : ion vedra bare, l'autrou mindzé : pi tui béleron, criyeron queman de-s ônou rouzou. Te verrė adon se z'ava rason de grondo.

REFRAIN

Ma, ze vu causo, babeillė, tan qu'ou
Zamé tanta ne m'an impacera. [vedra ;

auras trois, quatre petits *carquarets* qui te feront enrager le jour et la nuit : un voudra boire, l'autre manger ; puis tous pleureront, crieront comme des ânes rouges. Tu verras alors si j'avais raison de gronder.

REFRAIN. — Moi, je veux.....

EBAUDE A NIZON

Ces couplets ont été rimés par nous, en 1853, d'après la musique et les indications de M. Francisque Gros, pour son roman musical de l'*Etang de la Roussière*. Ce *libretto* a été réuni à trois autres du même auteur : *La Cadolle des Bouleaux*, la *Creuse de Frans* et la *Chartreuse de Seligna*, et tous quatre ont été publiés sous le titre général de JE VEUX CHANTER LA BRESSE avec le pseudonyme de *Claude Grosjean* (Lyon, Vingtrinier, 1857, in-18 de 192 p.). Ces petits romans, mêlés de prose et de vers, reflètent fidèlement les usages de la Bresse. Voici une esquisse de celui qui contient nos couplets.

La scène se passe près de Saint-André-de-Corcy. L'étang de la Roussière est gelé. Les fines ramures des bouleaux se balancent sur la glace. *Poire-d'Oiseau*, ainsi nommé parce qu'il a été trouvé sous une aubépine par *la mère Denise*, espèce de sorcière, rencontre *la Pierrette*, qu'il courtise d'habitude et lui propose une partie de traîneau. Il a été devancé par *le Toine*, qui a le bonheur de la pousser devant lui ; mais celui-ci perd l'équilibre en voulant prendre un baiser. Poire-d'Oiseau accourt sur ses patins, et s'empare du traîneau, qu'il lance de

toutes ses forces. Toine se relève et crie en vain à son rival de ne pas approcher de la *bonde*, où l'on a cassé la glace pour donner de l'air aux poissons. L'impulsion est donnée ; le couple enfonce dans l'eau. Toine va chercher une échelle, les ramène transis sur la glace solide, et emporte Pierrette dans ses bras.

La nuit était venue ; on veillait dans l'étable de la mère Denise. Les jeunes filles tiennent leur quenouille. Un caporal-tambour parle de ses exploits. La mère Denise raconte dans une chansonnette comment elle a trouvé Poire-d'Oiseau sous une aubépine. Puis, ne le voyant pas, elle sort pour l'aller quérir. Pendant ce temps, les filles et les garçons, qui étaient avec lui sur l'étang, l'amènent à l'étable en la plaisantant sur sa mésaventure, et l'obligent à chanter tout grelottant l'*Ebaude à Nizon* :

Air de M. Francisque Gros

REFRAIN

Bé, bé, bé, fa la féya blánce,
Quan le criye son be-n ami,
Piou, piou, piou, l'ouisé su la brai
Rou, rou, rou, lo pinzon rami.

Bé, bé, bé, fait la brebis blanche, — quan
appelle son bon ami, — piou, piou, piou, l
sur la branche, — rou, rou, rou, le pigeon

COUPLETS

Nizon, mia que m'afoule,
Uvre ta peurta per ma ;
Tui lou zor, dimpi tra ma,
Ze bélo desso cho bioule.
Per cortijé pro venion ;
De vra galan te n'a nion.
Bé, bé, etc.

Vé ta gran tanta Margueta,
Z'apeurte per ta, Nizon,
Lou boqué de la sason ;
Te lou méprije, frequeta !
Pretan us antor é-t-i
Meygna que sey mai zanti ?
Bé, bé, etc.

Nizon, mie qui me blesse, — ouvre ta porte pour moi ; — tous les jours, depuis trois mois, — je gémis sous ce bouleau. — Pour courtiser beaucoup viennent ; — pour vrai galant tu n'as personne.

Chez ta grand'tante Marguerite, — j'apporte pour toi, Nizon, — les bouquets de la saison ; — tu les méprises, coquette ! — Pourtant aux environs est-il — garçon qui soit plus attentif.

A la vogua te danchove
Tui lou brani' avoué Frinça ;
Ma, que t'amo tan, lo ça !
San pedià te me laichove.
Frinça cortije perto,
E ma ran qu'à te-n outo.
Bé, bé, etc.

Vetià que deri la peurta
Lo foa lui dan la maison ;
Lo peuvr' ami de Nizon
D'ais' à cho co se transpeurte :
Yé Nizon que va uvri,
Nizon que lo vin queri.
Bé, bé, etc.

A la *vogue* tu dansais — tous les branles avec François ; — moi, qui t'aime tant, hélas ! — sans pitié tu me laissais. — François courtise partout, — et moi rien qu'à ton logis.

Voici que derrière la porte — le feu luit dans la maison ; — le pauvre ami de Nizon — d'aise à ce coup se transporte : — C'est Nizon qui va ouvrir, — Nizon qui le vient querir.

La peurta s'uvre san brire ;
N'é po Nizon : yé Frinça
Qu'avoué lo ran acorça
Lo meygna dan la çarire.
Peuvro Liaudon, fau modo !
Yé Frinça que va çanto :

Bé, bé, bé, fa la fèya blance,
Quan le criye son be-n'ami,
Piou, piou, piou, l'ouisé su la brance,
Rou, rou, rou, lo pinzon rami.

La porte s'ouvre sans bruire ; — ce n'est pas Nizon : c'est François — qui avec le balai chasse — le garçon dans la *charrière*. — Pauvre Claude, il faut partir ! — C'est François qui va chanter :
Bè, bè, etc.

La mère Denise rentre courroucée, arrache le pauvre chanteur au cercle joyeux, le fait mettre au lit et l'abreuve de vin chaud. Elle reparaît ensuite et fait goûter au caporal le remède qu'elle vient d'administrer à son fils adoptif. La folâtre compagnie, pour se faire pardonner, entoure la sorcière et lui demande la bonne aventure :

Monte sur l'escabelle,
L'escabelle aux pieds ronds,
Et, sibylle nouvelle,
Parle, nous t'écoutons.

La sibylle prédit aux jeunes filles qu'elles seront battues par leurs maris, et aux jeunes gens qu'ils seront trompés par leurs femmes.

Toine, en sortant de l'eau glacée, avait porté Pierrette chez lui au Fléchet, hameau plus rapproché que celui de la Rose qu'elle habitait. La fièvre la prend et l'oblige à rester un mois au Fléchet, soignée par la mère de Toine et par Toine lui-même. Quand elle rentre à la Rose, Poire-d'Oiseau veut recommencer à la courtiser ; mais, reconnaissante du dévouement de Toine, elle répond à son ancien prétendant : « Mon pauvre garçon, notre amour est tombé dans l'eau, » ou bien : « notre amour s'est gelé dans le bain que nous avons pris. »

Le dimanche des Brandons, Pierrette entièrement rétablie, va entendre les vêpres à Saint-André-de-Corcy. A la sortie de l'église, elle voit Toine qui discute avec Poire-d'Oiseau le lieu des brandons et ne fait aucune attention à elle. Attristée, elle monte sur la *poipe* de Breignan, qui domine l'étang de la Roussière, et là, solitairement, elle murmure un plaintif chant d'amour. La jeunesse du village se décide à porter les brandons sur la poipe. Les deux rivaux y trouvent Pierrette qu'ils prennent chacun par une main et qu'ils entraînent dans la ronde. Après chaque refrain ils sautent sur les brandons jetés à terre. La croyance populaire est que celui

qui franchit le brasier, sans le toucher, se mariera dans l'année. Poire-d'Oiseau saute si malheureusement que son pied touche le feu et fait jaillir des tisons sur la coiffe d'une jeune fille et dans les broussailles du taillis qui couvre les rampes de la poipe. Toine jette sa veste sur la jeune fille pour arrêter la flamme, et Poire-d'Oiseau, tout déconfit, reconduit sa victime au village. Les tisons, tombés dans les broussailles, allument l'incendie ; la plate-forme de la poipe est bientôt entourée de feu. Les danseurs et danseuses se précipitent en désordre. Pierrette, restée la dernière dans l'enceinte enflammée, appelle Toine à son secours. Celui-ci saute dans la Roussière pour mouiller ses habits, s'élance sur la poipe, et la sauve avec un cri de douleur. C'est son pied qui dans un bond prodigieux est tombé à faux et s'est tordu. Ses amis l'emportent au Fléchet. Pierrette l'accompagne en lui tenant la main. « Sans toi, lui dit-elle, j'allais mourir ; je ne pouvais plus respirer. Que veux-tu, ma Pierrette, lui répond-il, j'avais pris froid en te sauvant de l'étang gelé ; il fallait bien me réchauffer en te délivrant des flammes. »

Vers la fin de mars, Toine, dont le pied va mieux, assiste à la pêche d'un étang avec Pierrette qui deux fois lui a dû la vie. Aussi lui jure-t-elle de n'oublier jamais son courage. Mais Toine l'écoute

en silence ; il craint que la mère Denise ne lui ait jeté un sort, et que l'amour de Pierrette soit de la coquetterie.

Le premier mai arrive. Les jeunes garçons et les jeunes filles se lèvent de grand matin pour cueillir des fleurs et orner l'arbre de mai. On se réunit sur la place de Saint-André. Poire-d'Oiseau prend part à la fête et porte le mai. La bande joyeuse commence sa quête par le château de Sure. Pendant qu'elle fait honneur à la collation qui lui est offerte, Toine et Pierrette chantent un duo sous une charmille. Poire-d'Oiseau, qui les a suivis à leur insu, les trouble par quelques notes moqueuses. Toine quitte un instant sa compagne pour débusquer l'importun. Celui-ci se glisse d'un autre côté sous la charmille et prend le bras de Pierrette, qu'il emmène triomphant au milieu de la troupe.

On se remet en marche et l'on se dirige sur le château de Montribloud. Toine, qui connaît l'intendant, fait un détour et arrive le premier. Quand la bande joyeuse se présente, l'intendant dit à Poire-d'Oiseau que la châtelaine veut lui remettre elle-même son offrande. Il entre et monte. Puis une porte s'ouvre et se referme ; l'oiseau est pris. Toine reprend le bras de Pierrette. On plante le mai dans un pré. La danse commence, et quand le prisonnier arrive, Toine lui dit : « Tu m'as joué à Sure, et j'ai

pris ma revanche à Montribloud. Nous sommes quittes. Donne ton bras à Nanon qui est sans danseur, et laisse-moi la paix. »

Mécontent, mais non guéri de sa passion pour Pierrette, Poire-d'Oiseau s'esquive avant la fin de la danse, et, rentré au logis, supplie la mère Denise d'user de son art magique pour fléchir son inhumaine. La sorcière se prête à son désir. Elle se rend au bois avec lui, le fait monter sur un chêne et devant un réchaud prononce des paroles mystérieuses. L'arbre enchanté se trouvait sur le chemin de Pierrette. Elle en approche au moment de l'incantation. Toine, qui l'accompagne et qui vient de donner la chasse à un autre amoureux, est à peu de distance. Par un mot cabalistique la mère Denise ordonne à son fils adoptif de descendre du ciel, c'est-à-dire, du chêne. Mais le malheureux reste accroché à une branche par sa veste ; et c'est Toine qui vient se jeter aux pieds de Pierrette.

Quelques jours après, on célèbre leur mariage. L'enfant, trouvé sous une aubépine, se bouche les oreilles pour ne pas entendre les coups de fusil. Après la bénédiction nuptiale, et avant le repas de noce donné à la Rose, la mariée, conduite au Fléchet, domicile de l'époux, reçoit sur la tête, en touchant le seuil, quelques grains de blé, symbole de fécondité.

homme qui se souciait peu de la prosodie et francisait volontiers le patois. Nous espérons par nos corrections rendre à ces couplets leur physionomie primitive.

Air : *Vous m'entendez bien*

1 — L'an mil si çan vuitanta cin,
Lo biau zor de la San Martin,
Lo tamplo de Ràysseuza (1),
O bin !
N'ù po n'hora zoyeuza,
Vo m'intandi bin (2).

2 — On quèmanci pre celi zor (3)
A li zoyi d'on velin tor,

1 — L'an mil six cent quatre-vingt cinq, — le beau jour de la Saint-Martin, — le temple de Reyssouze, — eh bien ! — n'eût pas une heure gaie, — vous m'entendez bien.

2 — On commença ce même jour — à lui jouer

---

(1) Il est mentionné dans notre édition des *Noëls Bressans et Bugistes*. Voir le Noël de Reyssouze, et la note 20 où se trouvent divers détails et deux couplets contre les ministres protestants.

(2) Le refrain *o bin — vo m'intandi bin* se répète à chaque couplet. Nous le supprimerons pour abréger.

A li fore la gàrra ;
On lo cati pre tàrra.

3 — Lo lindeman que fu londi,
I fu to bo apré midi.
Lo mond' ère bin aiso,
Non po Calvin ne Bèzo (1).

un méchant tour, — à lui faire la guerre : — on le jeta par terre.

3 — Le lendemain qui fut lundi, — il fut à bas après midi. — Le monde était bien aise, — hormis Calvin et Bèze.

---

(3) Le 11 novembre 1685. — Il était une heure après midi quand on commença la démolition (note du manuscrit), et c'était un dimanche. On ne pouvait pas mieux sanctifier le jour du Seigneur.

(1) On a dit que Théodore de Bèze avait prêché dans le temple de Reyssouze. Qu'il ait prêché à Reyssouze, et même qu'il y ait séjourné, c'est présumable, puisqu'il existe encore dans ce village des cultivateurs qui portent son nom ; mais ce n'est pas dans le temple dont il est ici question qu'il a pu se faire entendre : car il mourut en 1605 et ce temple, comme on le verra plus loin, ne fut édifié qu'en 1606.

4 — Mai le ne fu d'ans' aboso
Qu'apréquelouquatr'Ugueno (1).
Uron fa reverance
Avoy obeyissance.

5 — Y ét- à monse l'Intandan (2)
Que celi devày i randan,
Que leu fi pro caresse,
Leu deci : l'hora presse.

4 — Mais il ne fut ainsi détruit — qu'après que les quatre Huguenots — eurent fait révérence — avec obéissance.

5 — C'est à monsieur l'Intendant — que ce devoir ils rendent, — qui leur fit force caresses, — et leur dit : l'heure presse.

---

(1) Ces quatre huguenots, qui seront nommés tout à l'heure, étaient sans doute les *anciens* de l'église de Reyssouze. Les *anciens*, choisis parmi le peuple, faisaient partie du consistoire et veillaient particulièrement aux intérêts de la religion. Leur abjuration devait être un triomphe pour la cause catholique et une bonne note pour l'Intendant de la province.

(2) Mgr de Harlay, comte de Cel, qui fut plus tard « conseiller ordinaire du Roy en tous ses conseils », et à qui Brossard de Montaney dédia, en 1693, son recueil de poésies françaises sur *les dernières campagnes du prince d'Orange*.

6 — I leu parli bin brovaman,
Leu demandi leu sintiman,
S'i ne velian po prandre
Lo parti de se randre.

7 — I firon bin de le façon ;
Mai on leu fi tan de leçon
Qu'an fin is abzuriron
É notron parti priron.

8 — On leu lici l'abzuracion,
On leus an fi l'esplicacion ;
Apré çanti' i segniron
E se catolesiron (1).

6 — Il leur parla bien sagement, — leur demanda leur sentiment, — s'ils ne voulaient pas prendre — le parti de se rendre.

7 — Ils firent beaucoup de façons ; — mais on leur fit tant de leçons — qu'enfin ils objurèrent — et prirent notre parti.

8 — On leur lut l'abjuration, — on leur en fit l'explication ; après quoi ils signèrent, — et se *catholisèrent*.

(1) Voici un acte d'abjuration dont nous possédons l'original : « Moy, Jehan Pettoux, de Chabut en Dauphiné, inspiré du Saint-Esprit pour le salut de mon ame, après avoir bien esté instruict de la doc-

9 — Monsegneu vinci à chevau
Su lo dinay (1) u Pon-de-Vau.
Trant' archi lo suiviron
Qu'apré sày arreviron.

9 — Monseigneur vint à cheval — sur le diner à Pont-de-Vaux. — Trente archers le suivirent — qui après lui arrivèrent.

---

trine de l'Eglise Catholique, Apostolique, Romaine et des erreurs de l'Eglise prétendue réformée, en laquelle j'ai esté eslevé : fais vœu et promesse à Dieu, de vivre et mourir avec sa sainte grace dans l'obeissance de la dicte sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine ; renonçant pour jamais à toutes les erreurs qu'elle condamne et promettant de croire tout ce que par les pasteurs d'icelle me sera ordonné. Ainsi Dieu me soit en ayde et les saints Evangiles que je touche. — La dicte profession a esté faicte par le susdit, lequel n'ayant signé pour ne sçavoir escrire, a esté signée des témoins presens dans l'esglise des dames Religieuses de Saint-Just à Roman, le 26 aout 1641, entre les mains du très V. père Scholastique, ord. de l'ordre des Capucins. »

(1) C'est-à-dire sur les sept heures du matin. — En Bresse, on dine à 7 heures du matin, on goûte à midi, on *marande* à 4 heures et l'on soupe à la tombée de la nuit. — Dans la Haute Bresse ou Revermont, à l'époque des grands travaux de la

10 — Pre Pon-de-Veyla l'on parti,
Lo londi matin on seurti.
An cel andray y éte
To lo grou de c'lé béte (1).

11 — Vo vedrày bin savày lo nion
De quatro qu'on fa de façon
Avoua leu segnatura ;
Lou vetia, chousa sura :

12 — Remon, Penin, Zan Tisseran,
É Clavo, tui de brove zan,

10 — Pour Pont-de-Veyle ils sont partis, — le lundi matin sont sortis. — C'est en ce lieu qu'habite — tout le gros de ces bêtes.

11 — Vous voudriez bien savoir le nom — des quatre qui ont fait des façons — avec leur signature ; — les voici, chose sûre :

12 — Raymond, Penin, Jean Tisserand — et Clave,

---

campagne on fait cinq repas : *lo din-no* à 7 heures du matin, *lo gueutelion* à 10 heures, *lo gueuto* à midi, *lo regueutelion* à 4 heures et *lo sopo* à 7 ou 8 heures.

(1) Les huguenots étaient encore très-nombreux à Pont-de-Veyle, bien que leur temple eût été fermé dès 1657 par ordre de l'Intendant.

Tui quatro du velàzo,
N'étan po davantàzo.

13 — Lodi Clavo pite Remon
Porton tui dou lo mémo nion,
Qu'é c'li de Zeremie
Qu'a fa le profecie.

14 — É pi Penin s'appele Zan ;
Tui quatro brovos artesan,
Travaillan à meurveille,
Sans amo la boteille.

15 — Y an a trày que son drapi,
É Penin é du tirepi ;
Tui zan de consciance,
S'y an a dan la France.

tous de braves gens — tous quatre du village, — n'étant pas davantage.

13 — Le dit Clave et Raimond — portent tous deux le même nom, — qui est celui de Jérémie — qui a fait les prophéties.

14 — Et puis Penin s'appelle Jean ; — tous quatre braves artisans, — travaillant à merveille, — sans aimer la bouteille.

15 — Il y en a trois qui sont drapiers, — et Penin est cordonnier ; — tous gens de conscience, — s'il en est en France.

16 — Quan leu fènne suron to can,
De raze s'an battan leu lian,
Greu le s'an tormantiron,
Zor é né l'an ploriron.

17 — Apré c'li monsu ordonni
U sieur lieutenan Çarbonni (1),
D'allo bali lous ordro
Que to fuss' an desordro.

18 — I vinci don dessu l'andràу
É, prenian lo cemin to dràу,

16 — Quand leurs femmes surent cela, — de rage se battant les flancs, — beaucoup s'en tourmentèrent, — jour et nuit en pleurèrent.

17 — Après monseigneur ordonna — au sieur lieutenant Charbonnier, — d'aller donner leurs ordres — pour que tout fût en désordre (détruit).

18 — Il se rendit donc sur les lieux — et, prenant

(1) *Maître* Jean Charbonnier, lieutenant général au bailliage de Bourg, auteur d'un petit *Traité des Subhastations*, imprimé à Dijon en 1710. Cette famille Charbonnier, qui s'est distinguée et anoblie dans la magistrature, a possédé le château de Crangeac près d'Attignat et en jouissait encore en 1789, au titre de marquisat.

El arrevo bin vite
Avoa na be-na suite.

19 — De-s archi l'accompagnivan,
Lous on deri, lous on devan.
Tui cé du vazenazo
Furon à c'li velazo.

20 — Lou carpanti, lou marechau
É lou maçon du Pon-de-Vau,
Tui cé que s'y troviron
Adon lo demoliron.

21 — On quemanci à l'ébarchi,
Sotenu de quoques archi

le chemin tout droit, — il arriva bien vite — avec une bonne suite.

19 — Des archers l'accompagnaient, — les uns derrière, les uns devant, — et tout le voisinage — courut à ce village.

20 — Les charpentiers, les maréchaux, — et les maçons de Pont-de-Vaux, — tous ceux qui s'y trouvèrent — alors le démolirent.

21 — Ils commencèrent à l'ébrécher — avec le

Fieran à balle maule
San plindre leus epaule (1).

22 — I se sarvan de bon martiau,
De tenoille, de greu ciziau,
É, arma de la sorta,
Chaplivan su la porta.

23 — I tenian n'échell' à le man,
É contre for la peussivan ;
Avoua i l'anfonciron,
É apràу is antriron.

concours des archers — frappant à balles méchantes — sans plaindre leurs épaules.

22 — Ils se servaient de bons marteaux, — de tenailles, de gros ciseaux, — et, armés de la sorte, — ils frappaient sur la porte.

23 — Ils tenaient une échelle à la main, — et contre (la porte) avec force la poussaient ; — avec (quoi) ils l'enfoncèrent, — et ensuite ils entrèrent.

---

(1) Le repoussement des armes à feu meurtrissait leurs épaules. — Les archers étaient les agents de police et les gendarmes d'aujourd'hui. En accompagnant de coups de mousquet les premiers coups de pioche, on donnait à la démolition un air de fête qui devait navrer les protestants.

24 — S'aqueliron à cor pardu
Pre dessu to çan que leu plu.
I preniron la tòbla
É l'oroloz'à sòbla.

25 — On n'épargni po ran non pleu
Lou sàn comandaman de Dieu,
Com' ancor lo peupitro
Que sarv' à cé belitro.

26 — An fin tote c'lé brovo zan
Anleviron apré lou ban,
L'escabell' é la chire,
An s'an crevan de rire.

27 — I montiron dessu lo couar,
É apré qu'i fu to decouar,

24 — Ils se jettèrent à corps perdus — sur tout ce qui leur plut. — Ils prirent la table — et l'horloge à sable.

25 — Ils n'épargnèrent pas non plus — les saints commandements de Dieu, — ni même le pupitre — servant à ces bélitres.

26 — Enfin tous ces braves gens — enlevèrent ensuite les bancs, — l'escabelle et la chaire — en se pâmant de rire.

27 — Ils montèrent sur le toit — et après qu'il fut

Le fenétres i priron
É pi le-s amportiron.

28 — Apré qu'is uron fa to çan,
I ne pardiron po de tan,
Le meuraill' abatiron
É aprè s'an vinciron.

29 — Pre gran be-nheur pre notres
Lo tan se trovi plovieu, [yeu
Pr' amo de la peussire
Que ne fassè que nuire.

30 — Moyise de se douve man
Tenive sou comandaman

découvert, — les fenêtres ils prirent — et puis les emportèrent.

28 — Après qu'ils eurent fait tout ça, — ils ne perdirent pas de temps ; — ils abattirent les murailles, — après quoi ils s'en allèrent.

29 — Par grand bonheur pour nos yeux, — le temps se trouva pluvieux, — à cause de la poussière — qui ne faisait que nuire.

30 — Moïse de ses deux mains — tenait les com-

Qu'èran dan na gran follie
Écris à la bredollie (1).

31 — Ze crày que c'li que lo peigni
Ave pri son patron jugni.
O la laida figura
Que fassé c'la pintura !

32 — An c'li zor i ne puron po
Achui de to for' aboso ;
Lo londi retorniron
É tot à bo i miron.

33 — Is antandivan tui c'lé cueu
Que leu fassan d'étranze peu ;

mandements -- qui étaient dans une grande feuille — écrits à la bredouille.

31 — Je crois que celui qui le peignit — avait pris pour modèle son (mauvais) génie. — O la laide figure — que faisait cette peinture !

32 — En ce jour ils ne purent pas — achever de tout faire écrouler ; — le lundi ils retournèrent, — et tout à bas ils mirent.

33 — Ils entendaient (les huguenots) tous ces coups — qui leur faisaient d'étranges peurs ; —

(1) Ecrits confusément. ou plutôt en grec ou en latin

Atan qu'on an balive :
Lo cor leus an tramblive :

34 — « Elo, mon Di ! la reud' assau !
I fan bin fore de biau sau
A noutron peuvro tamplo.
O raze sans ésamplo ! »

35 — To garlive dan leus outo,
U tan que vinci à cher bo,
Tan que à leu boteille,
Lo tay é le meureille.

36 — « Ze crày que din que no sin
On n'a jamé u monde vieu [feu(1)
Parieu gôta-menàzo,
É on ple gran ravàzo. »

autant qu'on en donnait, — autant leur cœur tremblait :

34 — « Hélas ! mon Dieu ! le rude assaut ! — Ils font bien faire de beaux sauts — à notre pauvre temple. — O rage sans exemple ! »

35 — Tout remuait dans leurs maisons — alors qu'il vint à s'écouler, — jusqu'à leurs bouteilles, — le toit et les murailles.

36 — « Je crois que depuis que nous sommes

---

(1) Les Huguenots sont encore traités de *fous* au 46e couplet.

47 — Ion dice : « Ze n'ai zamé vieu
De-s homo que sian se feurieu,
Que sian si miseroblo
É de l'infar capòblo.

38 — « I samble que pre no ruinày
Tui lou diablo son déchinày.
Mon Di, qué tintamàro
On antan dan c'li càro !

39 — « Vetia-t-i po on biau féstin
Pre na féta de San Martin,
Que l'on bay é qu'on zoye,
Que çoquion se rezoye ! (1)

fous, — on n'a jamais au monde vu — pareils gâte. ménage, — et un plus grand ravage. »

37 — L'un disait : Je n'ai jamais vu — des hommes qui soient si furieux, — qui soient si misérables — et de l'enfer si dignes !

38 — « Il semble que pour nous ruiner — tous les diables soient déchaînés. — Mon Dieu ! quel tintamare — on entend sur cette place !

— 39 « Voilà-t-il pas un beau festin — pour une fête de Saint-Martin, — où l'on boit, où l'on joue, — où chacun est en joie !

(1) On celébrait autrefois avec grande réjouissance la fête de Saint-Martin. De là l'expression prover-

40 — « Lo melieu vin à noutron go
Ne vau qu'on vray cheti rago,
Qu'ena leurda beuvanda,
Asse bin que la vianda.

41 — « Noutres fènnes an lo beuvan
Sinton leu cor se solevan,
É c'lé que son ancinte
Lo prenion pre d'absinte

40 — « Le meilleur vin à notre goût — n'est estimé qu'un vrai chétif régal, — qu'une lourde buvande, — Aussi bien que la viande.

41 — « Nos femmes en le buvant — sentent leur cœur se soulevant, — et celles qui sont enceintes — le prennent pour absinthe.

---

biale : *faire la Saint-Martin*, pour dire faire bonne chère et la désignation de l'ivresse par *le mal Saint-Martin*. Le 11 novembre est encore en Bresse un jour mémorable ; c'est le jour des paiements, des changements de domestiques et de fermiers ; c'est en quelque sorte le commencement de l'année agricole. A Bourg, la foire de la Saint-Martin est une des plus animées, des plus pittoresques. On l'appelait naguère la foire des domestiques ; ceux qui étaient sans place, filles ou garçons, stationnaient dans une rue et attendaient que des maîtres ou maîtresses vinssent les engager.

42 — No sin bin tui se dégotày,
Que no ne povin po gotày,
Tan c'lé trobla-féta
Nos an troblo la téta. »

43 — I se miron tui à zeneu,
An priyan Dieu noutron Segneu
D'arréto leu colére
A fin de ne mau fére.

44 — I firon don cell' orayson
Avoa on air de pamoyson :
« No vo priyin de grace
D'évito c'la digrace;

45 — « De détornay tote c'lé zan,
Que ne son ran que maufesan,

42 — « Nous sommes tous si dégoûtés — que nous ne pouvons pas manger, — tant ces trouble-fête — nous ont troublé la tête. »

43 — Ils se mirent tous à genoux, — en priant Dieu notre Seigneur, — d'arrêter leur colère — afin de ne mal faire.

44 — Ils firent donc cette oraison — avec un air de pamoison: —« Nous vous prions de grace—d'éviter cette disgrace;

45 — « De détourner toutes ces gens, — qui ne sont que des malfaiteurs, — de leur folle entreprise — qui n'est à notre guise. »

De leu foll' antreprisa
Que n'é à noutra guisa. »

46 — Mai Dieu ne lous acuti po,
Per amo que de son tropiau
Cé feu se separiron
É u leu se zoigniron.

47 — Ion dice : « No sin maulerieu
D'étre rebutay du Segneu.
No vetia san ressorça,
Mém' ayan be-na borsa.

48 — « Élo ! vàyte-vo po coman
Is anlevon lou fondaman?
Çan é'bin pitoyoblo,
Ays yeu desagriyoblo.

46 — Mais Dieu ne les écouta pas, — à cause que de son troupeau — ces fous se séparèrent — et aux loups se joignirent.

47 — L'un disait : « Nous sommes bien malheureux — d'être rebutés du Seigneur. — Nous voilà sans ressource, — même ayant bonne bourse.

48 — « Hélas ! ne voyez-vous pas comment — ils enlèvent les fondations ? — Ça est bien pitoyable, — aux yeux désagréable.

49 — « Ze n'ai po fa d'autrou discor
Que de maudere to c'li zor,
De maugràyi c'la féta
Qu'on n'u repou ne réta.

50 — « I santifion brovaman
Le féte de comandaman.
I fan de le defanse ;
C'li que voui s'an dispanse. (1)

51 — « Vàyte-vo que cé maudi cor,
I fouillon tan qu'à noutron mor,
É qu'al euvron leu bire
An çantan lantirlire.

49 — « Je n'ai pas fait d'autre discours — que de maudire tout ce jour, — de maugréer contre cette fête, — où l'on n'eut repos ni répit.

50 — « Ils sanctifient joliment — les fêtes de commandement. — Ils font des défenses ; — celui qui veut s'en dispense.

51 — « Voyez-vous que ces maudits cœurs — fouillent jusqu'à nos morts, — et qu'ils ouvrent leur bière — en chantant lantirlire.

(1) Voir la note du 2e couplet.

52 — « Vayte-vo que cé garniman
Zeton leu pouvre çandr' u van.
I devran avay honto,
É an teni ple conto.

53 — « Dayrant-i po de celés ou,
Asse bin que de celé pou,
Fore de le relique
Que su sày on applique ?

54 — « Yé bin allo bravé la mor,
Mémeman tan que dan son for,
An li fassan la niqua
É li tiran la quiqua.

55 — « Yé bin l'abominacion

52 — « Voyez-vous que ces garnements — jettent leurs pauvres cendres au vent.— Ils devraient avoir honte — et en tenir plus compte.

53 — « Ne devraient-ils pas de ces os, — aussi bien que de ces planches — faire des reliques— que sur soi on applique ?

54 — « C'est bien aller braver la mort — mêmement jusque dans son fort, — en lui faisant la nique — et en lui tirant la queue.

55 — « C'est bien l'abomination — de cette désolation—dont parle l'écriture;— c'est la même nature.

De cela desolacion,
Que parle l'écritura;
Yé la méma natura.

56 — « I fraudr' avày lo cor bin du
Pre n'an étre po épardu,
De vay çan u pillaze
Qu'a queuto tan de viaze.

57 — « Étr'an moin de ran confondu,
To dissipày é to pardu,
Quan ze sonz' à c'li précho,
I fau bin que z'an sécho.

58 — « Ze di, quan ze pans' u moman
Qu'on ranvarsi c'li bôtiman;
Diablọu ! pre c'la dimance
I fau qu'on la retrance.

56 — « Il faudrait avoir le cœur bien dur — pour n'être pas éperdu — de voir mis au pillage — ce qui coûta tant de voyages.

57 — « Etre en moins de rien confondu, — tout dissipé et tout perdu, — quand je songe à ce prêche (à ce temple), — il faut bien que j'en sèche.

58 — « Je dis, quand je pense au moment — qu'on renversa ce bâtiment;— diable ! pour ce dimanche, — il faut qu'on le retranche.

59 — « Des armana, du calandri
I fau la biffày é rayi,
I fau que son nion parde
É que nion ne lo garde. »

60 — Is an son bin se desolày
Que n'an sayran quosi parlày
De tote c'le-s alarme
San bian zetay de larme.

61 — Dou de celé qu'avan signa,
Furon, ma fày, bin manèya
Pre leu fènn', an colère
De to c'li grant affére,

59 — « Des almanachs, des calendriers — il faut le biffer et rayer, — il faut qu'il perde son nom — et que personne ne s'en souvienne. »

60 — Ils en sont si bien désolés — qu'ils n'en sauraient quasi parler — de toutes ces alarmes, — sans bien verser des larmes.

61 — Deux de ceux qui avaient signé — furent, ma foi, bien maltraités — par leurs femmes, en colère — de cette grande affaire.

62 — Alle leu seutiron dessu,
Leu baliron du pi u cu,
É lous egrafeniron
Tant é tan qu'i segniron.

63 — Alle leu firon on bafràỳ
E leus arrachiron du pàỳ,
Desan : « homo de paille,
Vo n'ày ran fa que vaille. »

64 — Iéna diç' à son mari :
« Te n'é po mai mon be-n ami
Que se t'èr' on voulàzo ;
Te na zin de corazo.

65 — « Ne t'approce po ran de màỳ
Pre me dire na saquàỳ ;

62 — Elles leur sautèrent dessus, — leur donnèrent du pied au cul, — et les égratignèrent — tant et tant qu'ils saignèrent.

63 — Elles leur firent une balafre — et leur arrachèrent les cheveux, — disant : « hommes de paille — vous n'avez rien fait qui vaille. »

64 — Une disait à son mari : — « Tu n'es pas plus mon bon ami, — que si tu étais un volage ; — tu n'as point de courage.

Ze si na vrày mezire ;
Te sa que ze voui dire.

66 — « Mày, ze cucho desso lo lié,
Lo zor asse bin que la né,
Pre fore penitance
De voutra defaliance.

67 — « Ne me criyo po mai : ma mia;
Car on tepin de davenià
É noutron viu fromazo
Chèron su ton vesazo. »

68 — I firon, tota c'la veilià,
Ena maudit'é trobla via.
On leu criyo : « Papisto,
Çorchi days autro gito. »

65 — « Ne t'approche pas de moi — pour me dire quelque chose ; — je suis une vraie mégère ; — tu sais ce que je veux dire.

66 — « Moi, je couche dessous le lit, — le jour aussi bien que la nuit, — pour faire pénitence — de votre défaillance.

67 — « Ne m'appelle plus : ma mie ; — car un pot de prunes sèches — et notre vieux fromage — tomberont sur ton visage. »

68 — Ils firent, toute cette veillée, — une mandite et trouble vie. — On leur cria : « Papistes, — cherchez d'autres gîtes. »

69 — Cés hom' an éran se focia
Que leu cor an ère lochia ;
I dessan yan u-mémo :
« Noutre fenn'an de l'aimo. »

70 — Pre leu fènne, l'amon bin mieu
Qu'on leu tire lou douves yeu,
É an piéc' étre mise,
É qu'on le marterise.

71 — Mai i faudra que l'y venian,
Devan qu'i sèye pou de tan ;
Alle faron de mémo,
Qan bin le-s on ple d'aimo.

72 — An l'anno mil si çan si,
Lou fondaman an furon mi.

69 — Ces hommes en étaient si fâchés — que leur cœur en était lassé ; — ils disaient en eux-mêmes : — « Nos femmes ont de l'âme. »

70 — Pour leurs femmes, elles aiment bien mieux — qu'on leur tire les yeux — et en pièces être mises — et qu'on les martyrise.

71 — Mais il faudra qu'elles y viennent, — avant qu'il soit peu de temps ; — elles feront de même, — quoiqu'elles aient plus d'âme.

Yé marquo su la piarre,
La premire su tàrra.

73 — To çan é se bin ranvarso
Que diray, quan vos y passo,
Que dans on cham se amplo
On n'a zamai viu tamplo.

74 — To fu menày à l'oupeto,
Qu'é du bon Di lo métr'outo,
Pre bôti pre lou pauvro
On pete brovo Louvro. (1)

72 — En l'année mil six cent et six les fondations furent mise, — c'est marqué sur la pierre — la première sur terre.

73 — Tout cela est si bien renversé — que vous diriez, quand vous y passez, — que dans un champ siample, — on n'a jamais vu temple.

74 — Tout fut conduit à l'hôpital, -- qui est du bon Dieu le maître logis, — pour bâtir pour les pauvres, — un petit joli Louvre.

(1) Voir la note 20 des *Noëls Bressans et Bugistes* et l'article de M. l'abbé Nyd sur l'inauguration de l'église de Reyssouze (*Journal de l'Ain* du 21 novembre 1851.)

75 — To çan fu fa de par lo Rày
Qué mandi monse de Harlày,
Intendan de Borgogne,
Pre fore c'la besogne.

76 — Que ferày-vo, pouvr' Eugueno ?
Vo vetia tretui bin pano,
San pasteu ne d'élise,
E bintou san cemise. (1)

77 — Se vo ne vo convarti po,
On vos accoblera de mau,
De seudar é de taille ;
Adieu pouvra canaille !

75 — Tout cela fut fait de par le Roi, -- qui commit monsieur de Harlay, — intendant de Bourgogne, — pour faire cette besogne.

76 — Que ferez-vous, pauvres Huguenots ? — Vous voilà tous bien aplatis. — sans pasteur ni église, — et bientôt sans chemise.

77 — Si vous ne vous convertissez pas, — on vous accablera de maux, — de soldats et d'impôts; — adieu pauvre canaille !

(1) Après la création de l'édit de Nantes, les Réformés n'avaient pas en France de successeurs légitimes. Si les familles protestantes étaient restées en France sans abjurer, la génération suivante aurait été réduite à la misère.

78 — La maîtressa (1) y demandi,
Monse l'intendan l'accordi,
Desan que dans' on fisse
Que ran ne s'éçapisse.

79 — Ne fâyte po lou resoulu,
Se vos amo voutron salu.
Ambrassi lo roumàna
San possày la semàna.

80 — Adieu, adieu, adieu, Calvin ;

78 — La maîtresse le demanda, — Monsieur l'intendant l'accorda, — disant de si bien faire, — que nul n'échappât.

79 — Ne faites pas les résolus, — si vous aimez votre salut. — Embrassez (la foi) romaine, — sans passer la semaine.

80. — Adieu, adieu, adieu, Calvin ; — brûle, brûle, brûle sans fin. — On défait ton ouvrage, — qui était dans ce village.

(1) La femme du gouverneur ou seigneur de Pont-de-Vaux. Le duché de Pont-de-Vaux passa de la famille de Gorrevod dans celle de Beaufremont. — Charles de Beaufremont, prince de Listenois, le vendit à M. Bertin, trésorier-général des parties casuellos qui l'a possédé en dernier lieu. C'est M. Bertin qui fit commencer le canal de Pont-de-Vaux à la Saône.

Se mau vetu, quan corra la gran biza?
I n'y-a pre vo que lo foa de l'infar,
Que bucliera voutra gran barba grisa.

88

Vos aràv biau vos etabli preto,
Pre mautreto la veritabl élise,
Son Sant-Espri vin de vo cati bo
È dérontra de novall' antreprise.

mal vêtus, quand courra la grande bise ? — Il n'y a pour vous que le feu de l'enfer, — qui grillera votre grande barbe grise.

87 — Vous aurez beau vous établir partout; — pour maltraiter la véritable église, — Son Saint-Esprit vient de vous jeter bas, — et brisera de nouvelles entreprises.

LA VEILLÉE

M. Melin, ancien directeur de l'Orphéon de Bourg, a composé, paroles et musique, plusieurs chansons bressanes, qui méritent d'etre conservées. Elles sont écrites dans le patois actuel de la banlieue *bourgienne,* et peignent de couleurs naïves les plaisirs de nos campagnes. L'auteur nous permet d'éditer *la Veillée, la Saint-Martin, le Baptême bressan et la Revole des moissons.* La *Veillée,* mêlée de prose et de vers, est la plus importante au point de vue philologique. Elle a été chantée avec succès au concert donné le 14 juin 1860 par les frère et sœurs Ferni.

Musique de M. Melin

REFRAIN

Quin la neze creuve la plin-na,
Quin la soucha yét étouyà,
Y-a mai de plasi que de pein-na
Pe leu Brèchan din la velià.

REFRAIN. — Quand la neige couvre la plaine, — quand le soc est remisé, — il y a plus de plaisir que de peine, — pour les Bressans dans la veillée. — Il

Y-a mai de plasi que de pein-na
Pe leu Brèchan
(oua, men-arma !)
din la velia.

PREMIER COUPLET

O lou bon tin que lou tin de la bise
Pe leu galan pite pe leu bouvi !
Leu zou son queur ; mai, lou cha, qu'on [s'amouise !
Yé bin pre nou lou vrè tin du plasi !
Quin lou cheleu queminch' à se recondre,
De ma Babé guèti' u loin la mason.
D'aisou mon cœur é prest à se dépondre,
Quin du crouéjé ze vayou lou faron.

y a plus de plaisir que de peine, — pour les Bressans (oui, ma foi!) — dans la veillée.

PREMIER COUPLET. — O le bon temps que le temps de la bise — pour les galants puis pour les bouviers ! — Les jours sont courts ; mais, le soir, qu'on s'amuse ! — C'est bien pour nous le vrai temps du plaisir ! — Quand le soleil commence à se cacher. — de m[a] Babet je regarde au loin la maison. — D'aise mon cœur est prêt à se briser, — quand du *crouiset* (petite lampe) je vois la lumière.

Drè que ze vayou reluire lou crouéjé de ma Babé, me betou à couri, avé me caboute ferro, su leu lié, din la neze, din le tarra labouro. Me chimblou que ne toussou plu tarra... ze veulou !

L'é pite bin che brava, ma Babé, dimpi que lo cheleu ne la guètie plu ! L'é bin se blince su lou coueu, che rouzayanta su le-s zouves, pite su leu limbé ! L'a leu zu ble cliar quemin on biau zou du mè de mai, leu pé che deu, che fin que la rita de cha coulougne.

PARLÉ. — Dès que je vois briller le *crouiset* de ma Babet, je me mets à courir, avec mes sabots ferrés, sur la glace, dans la neige, dans les terres labourées. Il me semble que je ne touche plus terre... je vole !

C'est qu'aussi elle est si jolie, ma Babet, depuis que le soleil ne la regarde plus ? Elle est bien si blanche sur le cou, si rougissante sur les joues, puis sur les lèvres ? Elle a les yeux bleu-clair comme un beau jour du mois de mai, les cheveux aussi doux, aussi fins que l'étoupe de sa quenouille.

Pite, yé chintie qui a on cabene bin montou, de balle tarre, de grin pro, chin conto qu'all' ara greu de liar, che qué ne peurte zin de part' à seu zu !

Le m'ame bin tin, ma Babé !.. Quin, lou cha, nou la fains indévo, de cheu bré greu, rion, blan, qui chaplon quemin la masse d'on marçau su l'inliéna, yé tourzou mé que rechévou leu melieus implan...

Mai, ma fé, qu'é chéye !...

Quin la neze, etc.

Puis, c'est ça qui a un cabinet bien monté, de belles terres, de grands prés, sans compter qu'elle aura gros d'argent, ce qui ne porte pas de perte à ses yeux ?

Elle m'aime bien tant, ma Babet ? Quand, le soir, nous la faisons endêver, de ces bras gros, ronds, blancs, qui frappent comme la masse d'un maréchal sur l'enclume, c'est toujours moi qui reçois les meilleurs coups...

Mais, ma foi, que cela soit (n'importe)...

DEUXIÈME COUPLET

Faudre nou vé rachimblo din la buze!
Y-a bin de qué, bien chu, tinto leu ré!
On çante feur, à plin-na gueurz' on uce,
A deroucé lou plinci, le paré.
Defeur é zel'; itie lou foua s'attise,
Tenian na man qu'on bréye, qu'on étran.
O, oua, ma fé! yét adon qu'on cueurtise,
Pe s'epeuso quin vindra carmintran.

Iar cha, ze culi lou vourte de ma Babé; in velian la mamo pe la pein-na, z'insarbouti cha coulougne. Le che bet'

DEUXIÈME COUPLET. — Faudrait nous voir rassemblés dans l'étable. — Il y a bien de quoi, c'est sûr, tenter les rois. — On chante fort; à pleine gorge on huche, — à faire crouler le plancher, les murailles. — Dehors il gèle; ici le feu s'attise, — tenant une main qu'on broie, qu'on étreint. — Oh, oui, ma foi, c'est alors qu'on courtise, — pour s'épouser quand viendra carnaval.

PARLÉ. — Hier soir, je ramassai l'anneau du fuseau de ma Babet; en voulant l'embrasser pour la peine, j'embrouillai sa quenouille. Elle se mit à me

à me der' in grin coulére : « Te soumete, Piarrou ! T'es on grin mauchadou, n'indiablo, on découreu. » Ze voueusse la mamó de feurce... Le me fe vortelié quemin on fu, que z'in aille cé su lou no, deri la vace...

Mai, me-n armâ, qu'é chéy' oncour' on coueu !...

Quin la neze, etc.

TROISIÈME COUPLET

Vous chéte bin, quin le grinte contòvin
Leu revenian, leu foulle, leu sourci,
In équeutan neutre pé che drechòvin,

dire en grande colère : « Te soumets-tu, Pierre ? tu es un grand maussade, un endiablé, un écœurant. » Je voulais l'embrasser de force... Elle me fit tourner comme un fuseau, que j'en allai choir sur le nez, derrière les vaches...

Mais, par mon âme, que cela soit encore une fois...

TROISIÈME COUPLET. — Vous savez bien, quand les grand'mères contaient — les revenants, les follets, les sorciers, — en écoutant nos cheveux se dres-

Pi de plasi nou zevreniovin tui.
Ma fé, la né, m'inbourni chou ma couàrta;
N'eujové plu de poueu in cheutre lou no.
Quin bin ma peurta, sur, n'ére po ouàrta
A ro mon lié z'intindi pietouno!...

Vou n'y éro po, vou-j autrou, lou cha que la vieille Gelique contove que lou grin de chon grin, qu'ére farneron u melin de la Ravari, i queuçove din la buze in flan de la cavala, qu'ére tourzou frepélusa quemin on ça in coulère... I ne l'étreillove qu'avoué lou foué ni don bin lou manzou de la trin.

saient, — puis de plaisir nous frisonnions tous. — Ma foi, la nuit, je me blottis sous ma couverture ; — je n'osais plus de peur en sortir le nez. — Lors même que ma porte, pour sûr, n'était pas ouverte, — à ras de mon lit j'entendais piétiner.

PARLÉ. — Vous n'y étiez pas, vous autres, le soir que la vieille Angélique contait que le grand père de son grand père, qui était *farinairon* au Moulin de la Ravarie, couchait dans l'écurie à côté de la jument qui était toujours hérissée comme un chat en colère... Il ne l'étrillait qu'avec le fouet ou bien le manche du trident.

On matin, in ch'évelian, i treuve cha cavala asse colesse qu'on darbon ! Y ère lou foulle que l'ave groffo touta la né. Mai l'ave che bien trenato leu crin qu'on ne pouise plu défore leu nieu ; é fauche coupo la couva.

La vieille Gelique voueusse bin nou conto de-s istoire de sourci ; mai Liaudou lou calonnié, qui revin de la guàrra, nous a promettu que n'y a plu de sourci voure ; n'y a plu que de fesiciin.

Mai lou fesiciin ne son po de melieu

Un matin, en s'éveillant, il trouve sa cavale aussi lisse qu'une taupe. C'était le follet qui l'avait étrillée toute la nuit. Mais il avait si bien tressé les crins qu'on ne pouvait plus défaire les nœuds ; il fallut couper la queue.

La vieille Angélique voulait bien nous conter des histoires de sorciers ; mais Claude le canonnier, qui revient de la guerre, nous a juré qu'il n'y a plus de sorciers maintenant ; il n'y a plus que des physiciens.

Mais les physiciens ne sont pas de meilleure

compani que leu sourci: i fon veni lou diablou quint i velion, rin qu'in lisan lou pete Alber.

Pretie, na saison, on fesiciin fase couri, pe le carire de Bour, on poule que trin-nov' on greu travon, à che que tou lou mondou creje. Mai na fènna de Bourgna, qué revenive du beu de Cheillon for' on fago, che bet' à che mouquo de leu que courivin:

« E! peuvrou foueu que vou-j éte! Vou ne vète don po que cheu poule n'a qu'on pé de paill' à la liappa? »

compagnie que les sorciers: ils font venir le diable quand ils veulent, rien qu'en lisant le petit Albert.

Par ici, une saison, un physicien faisait courir, par les rues de Bourg, un coq qui traînait un gros travon, à ce que tout le monde croyait. Mais une femme de Bourgneuf (rue et quartier de Bourg), qui revenait du bois de Seillon faire un fagot, se met à se moquer de ceux qui couraient:

« Eh! pauvres fous que vous êtes! vous ne voyez donc pas que ce coq n'a qu'un peu de paille à la patte? »

Yé que la fènn' ave na cherpin din son fago ; che que l'av' impaça de rechevé la poueudra pa leu zu.

'N autrou fesiciin, rin qu'in se segnan trè coueu de la main gauce, feci grélo, pindin doves ore din l'étan Sin Deni, dé quarti de gréla, greu quemin ma cabouta...

Quin m'in all' à la mi-né, maugro que veussissé pinso à la Babé, leu diablou, leu foulle, leu sourci, leu fesiciin me revinciron tourzou pé la téta. Quin possi vé la Croui rouze, me preci na poueu que

C'est que la femme avait un serpent dans son fagot ; ce qui l'avait empêché de recevoir la poudre par les yeux.

Un autre physicien, rien qu'en se signant trois fois de la main gauche, fit grêler pendant deux heures dans l'étang Saint-Denis, des quartiers de grêle gros comme un sabot.

Quand je m'en allai, à la mi-nuit, bien que je voulusse penser à la Babet, les diables, les follets, les sorciers, les physiciens me revinrent toujours par la tête. Quand je passai vers la Croix-rouge, il me

me feci cherro le-j ourelie. Me betou à çanto de toute mé feurce pe m'achourbo, à couri quemin on dérato ; mai arrevo à ma queuce, ze batouflove, ze batouflove quemin la machena du cemin de far : ha, ha, ha, ha, ha !

Mai tourzou qu'é chéye !...

Quin la neze, etc.

QUATRIÈME COUPLET

O ma Babé ! fain don neutre froumaille.
Lou printan vin ; no faudra ch' abado.
Faudra sonze de fore le senaille,
Saillé, chéyé, pit'apré méchouno ;

prit une peur qui me fit serrer les oreilles. Je me suis mis à chanter de toutes mes forces pour m'étourdir, à courir comme un dératé ; mais arrivé à mon lit, je soufflais, je soufflais comme la machine du chemin de fer : ha, ha, ha, ha !

Mais toujours que cela soit !

QUATRIÈME COUPLET. — O ma Babet, faisons donc nos fiançailles. — Le printemps vient ; il nous faudra sortir. — Faudra songer de faire les semailles, — sarcler, aucher, puis après moissonner ; — battre aussi,

Equeur' étou, pi cheno la trequèya,
Naveta, ceu, rove, chelia, froumin.
Neutre velie ch' aqueurtisson, ma mia;
Sonze-z-y bin; y-in é greu lou moumin.

O Babé! que t'é don mauvaise! t'é chin pedià! Vetià d'astou carmintran; pi te me di tourzou : « Nos ain bin lési. »

Chote bin ce que z'ai vieu cheta sereno din la grin chintra? Bin z'ai vieu on marlo que queminchove de çareyé de buce pe fore chon ni...

Tin, Babé! che fau que s'attindié tan qu'à l'an que vin, z'in devindre flappou

puis semer le blé noir, -- navettes, choux, raves, seigle, froment. — Nos veillées s'accoureissent, ma mie; – songes-y bien; c'en est tout-à-fait le moment

PARLÉ.— O Babet, que tu es mauvaise! tu es sans pitié! Voilà bientôt le carnaval; puis tu me dis toujours : « Nous avons bien loisir. »

Sais-tu ce que j'ai vu ce soir, dans la grande *chintre* (passage entre une haie et un champ ou entre deux champs)? Eh bien, j'ai vu un merle qui commençait à porter des bûchettes pour faire son nid.

Tiens, Babet, s'il faut que j'attende jusqu'à l'an

quemin na çavasse de rove din la chouetià.

O Babé, Babé, ma peteta Babé!!!

Quin la neze creuve la plin-na,
Quin la soucha y ét étouyà,
Y-a mai de plasi que de pin-na
Pe leu Brèchan din la velià.
Y-a mai de plasi que de pin-na
Pre leu Brèchan
(oua me-n àrma)
din la velià.

qui vient, j'en deviendrai flasque comme le fanage d'une rave dans la sécheresse.

O Babet, Babet, ma petite Babet...

Quand la neige etc.

LA SAINT-MARTIN

Chanson bressane de M. Melin. — Voyez sur la fête de Saint-Martin la note du 39e couplet du *Temple de Reyssouze*.

Musique de M. Melin.

Vole,(1) chervinte, carra, brezire,
La San-Martin yét arrevo ;
Menin grin bri pe le carire,
Neutron gageu yét affano.
Moudin queri on menétri,
On menio de mesetta ;
Magna, nou fau bin dévreti ;
Chaution neutra Jouzetta. (*bis*)
Tra, la, la, etc.

Valets, servantes, bergers, bergères, — la Saint-Martin est arrivée ; — menons grand bruit par les chemins, — notre gage est gagné. — Allons chercher un menétrier, — un joueur de musette ; — garçons, nous faut bien divertir ; — chacun notre Josette.

(1) Appuyez sur l'e muet.

Mai pe bin queminche (1) la féta,
Allin-nous-in tui bin gueuto ;
Ché lou vin nou charfe la téta,
Lé zambe saron miau choto ;
É pe, nous autrou pàyisan,
Quin lou vin nous attige,
Lé rigoudon de neutreu grin
Vaillon bin la chotige. (*bis*)
Tra, la, la, etc.

Que lou plasi posse don vitou !
Lou bon tin l'é tourzou trou coueur !
V'tia la zourno d'asteu asuitou ;
Yé c' que nou crevagne lou cueur.

Mais pour bien commencer la fête, — allons-nous-en tous bien dîner ; — si le vin nous échauffe la tête, — les jambes sauront mieux sauter ; — et puis nous autres paysans, — quand le vin nous excite, — les rigaudons de nos grands pères, — valent bien la schotisch.

Que le plaisir passe donc vite ! — Le bon temps est toujours trop court. — Voici la journée bientôt finie ; — c'est ce qui nous crève le cœur. — On

(1) Appuyez sur l'*e* muet.

On ira s'affroumo deman ;
D'hora fau qu'on se live.
N'y-a que na San-Martin pér an
Yé tou cin que nou grive. (*bis*)
Tra, la, la, etc.

ira s'affermer demain ; — de bonne heure il faut qu'on se lève. — Il n'y a qu'une Saint-Martin par an, — c'est tout cela qui nous chagrine.

LE BAPTÊME BRESSAN

Chanson bressanne par M. Melin. — Le dernier couplet mentionne l'usage de jeter des dragées aux enfants à la sortie de l'église. Cet usage n'est pas spécial à la Bresse et à la vie des champs. A Lons-le-Saunier, les enfants se bousculent autour du parrain et sollicitent sa générosité en criant : *A la rapille ! A la rapille !*

Musique de M. Melin.

REFRAIN

Leu bon Brèchan fon la ripaille
Pe lou batémou d'on garchon.

Refrain. — Les bons Bressans font la ripaille. — pour le baptême d'un garçon. — Pour commencer la

Pe queminche (1) la bredifaille, (2)
Que la vieula s'accuerd' avoué neutra [çanson !

COUPLETS

De plasi, vrai ! perdion la téta ;
On bateye mon greu garchon !
Ze voui qu'on fache na grin féta ;
Ze voui qu'on bév' on grin ponçon ?

Leu bon Brèchan, etc.

—

bourdifaille — que la vielle s'accorde avec nos chansons !

COUPLETS.— De plaisir, vrai, je perds la tête ; — on baptise mon gros garçon ! — Je veux qu'on fasse une grande fête ; — je veux qu'on boive un grand tonneau !

---

(1) Appuyez sur l'*e* muet.

(2) Ce mot exprime ici la joie et le bonheur comme dans le Noël de Bourg (voir le Noël et la note 2 dans notre édition des *Noëls Bressans*). M. J. qui a dans les *Annales de la Société d'Emulation*, le monopole des sauces piquantes, a essayé (page 343 de l'année 1875) de faire avec la *bourdifaille* un entremets sucré... Ne forçons pas notre talent.

Cusenire, qu'on se dépace!
On a treuvo vé lou bouci
Dreubla, pie, (1) rata, chin de vace,
Pi de poule-s (2) u poulailli.
Leu bon Brèchan, etc.

—

Six œule chon metu in face
Du foua de deu fago bredo.
On intin fresoulo la casse ;
La froucacha vou mont' u no.
Lou bon Bréchan, etc.

—

Pe cheti voui zin de catrouille,
Zin de rove, zin d'arico,

Cuisinière, qu'on se dépêche ! — On a trouvé chez le boucher -- gras-double, pieds, rate, sang de vache, — puis des poulets au poulailler.

Six marmites sont mises en face — du feu de deux fagots bridés (gros fagots). — On entend crépiter la poêle ; — la fricassée vous monte au nez.

Pour aujourd'hui point de pommes de terre, — point de raves, point de haricots, — point d'escar-

(1) (2) Faites sentir l'e muet.

Zin d'escago, zin de renouille !
Fau rebouto su leu frico.

Leu bon Bréchan, etc.

—

Zeunou magna, zeune femalle,
Dincho, uço, faite le fœu,
Pindi qu'alieto su le challe,
Tin qu'à deman beron leu vieu !

Leu bon Brèchan, etc.

—

Marain-n' ! accu don de froumaille
Su la marmaill' à plein benon !
L'an que vin à te-s éposaille
On dinchera lou rigoudon.

gots, point de grenouilles :— Il faut se rassasier de viandes.

Jeunes garçons, jeunes femmes, — dansez, hachez, faites les fous — pendant que, collés sur les chaises, — jusqu'à demain boiront les vieillards.

Marraine, jette donc des dragées — sur les enfants à plein *benon* (corbeille de boulanger). — L'an qui vient, à tes épousailles, — on dansera le rigaudon.

Lou bon Brèchan fon la ripaille
Pe lou baptèmou d'on garchon.
Pe queminche la bredifaille
Que la vieula s'accueurd' avoué neutra
[çanson !

Les bons Bressans etc.,

LA REVOLE DES MOISSONS

Chanson de M. Melin. — On nomme *Revole* la fin des récoltes et les réjouissances du dernier jour. C'est la fête de Cybèle transformée par le christianisme. La couronne et la croix de paille enrubannée, que l'on suspend à la porte des granges, ne sont-elles pas un hommage chrétien rendu à la Providence ?

La *Revole* de M. Melin a été chantée, le 7 juin 1868, sur l'un des chars qui figuraient à la représentation solennelle de l'entrée de Philibert le Beau et de Marguerite d'Autriche, dans la bonne ville de Bourg.

Musique de M. Melin.

REFRAIN

Nous eublàyon neutre pein-ne,
Quin neutreu blo, rintro chè,
Fon de balle méye, plein-ne
De greus épi bin rouchè.

Refrain. — Nous oublions nos peines, — quand nos blés, rentrés secs, — font de belles maies, pleines — de gros épis bien roussets.

COUPLETS

Bon méchounieu, peusin neutron voulin;
De la mésson fau fore la reveula.
On n'é plu los ; lou plasi vin courin
Drè que l'intin la meseta, la vieula.
Nous eublàyon, etc.

Ier, pe dava, lou tin ch'ére fai nè ;
Èy elliedov', é tounov' é vintove.
E! meu-j ami, ye fallive nou vè
Leyé, çarza ! quem' on che dépaçove!
Nous eublàyon, otc.

Quin bin la çau nou faje lingayé,
Su leu cheillon no n'avin po la nère!

COUPLETS. — Bons moissonneurs, posons notre faucille ; — de la moisson il faut faire la *revole*. — On n'est plus las; le plaisir vient courant — dès qu'il entend la musette, la vielle.

Hier, par là-bas, le temps s'était fait noir ; — il faisait des éclairs, il tonnait, il ventait, — Eh ! nos amis, il fallait nous voir — lier, charger, comme on se dépêchait.

Lors même que la chaleur nous faisait tirer la langue, — sur les sillons nous n'avions pas la *noire*

On bon moumin nou fa tout eublàyé.
Nou-j avin ché ; cheti voui nou vin bére.
Nous eublàyon, etc.

Neutra maitress' a de : « Ze voui-j, fan,
Vou regalo de na larz' oumeleta. »
Pi tou leus oué, mi din leu matafan,
Cheron precha quemin na capeleta.
Nous oublàyon, etc.

La gran chervint' avoué de biauz épi,
Grouje de-z oué, riban pite na frinze,
A trenato la courouna, la croui,
Qui von paro la peurta de la grinze.
Nous eublàyon, etc.

(les Provençaux disent la *cagne*) ! — Un bon moment nous fait tout oublier. — Nous avions soif, aujourd'hui nous allons boire.

Notre maîtresse a dit : « Je veux, enfants, - vous régaler d'une bonne omelètte. » — Puis tous les œufs mis dans les mate-faim — seront percés comme grains de chapelet.

La grande servante avec de beaux épis, — coquilles d'œufs, rubans puis une frange, — a tressé la couronne, la croix, — qui vont parer la porte de la grange.

Du blo qu'a fa lou cheleu du bon Dieu
Nous ain lécha la par de l'indigince.
De neutreu çan na peuvra vev', on vieu
On, pre l'evar, impourto l'abondince.

Nous eublàyon neutre pein-ne
Quin neutreu blo, rintro chè,
Fon de balle mèye, plein-ne
De greus épi bin rouchè.

Du blé qu'a fait le soleil du bon Dieu — nous avons laissé la part de l'indigence. — De nos champs une pauvre veuve, un vieillard — ont, pour l'hiver, emporté l'abondance.

Nous oublions, etc.

LE VRAI BRESSAN

Cette chanson, inspirée par l'amour le plus vif du pays, est l'œuvre collective de deux Bressans de familles patriarcales : l'un, feu l'abbé F. Perdrix, curé de Chavannes-sur-Reyssouze, — l'autre, l'abbé L. M. Nyd, curé de Sermoyer, savant archéologue. C'est à l'obligeance de ce dernier que nous devons le texte qu'on va lire.

Air :

Viv' mon pàyi, vivo la Bràysse !
Ze l'amou tan qu'an venio fau.
Çourcé preto sou lo selau,
Preto guétio, n'y-a que na Bràysse !

I

Se vo verie pe neutre plain-ne,
Aveso neutreu brovou blo.
Pe le tarre, pi pe leu pro
No no bæillin greu de pain-ne.

REFRAIN. — Vive mon pays, vive la Bresse ! — Je l'aime tant que j'en deviens fou. — Cherchez partout sous le soleil, — partout regardez, il n'y a qu'une Bresse !

1er COUPLET. — Si vous parcourez notre plaine, — voyez nos jolis blés. — Par les terres, puis par les prés — nous nous donnons beaucoup de peine.

Leu Brayssan son de bon bouvi,
Bon chailleu é bon labouri.
Viv' mon pàyi...

II

Leu Brâyssan valion bin leus autre.
Leuron soudé, leurons ouvri,
S'é fau revinzi lo pàyi,
I serin tretui épeniôtre.
L'arére leus épante po,
Ni lo quénon braquo su zo.
Viv' mon pàyi...

III

On Ra, que no fase (1) la guàrra,
Trovi neutron pàyi brâyssan

— Les Bressans sont de bons bouviers, — bons faucheurs et bons laboureurs.

II. — Les Bressans valent bien les autres. — Vaillants soldats, vaillants ouvriers, — s'il faut défendre le pays, — ils seront tous opiniâtres. — La charrue ne les épouvante pas, — ni le canon braqué sur eux.

III. — Un roi, qui nous faisait la guerre, — trouva notre pays bressan — si beau, et le désira bien tant

(1) Faites sentir l'*e* muet.

Se brov', é l'anvoisi bin tan
Qu'i queminci d'y prandre tàrra.
Mai seu Sarzan é seu Baron
Yz an-marliron seu quenon (1).
Viv' mon pàyi...

IV

Qu'on moud' u loin queri de gloare !
No sin contin de neutreu çan.
Me-n àrgu', ét hurieu lo Brèyssan
Que sèn' é massoune seu tarra.
S'on n'é po rech', on a de pan ;
Nion ne petafene de fan.
Viv' mon pàyi...

— qu'il commença d'y prendre terre. — Mais ses officiers et ses barons — y embourbèrent leurs canons.

IV. — Qu'on aille au loin chercher la gloire ! — Nous sommes contents de nos champs. — Par mon âme, est heureux le Bressan — qui sème et qui moissonne ses terres. — Si l'on n'est pas riche, on a du pain ; — personne ne meurt de faim.

(1) Allusion à la tradition d'après laquelle les canons d'Henri IV, lors de la conquête de la Bresse, restèrent enfoncés dans les boues de Jayat. Voyez p. 70 de l'intéressante notice *Notre-Dame de Vaux* par l'abbé Nyd ; Bourg, 1846.

V

Ne quetin po neutron veloze
Ni le meude de neutreu gran.
L'éran aisou d'étre Bràyssan ;
Di lieu baillove pro queroze.
Ma, queman zo, ze vu ari
To plan vivr' an Bràyss' é meuri.

Viv' mon pàyi, vivo la Bràysse !
Ze l'amou tan qu'an venio fau.
Çourcé preto sou lo selau,
Preto guétio, n'y-à que na Bràysse !

V. — Ne quittons pas notre village — ni les modes de nos pères. — Ils étaient aises d'être Bressans ; — Dieu leur donnait assez courage. — Moi, comme eux, je veux aussi — tout doucement vivre en Bresse et mourir.

Vive mon pays...

LE GRAND CAPITAINE

Chanson bugiste de M. Anthelme Greffe. — Quelques lignes d'emprunt vont faire connaître l'auteur et son talent.

« M. Greffe (Anthelme), né à Belley le 22 novembre 1780, mort le 30 octobre 1847, était un honnête et laborieux artisan, entouré de l'estime générale, qui, après les rudes labeurs du jour nécessaires au soutien de la famille, se délassait en rimant le soir des chansons patoises sur toute espèce de sujets.

« Ces chansons écrites dans l'idiôme local, célébrant des lieux ou des personnages connus, furent accueillies avec grande faveur et se répandirent promptement dans nos environs où elles se chantent encore aujourd'hui.

« Sans doute, la poésie de Greffe n'est pas savante; on peut y relever de nombreux défauts, tels que la facture vicieuse du vers, les pensées triviales, le manque de bon goût, les expressions libres, les personnalités. Mais il ne faut pas critiquer trop sévèrement ces imperfections chez notre trouvère bu-

giste, qui n'était, il ne faut pas l'oublier, qu'un simple ouvrier sans lettres. Il a d'ailleurs de l'originalité, de la verve, du naturel, souvent de la bonne et franche gaieté, quelque fois même de la grâce et de la fraîcheur. »

Ces lignes, extraites du *Journal de Belley* du 29 octobre 1865, servaient de préambule à la publication d'un poëme intitulé *On boccon dé mo sovenir d'infance* (environ 250 alexandrins) et de quatorze chansons dont voici les titres : *Bellaé é sos alintor*, — *Le grand Capetaine*, — *lé Puissancé de la tarra*, — *Mathiu é Piarretta*, — *la zonna Barzire*, — *les Soiffeurs*, — *mon Vin*, — *le Garçon dé Cambada*, - *la Prochéchon*, — *le Tabac*, — *la maladie dé lé Tartéflé*, — *le mauvais Payeur*, — *Alibaud*, — *la Çapella dé Braille*.

Dans son poëme M. Greffe exprime un vœu bien modeste :

A la posterita démande cho égar
Qu'à Bellaë on parlaë de maë on zor é quar.

Son ombre doit être satisfaite ; nous parlons de lui trente ans après sa mort.

Ce poëme accuse le mépris de l'auteur pour les lois du Parnasse ; mais comment admettre qu'il ait émaillé ses chansons de vers faux qui ne peuvent se chanter? Le *Journal de Belley* s'est évidemment servi de textes altérés par les copies. En reprodui-

sant d'après cette feuille les quatre chansons qui nous semblent les meilleures, nous redressons plus d'un vers boiteux.

Les couplets du *Grand Capitaine*, par lesquels nous commençons, célèbrent les cendres de Napoléon, ramenées à Paris en 1840 par le prince de Joinville.

Air : de la *Marseillaise*.

I

Honorin le gran Capetène ;
Honorin-le dé na çanson.
On l'intarré à Sainte-Hélène,
So on sauge, prè d'on boaesson.
Su lui arre passa na càbra,
Lui qué passave su lo raë !
Pé corona so grans ésplaë,
O France, fa taillié le màbra !

I. — Honorons le grand Capitaine ; — honorons-le d'une chanson. — On l'enterra à Sainte-Hélène, — sous un saule, près d'un buisson. — Sur lui aurait passé une chèvre, — lui qui passait sur les rois. — Pour couronner ses grands exploits, — ô France, fais tailler le marbre.

On ét alla le qu'ri
Pé l'aduir' à Pari.
Amis, ami,
Çantin-le bien ; y-étaë 'n home dé pri !

II

Nos in bin viu son traë begourné,
Sa blauda dé coleur bezé,
Se-n épé qu'in or son lé mourné,
Son fron gaë, se-n oa de grelié,
Su son petre na gran motaëla
Qu'ol év' aqui pé sa valeur.
Gloir', honneur, be-nheur, malheur
Éton lo sor dé se-n etaëla.

On ét alla, etc.

On est allé le quérir — pour l'amener à Paris. — Amis, amis, — Chantons-le bien, c'était un homme de prix.

II. — Nous avons bien vu son chapeau à trois cornes, — sa capote de couleur grise, — son épée à poignée d'or, — son front gai, son œil de grillon (vif), — sur sa poitrine une grande plaque — qu'il avait acquise par sa vaillance. — Gloire, honneur, bonheur, malheur — sont le sort de son étoile.

III

Vrai bressaudeu din na bataille,
Francé le suivév' in coran,
So le plom, le far, la mitraille...
Gàra ! gàra ! foui dé dévan !
To s'infuyév' à se-n approce ;
Viévé Nopoléïon vinqueur !
É lo Francé, ranpli dé cœur,
Franchissévon rampar é roce.

On ét alla, etc.

IV

La balla, le bollé, la bomba,
Ni l'obu ne l'ont affraya ;

III. — Vrai boute-en-train dans une bataille, — Français le suivaient en courant, — sous le plomb, le fer, la mitraille... — Gare, gare, fuis de devant. — Tout s'enfuyait à son approche ; — Vive Napoléon vainqueur ! — et les Français remplis de cœur, — franchissaient rempart et roche.

IV. — La balle, le boulet, la bombe,— ni l'obus ne l'ont effrayé ; — la plaine, le coteau, la combe —

La plana, le coteau, la comba
Viévon pista lo darnuya.
La tarra trovavé son maitré ;
Si o ne fusse pa trahi,
Ol are fai dé son pàyi
On lieu choisi pé le bien-êtré. (1)

On ét alla, etc.

V

To Pari porre bien sé cindré
Dé lo drapeau de l'onnemi.
Étindé-lo tui so sé cindré,
O porra ancor miaeu dremi...

voyaient poursuivre les fuyards. — La terre trouvait son maître; — s'il n'eût pas été trahi,—il aurait fait de son pays — un lieu choisi pour le bien-être.

V.—Tout Paris pourrait bien se ceindre —des drapeaux de l'ennemi. — Étendez-les tous sous ses cendres, — il pourra encore mieux dormir...—O trop

(1) On s'aperçoit, à ce vers et à quelques autres, que le patois s'en va, comme le disait Brillat-Savarin, à moins que cette teinte française ne soit le fait de maladroits copistes.

O trop étarnellà pranire
Qué le ratin din le çarcueil,
A mointé nos arin l'orgueil
Dé le posséda din na bire !...

On ét alla le qu'ri
Pé l'aduir' à Pari.
Amis, ami,
Çantin-le bien ; y-étaë 'n home dé pri !

éternel sommeil — qui le retient dans le cercueil,— au moins nous aurons l'orgueil — de le posséder dans une bière !...

On est allé, etc.

LA JEUNE BERGÈRE

Chanson bugiste de M. Anthelme Greffe. C'est une petite pastorale pleine de grâce et de fraîcheur.

AIR :

« Vin te chéta, zonna barzire ;
L'ombra s'étin su le gazon ;
L'ar é se frié ; l'àigua sepire ;
Los igeau dion lo ple brâvé canson.

Vin te chéta ; l'harba fleuria
E le telio quevar dé fleur,
Le blan mogué, la fra joulia
Mandon parto leu soaves odeur.

« Viens t'asseoir, jeune bergère ;—l'ombre s'étend sur le gazon ; — l'air est si frais ; l'onde soupire ; -- les oiseaux disent les plus belles chansons.

Viens t'asseoir ; l'herbe fleurie — et le tilleul couvert de fleurs, — le blanc muguet, la fraise jolie — envoient partout leurs suaves odeurs.

Vin te chéta su la vardera :
U miaê du pra son to meuton.
Veca dé fleur pé ta parera,
Pé cucé l'harb', pé rediau le boaëssou.

Vin te chéta ; de mé conseme,
De vai meri t'aiman tozo.
I fâ bin çau ; déza ze dreme ;
Inaré mo bra, vin far' on senn' éto.

D'ainse, Colin, su l'harbetta,
Dezév' ; é bientou le barzi
S'étan cucia, la barzéretta
Upré de lui accoru sé dremi.

Viens t'asseoir sur la verdure ; — au milieu du pré sont tes moutons. — Voici des fleurs pour ta parure, — pour couche l'herbe, pour rideau le buisson.

Viens t'asseoir ; je me consume, — je vais mourir t'aimant toujours. — Il fait bien chaud ; déjà je dors ; — entre mes bras, viens faire un somme aussi. »

Ainsi Colin, dessus l'herbette, — disait, et bientôt le berger — s'étant couché, la bergerette — auprès de lui accourut pour dormir.

LE FILS DE CAMBADE.

Chanson bugiste de M. Anthelme Greffe. — Dans ces couplets, facilement tournés, l'auteur touche aux mœurs villageoises et raille, sous une forme enjouée, ces rigides matrones qui ne veulent pas laisser sortir leurs filles et qui attirent les garçons chez elles.

AIR : *Il pleut, il pleut, bergère.*

Y-a tan dé brâvé feille
Qu'habiton Veregnin,
Qu'on lé tin so dé greille
Quemé de capethiin (1).

Il y a tant de jolies filles — qui habitent Virignin (village au pied du fort de Pierre-Châtel), — qu'on les tient sous des grilles — comme des capucins.—

(1) Nous copions sur le *Journal de Belley* le *th* anglais de ce mot et de celui de *thié* au 3e couplet. Mais nous soupçonnons fort l'éditeur anonyme d'avoir lui-même figuré ainsi la prononciation ; il avait lu Brillat-Savarin.

Lé tro cruéllé màré
Y fon tant attinchon
Qu'ell' né povon rin fàré
Qu'avoë leur parmechon.

Lo garçon dé Cambàda,
Cho qu'é se amoaëreu,
Ol àmé la Gaspàrda ;
Lia, li fa lo jaeu daeu.
On zor, pequan dé fàvé,
Y tombiron d'accor.
La màré lo guétàvé,
S'approc' é lo fa tor.

'N autre zor, la Gaspàrda
Marmotàvé to plan ;

Les trop cruelles mères—y font tant attention—qu'elles ne peuvent rien faire — qu'avec leur permission.

Le fils de Cambade, — celui qui est si amoureux, — il aime la Gasparde ; - elle, lui fait les yeux doux. — Un jour, semant des fèves, — ils tombèrent d'accord. — La mère les guettait, — s'approche et leur fait tort.

Un autre jour, la Gasparde — marmottait sans détour : — « Je m'en vais chez Cambade — chiquer

« De m'in va thié Cambada
Chica dé matafan,
Màré, sàyé tranquilla ;
Dé maë ne craigné rien ;
Né saë pa 'n imbecila ;
Né restaraë pa bien. »

— « Yeu va-te, corratire ?
Y-a dé buir' u tepin,
Dé fare-n' à la grire ;
Prin le châ le ple fin.
Châsse bien la trequia.
Maë, le fua va farà.
Deméla la belia ;
La cass' é prépara. »

des mate-faim. — Mère, soyez tranquille ; — de moi ne craignez rien ; — ne suis pas une imbécile ; — ne resterai pas bien. »

— « Où vas-tu, coureuse ? — Il y a du beurre dans le pot, — de la farine dans le pétrin ; — prends le tamis le plus fin. — Tamise bien la farine de blé noir. — Moi, je vais allumer le feu. — Démêle la bouillie ; — la poële est préparée. »

Is in fon na trinténa,
Dé matafan mignon.
La çambr' é bientou pléna
Dé feill' é dé garçon.
To, jesqu'à la racleura,
Y fa bon à goinfrà ;
In moin dé demi-heura,
Matafan son bâfrà.

La màré carràyévé
Dé vin à plein taru,
É çacon in bevévé
Quemin dé dissolu.
Tor à tor i s'imbràsson ;
Du rest' on n'in de riin.
Avoué leur làvré grassé
Sé barfollion le groin.

Ils en font une trentaine — de mate-faim mignons. La chambre est bientôt pleine — de filles et de garçons. — Tout, jusqu'à la raclure, — est bon à s'en goinfrer ; — en moins de demi-heure, — mate-faim sont bâfrés.

La mère portait du vin à pleines cruches, — et chacun en buvait — comme des dissolus. — Tour à tour ils s'embrassent ; — du reste, on n'en dit rien. —Avec leurs lèvres grasses,—ils se barbouillent le nez.

LE TABAC.

Chanson bugiste de M. Anthelme Greffe — L'auteur attribue au tabac la vertu d'éloigner la *chauche-vieille* ou incube qui trouble le sommeil. Dans le Jura et dans le Bugey, on croit que si l'on se couche, au lieu d'aller à la messe de minuit, on est visité par la *chauche-vieille* qui descend par la cheminée. Cette tradition nous a été conservée par M. Désiré Monnier (*Mœurs du Jura*, 1823, p. 53; *Traditions populaires*, 2e édition, 1874, p. 684) et par Mgr Depéry (*Mœurs du pays de Gex*, 1833, p. 30). La *chauche-vieille* n'est pas autre chose que le cauchemar dont l'étymologie a occupé les savants. Cauchemar nous semble formé de deux anciens mots : *chaucher*, fouler, et *mar*, mal, c'est-à-dire mal de l'oppression. Quant à *chauche-vieille*, en languedocien, *chaoucho-viélio*, l'abbé Des Sauvages prétend que ce mot signifie *foulé par la vieille, par la sorcière*. Un mot patois du 3e couplet va nous fournir une autre explication. M. Greffe nomme la gorge *viviaille* (chemin de la victuaille). En ce cas, *chauche-vieille* équivaudrait à *oppression de la gorge*.

Cette chanson a été plus que les précédentes dénaturée par les copistes. Nous avons dû retoucher la fin des deux derniers couplets.

Air :

In Uropa noutros anciin
Sin taba zamai né prasàvon,
Pindan qué lo Péruviin
Dapoë dé siècles in usàvon.
Colomb adui cho plan amar
Que fa ronfla le na in viaille.
Ol écarté le cauchemar
Atramin de (1) la teusse-viaille.

Remarqua don intré lé din
Tan dé pipé, tan dé cigàré ;

En Europe, nos anciens, — faute de tabac, jamais ne prisaient, — pendant que les Péruviens — depuis des siècles en usaient. — Colomb amena ce plan amer — qui fait ronfler le nez comme vielle. — Il écarte le cauchemar, — autrement dit la chauche-vieille.

Remarquez donc, entre les dents, — tant de pipes tant de cigares; — des bouffées portées par le vent

(1) Appuyez sur l'*e* muet.

Dé boffa perta pé le vin
Din lo cieu la fema s'égàré.
Y-insincé l'âma dé lo viaeu
Qué né zoàyon ple dé la viaille.
Su leu cor mor, d'on pa zoyeu,
Nos y passin in teusse-viaille.

In carotta u in cornè
Le chiqueur s'in rampli la gueula.
De ta bâva, foutu manè,
Fedra que ramplissé te-n eula.
Ton groin si plin té rin camar;
T'in a presque vé la vi-viaille.
L'odeur chassé le cauchemar,
Atramin de (1) la teusse-viaille.

— dans les cieux la fumée s'égare. — Cela encense l'âme des vieux, — qui ne jouent plus de la vielle. — Sur leurs corps morts, d'un pas joyeux, — nous passons en chauche-vieille.

En carotte ou en cornet, — le chiqueur s'en remplit la bouche. — De ta salive, fichu cochon, — faudra que tu remplisses ta marmite. — Ton nez si plein te rend camard;—tu en as presque à la gorge. —L'odeur chasse le cauchemar, — autrement dit la chauche-vieille.

(1) Appuyez sur l'e muet.

Revenan, sourcié, dévin,
Vos in fété conta dé drolé.
Silfe, sarvan, espri malin,
Epovinta lé tété follé.
Or on sa bien lo mauvai dar
Que vin no copa la vi-viaille ;
Y é l'étarnet cauchemar,
Atramin de (1) la teusse-viaille.

Na noë, su mon lit étindu,
Ple indremi que revéilla,
Sacredié, de mé cru pardu ;
De cru que na carambrelia
Dé diablé éton dessu ma char.

Revenants, sorciers, devins, — vous en faites conter de drôles. —Sylphes, servants, esprits malins,— épouvantez les têtes folles. — Maintenant, on sait bien le mauvais dard — qui vient nous couper la gorge ; — c'est l'éternel cauchemar, — autrement dit la chauche-vieille.

Úne nuit, sur mon lit étendu, — plus endormi que réveillé, — sacredié, je me crus perdu ; — je crus qu'une charretée — de diables étaient sur ma chair.

(1) Appuyez sur l'*e* muet.

Mai ple né crain celé canaille ;
Na pras' inray' le cauchemar,
Atramin de (1) la teusse-viaille.

Mais plus ne crains cette canaille ; — une prise arrête le cauchemar, — autrement dit la chauche-vieille.

(1) Appuyez sur l'*e* muet.

LA

BATAILLE DE CORMORANCHE

Cette chanson bressane nous a été remise avec la note suivante : « Chanson composée à Cormoranche, commune du canton de Pont-de-Veyle, par M. Bernard, dit le Grenadier, professeur de mathématiques au collège de Bourg, en 1790, mort dans son domaine de Noaillat (Cormoranche), en 1840, — à l'occasion d'une rixe survenue entre un petit homme et une grande femme de la susdite commune, rixe où le petit homme fut battu par la grande femme (historique). »

AIR :

O ! mai l'on di qu'à Cormarèce,
Le polaille sont èragé ;
El sâton dessu lou polé,
A l'hora que moin is y pèsse ;
A co de gripp', à co de bé,
El tâsson de lous éboillé.

Oh ! mais l'on dit qu'à Cormoranche — les poules sont enragées. — Elles sautent sur les coqs, — à l'heure que moins ils y pensent ; — à coups de griffes, à coups de bec, — elles tâchent de les terrasser.

Zan, gardas-y bié ta volaille,
Se te ne vo étre battu.
T'aré de la tré su lo cu,
Se te ne garde te polaille ;
Car la çous' an é bié provò,
Que la polaille fé de mò.

Z'a vio dé çartain-n' écriture,
Que dou polé vevan é pé,
Avoa quaque gran de pané
Dont i fasé lio norriture,
Dé na cor, l'ator d'on pali,
Sé jamais avay o de brui.

Yé survinci una polaille,
De l'espéce de c'lé que t'ò,

Jean, garde bien ta volaille, — si tu ne veux être battu. — Tu auras de la fourche au c.., — si tu ne gardes tes poules ; — car la chose en est bien prouvée, — que la poule fait du mal.

J'ai vu, dans certaine écriture,— que deux coqs vivaient en paix,—avec quelques grains de maïs,—dont ils faisaient leur nourriture, — dans une cour, autour d'un pallier, — sans jamais avoir eu de querelle.

Il survint une poule, — de l'espèce de celle que

Que lio causi bin biè de mò,
An lio causan grande bataille ;
Mai i se son bin tè captò
Que yon dé dou y-a demorò.

Y-é na groussa polaille bouire,
Dou co ple groussa qu'on moton,
Qu'a sâto su on polaton,
U caro de na cevenire.
El ne li-a po laicha, dit-on,
De plema su lo cropion.

To dray s'é vé u Pon-de-Vale ,
Per devé lo zuzo de pé.
I la pincha dessu lo bé,

tu as, — qui leur causa certes bien du mal, — en leur causant grande bataille ; — mais ils se sont tant frappés, — que l'un des deux est demeuré (à terre).

C'est une grosse poule noire, — deux fois plus grosse qu'un mouton, — qui a sauté sur un petit coq, — au beau milieu d'une chenevière. — Elle ne lui a pas laissé, dit-on, — de plumes sur le croupion.

Tout droit ils s'en vont à Pont-de-Veyle , — par devant le juge de paix. — Il la pince sous le men-

An li desan : Groussa polaille,
Cho co, te n'aré po rason
D'ava battu lo polaton.

Pisque t'é si buna pondèsse,
Que té fo lous zoué à dou moyé,
Ne sâta po su lou polé,
A l'hora que moin is y pèsse.
Qué lou polé velion grattò,
I ne fan po torzo de mò.

ton, — en lui disant : Grosse poule, — cette fois, tu n'auras pas raison — d'avoir battu le petit coq.

Puisque tu es si bonne pondeuse, — que tu fais des œufs à deux jaunes, — ne saute pas sur les coqs,— à l'heure qu'ils y pensent le moins. — Quand les coqs veulent gratter, — ils ne font pas toujours du mal.

LE

NOUVEAU BAPTÊME BRESSAN

Cette jolie chanson bressane a été composée par M. Claude Marion, rédacteur au *Journal de l'Ain*, et a été chantée dans une cavalcade, il y a quelques années.

Nous ne donnons que le premier couplet dans sa forme complète; il suffit pour les suivants, de rappeler au chanteur qu'avant le *bis* du deuxième vers on répète toujours le crescendo affirmatif : *Oua, ma fion, oua, me-n arga, oua*.

AIR : *Quan lo be n hom' vinci du beu* (1).

1. Equeto bin, feill' é garchon (*bis*),
Çan que no vin vo dere,
Oua, ma fion, oua, me-n arga, oua !
Çan que no vin vo dere.

2. L'in passo, pre lou renouvé (*bis*),
Ey ave din na frema... (*bis*)

1. Ecoutez bien, filles et garçons, — ce que nous allons vous dire, — oui, ma foi, oui, mon âme, oui, — ce que nous allons vous dire

2. L'an passé, pour le printemps, — il y avait dans une ferme...

(1) Première chanson de ce recueil.

3. Ey av' on zeunou labouri (*bis*),
Biau pi drè com' on peplou (*bis*).

4. Proumi levo, deri cuchia (*bis*),
I fase bin greu d'euvra (*bis*).

5. Quin l'éleveta fi son gni (*bis*),
Zin-Liaudou devin tristou (*bis*).

6. Zin-Liaudou, qu'ô-te don (*bis*) ?
Li demindi sa more (*bis*).

7. On ne t'intin po mai chinto (*bis*),
Quin te vo à le tare (*bis*).

3. Il y avait un jeune laboureur, — beau et droit comme un peuplier.

4. Le premier levé, le dernier couché, — il faisait vraiment beaucoup d'ouvrage.

5. Quand l'alouette fit son nid, — Jean-Claude devint triste.

6. Jean-Claude, qu'as-tu donc ? — lui demanda sa mère.

7. On ne t'entend plus chanter, — quand tu vas dans les terres.

8. N'é-te po contin de ton blo (*bis*)
Don bin de ta naveta (*bis*) ?

9. Qu'ô-te, Zin-Liaudou, di-me-zeu (*bis*),
Pe secho dins' su planta (*bis*) ?

10. More, ze vudré me mario (*bis*)
Avoué la Nizon Querta (*bis*).

11. Ye n'é que cintie, mon garchon (*bis*);
No rinzerin l'affore (*bis*).

12. L'affore fu pro bin rinzia (*bis*),
On mé d'apré, me-n arga (*bis*).

8. N'es-tu pas content de ton blé — ou de ta navette ?

9. Qu'as-tu, Jean-Claude, dis-le moi, — pour sécher ainsi sur plante.

10. Mère, je voudrais me marier — avec la Denise Curt.

11. Ce n'est que cela, mon garçon; — nous arrangerons l'affaire.

12. L'affaire fut, en effet, arrangée, — un mois après, ma foi.

13. On tiossi bin trinta pole (*bis*),
Rin que pre le froumaille (*bis*).

14. On bu, tré vé, pi dou moton (*bis*)
Passiron pre le nouce (*bis*).

15. Dinpi cho tin, neutron mingnia (*bis*)
Com' on rosségno chinte (*bis*).

16. L'autrou sé, Zin-Liaudou vinci (*bis*)
No dere na novalla (*bis*).

17. É fau, z'ami, vos apréto (*bis*)
Pe veni u batémou (*bis*).

13. On tua bien trente poulets, — rien que pour les fiançailles.

14. Un bœuf, deux veaux et deux moutons — passèrent pour les noces.

15. Depuis ce temps, notre garçon — comme un rossignol chante.

16. L'autre soir, Jean-Claude vint — nous dire une nouvelle.

17. Il faut, amis, vous apprêter, — pour venir au baptême.

18. La Nizon, que n' par po son tin (*bis*),
Vin de me rindre pore (*bis*).

19. Le m'a bailla on greu garchon (*bis*),
Que réle com' on diablou (*bis*).

20. Nos allin don lo batteye (*bis*),
Pre qu'i say' on brav' houmou (*bis*)

21. Pit' apré cintie, nos irin (*bis*)
Trinquo avoué la more (*bis*).

22. No veliin bin fore leu fo (*bis*),
Mé sonz' ari eu peuvrou (*bis*).

18. La Denise, qui ne perd pas son temps, — vient de me rendre père.

19. Elle m'a donné un gros garçon, — qui crie comme un diable.

20. Nous allons donc le baptiser, — pour qu'il soit un brave homme.

21. Puis, après cela, nous irons — trinquer avec la mère.

22. Nous voulons bien faire les fous; — mais songer aussi aux pauvres.

23. Ya, lôssa, tin de molereu (*bis*),
Qu'é fa fremi lou mondou (*bis*).

24. Y-é pre leus y bailli de pan (*bis*)
Qu' no demindin l'armeuna (*bis*).

25. Dépacho-vo don à beto (*bis*)
La man à veutra caffa (*bis*).

23. Il y a, hélas ! tant de malheureux, — que ça fait frémir le monde.

24. C'est pour leur donner du pain — que nous demandons l'aumône.

25. Dépêchez-vous donc à mettre — la main à votre poche.

LE PATOIS
DU PAYS DE GEX

Cette étude nous fut adressée en 1856. Elle mérite l'attention des linguistes. C'est un excellent spécimen d'investigation philologique. M. de Jotemps s'est attaché à recueillir le patois pur de son pays et à en fixer la prononciation.

Si le dialogue rural, qu'il s'est donné pour thème, était traduit, comme il le désirait, dans les différents dialectes du Bugey, de la Bresse et de la Dombes, nous aurions une idée assez nette de leurs caractères particuliers.

Nous prions donc instamment M. Musy, l'auteur des *Fables en patois bugeysien*, de nous traduire le même dialogue en patois de Nantua ; M. Guigue, de le traduire en patois dombiste ; M. l'abbé Nyd, en patois des Burrins, et quelques autres amis du passé, en patois de la Michaille, du Valromey, de la Valbonne, du Revermont et du cœur de la *Bonne Bresse*, c'est-à-dire de Foissiat ou Jayat.

ETUDE SUR LE PATOIS

DU PAYS DE GEX

PAR M. LE COMTE GASPARD PERRAULT DE JOTEMPS.

PRÉAMBULE

J'ai autrefois bien étudié le patois du pays de Gex, à qui je devais quelques égards pour m'avoir mis à même, pendant mon séjour en Angleterre, d'être un peu moins raillé que d'autres Français à l'endroit de la prononciation des *th* anglais. En effet, ce patois contient non-seulement les deux principales espèces de *th*, que Boyer désigne ainsi : « l'une approchant d'un D par sa prononciation, et l'autre d'un T aspiré, » mais encore les variantes, et il y en a. C'est un fait très étonnant ! J'ai même souvent et vainement cherché d'où venaient aux Anglais leurs *th*. Le welsh, soit notre bas-breton, ne semble point les avoir; ils n'existent ni dans l'allemand, ni dans ses dérivés; on ne les trouve point dans le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais. On dit le *grec;* mais en est-on bien certain, puisqu'il s'agit d'une langue morte, dont on ignore l'exacte prononciation. Trouverait-on les *th* anglais dans le grec moderne? Je n'en sais rien. Quant à leur existence dans notre

patois et à la parfaite identité de leur prononciation, c'est un fait indubitable. — Du reste, on s'explique assez facilement la teinte italienne et espagnole de ce patois, notamment la tournure de ses conjugaisons. On lui sait gré d'avoir conservé de fréquentes traces de latin et quelquefois des phrases entières.

Je ne doute pas qu'on ne trouve également les *th* dans le patois de la Bresse et du Bugey (1). C'est ce qu'il faudrait constater, en prenant la peine, dans chaque arrondissement, de traduire mot à mot les phrases suivantes dans lesquelles j'ai cherché, entre autres points de vue, à réunir un certain nombre de mots qui comportent les *th* des deux divisions D et T de Boyer. (On se ferait, je crois, une idée plus rapprochée de ces deux sortes de *th*, en imitant le défaut de prononciation de certains enfants qui appuient le bout de la langue contre les dents de la machoire supérieure, en l'engageant un peu entre les dents. Si, dans cette position, on cherche à émettre le son du Z, il en résulte assez approximativement le *th* coté D; tandis qu'en cherchant à fournir le soń du C, on obtient à peu près le *th* coté T.)

(1) Nous avons vu, à propos de la chanson *Notre Benoîte*, que Brillat-Savarin a reconnu le *th* dans le patois bugiste et l'a signalé dans une note de sa *Physiologie du Goût*.

L'ancien observateur qui se chargerait de cette petite besogne (ancien, dis-je, car le bon patois se gâte tous les jours) voudrait bien prendre soin :

1° D'écrire par th les mots où l'on sent le *th* anglais côté D, comme dans les mots *thou*, *thee* (tu, toi) ; — par *th* souligné ou italique ceux où l'on entend le *th* anglais coté T, comme dans *mouth* (bouche) et *youth* (jeunesse) ; — par TH doublement souligné ou en petites capitales ceux où le *th* anglais sonne comme dans *thaw* (dégel) et *thief* (voleur) ;

2° D'exclure en général les lettres inutiles à la prononciation, et de remplacer la syllabe *en* par *in* ou *an*, suivant le son qu'elle doit avoir ;

3° D'indiquer par les signes prosodiques les syllabes longues ou brèves de certains mots sur lesquels la voix pourrait se tromper (1).

---

(1) Ces signes prosodiques faisant défaut à l'imprimerie, nous sommes obligé de priver le lecteur de ces utiles indications.

DIALOGUE RURAL

Thème à traduire

Deux bergers de vaches s'étaient rencontrés et s'entretenaient de la manière suivante. Le plus jeune dit :

— Nous avons chez nous cinq bœufs, sept chevaux, huit juments, quinze vaches, un taureau, deux génisses, deux veaux, une ânesse et vingt poules.

— Il faut assez d'eau, dit l'autre berger, pour abreuver tous ces animaux!

— Oh oui! il en faut ; mais, nous en avons autant que nous voulons dans une petite rivière qui passe sur la ferme.

— Et puis quelle troupe de domestiques tenez-vous pour tout cela?

— Voici : un berger et un petit aide pour les vaches ; un bouvier et un aide pour les bœufs, cinq charretiers (un pour trois chevaux ou juments); une laitière pour mener le lait à la ville;

DIALOGUE RURAL

Traduction en patois de Gex

Dou barthi de va*th*é s'étion rancontra é devizavon queman çan. Le pe djouannò dece :

— No-z avin THi no cin bu, cha THevo, oui cavèlé, tianzé va*th*é, on bové, doué mothé, dou vé, na choma é van polaglié.

— E fau bouna dré d'aigué, dezé l'atro, per abéra toté celé bétié !

— O ouè ! qu'é n'an fau ; mé no-z an in atan que no volin dgan na ptita reviré qué passa su la farma.

— E pouè quin-na tropa de mondo teni-vo pé to çan ?

— Védeça : on barthi é on boubo pé les va*th*é ; on bovi é on bovéron pé lou bu ; cin THaroton (ion pé tré THevo o cavalé) ; na lafélirè pé ména le lafé à la vèla ; doué sarvanté pè faré lou vivro,

deux servantes pour préparer les aliments, pétrir, chauffer le four, cuire le pain, et porter les soupes, le matin, et à quatre heures du soir, les goûters, aux ouvriers qui travaillent d'un côté et d'autre.

— Dites-moi donc, mon ami, combien les servantes mettent de marmites sur le feu pour donner à tant de bouches?

— Une seulement, une marmite, mais elle est aussi grande qu'un petit cuvier pour la lessive.

— Votre maître est-il chasseur?

— On le voit quelquefois charger son fusil et chercher le lièvre avec ses chiens; mais la broche ne fait pas souvent rôtir le gibier.

— Quand le vent souffle fort, et si la pluie et la neige tombent, que faites-vous?

— Les uns prennent les fléaux et battent le blé, le seigle, l'orge ou l'avoine. Les autres scient le bois pour les maîtres, s'il en faut scier. Les femmes rin-

anpata, THarfa le for, couèrè le pan è trafii lè spè, le matin, è lou goutèron, la véprena, eu-z ovri què travaglion d'on couté è d'atro.

— Deté-mè don, me-n ami, combin lè sarvantè bouton d'eulè su le foua pè bagli à tan de bo*thè* ?

— Iena seulaman, n'eula, mè l'è asse granta que na ptita ÉTHÉFÈ pè la bouia.

— Voutron maitrè è-t-è THÈfieu ?

— On le vè quaquèvai THarthi son fouzi è THar*th*i la livra aouè sou THin; mè la bro*th*è ne fa pa sovan ruti le thebi.

— Quan l'ura choflè, è sè la pioth' è la nay tombon, què faci-vo ?

— Lou-z on prègnon lou-z écocieu è écoçon le blia, la sèla, l'ouartho o l'avanna. Lou-z atro raçon le bouè pè lou maitrè, se n'an fau raci. Lé fènè (*ou bien* lè fèmalè) ranfon lou feuda quant é son

cent les tabliers quand ils sont sales, mettent la main aux balais et balaient toute la maison. Ensuite, elles prennent les rouets pour filer tout le reste du jour. A neuf heures de la nuit, chacun et chacune va se coucher pour dormir. Le matin, avant le soleil, et souvent quand la lune luit encore sur les eaux du lac, ou qu'il ne fait pas encore tout à fait jour, le maître-valet nous appelle tous et il faut sortir du lit.

— Quelles sortes de fruits avez-vous ?

— Nous avons les poires, les pommes, les prunes et les noix. Nous n'avons pas encore achevé, cette année, de secouer les noyers. Nous avons aussi les cerises de greffe qu'on fait vendre ; mais pour les cerises sauvages et les noisettes, chacun en mange autant qu'il veut.

— Quelle espèce de bois fait-on pour les maîtres ou pour la ferme ?

— Les vieux poiriers, pommiers, noyers ; puis, quelques peupliers et le bois des haies.

cofo, bouton la man é remacé è remaçon tota la maison. E pouè l' prègnon lou brego pè fela to le resto du theur. A nou heurè de la nè, THAQUION è THAQUIÈNA va se keu*th*i pè dremi. Le matin, avan le sèleu, è sovan quan la lena regliui ancora su lé-z aigué du lay, è qu'è ne fa pa fin-naman theur, le maitrè-valè no-z apalè è é fau chorti du liai.

— Quin-nè chortè de frita avi-vo (*ou bien* i-vo) ?

— No-z in lou perè, lé pomè, lé pronmé è lé gnuè. No n'in pa fin-naman greula totè lé gnuirè sti an. No-z in asse bin lou grefion qu'on fa vandre ; mè pe lé margalè é lé-z alagnè THAQUION an methè atan qu'è vu.

— Quin-na chorta de bouè fa-t-on pè lou maitrè o pè la farma ?

— Lou vio peri, pomi, lé vigliè gnuirè; è pouè quaquè peblio, è le bouè dé sizè.

— Que faites-vous le dimanche, après vêpres ?

— Quelquefois on chante, on danse. Les petits prennent les clochettes des vaches pour sonnailler.

— Allons ! voilà l'heure, nous ne pouvons plus causer aujourd'hui. Adieu !

— Què faci-vo la demanthe à la vé-prena ?

— Quaquèvni on THantè, on danfè ; lou pti pregnon lé canpan-nè de va*th*è pè chenaglia.

— Alin, veca l'heura, no ne povin pliè devisa ouai. Adsi-vo !

APPARENCES ÉTYMOLOGIQUES

De quelques mots du dialogue.

Bu (bœuf) : *bucy, bue,* espagnol et italien.

MOTHON, MOTHÈ (génisse) semblent venir de l'espagnol ; *mozo, moza* (jeune). *mozon* (jeune et vigoureux).

CHOMA ou SOMA (âne, ânesse) : *somaro, bestia di soma,* italien.

AIGUÈ PER ABÉRA : *aqua para abrevar,* espagnol.

BOUBO (petit aide du berger) : probablement de *bubulus, bubulcus.* On ne peut songer à l'allemand *bube* (garçon), qui n'est d'ailleurs qu'un terme de mépris.

TRAFFII (porter de côté et d'autre, sans que la signification de commerce, de trafic y soit comprise) : de l'espagnol *traer, trafigar* (porter, voyager), ou du latin *trahere.*

GOUTÈRON. C'est le repas de quatre heures après midi, et le nom que lui donnent ceux qui gâtent le patois. Les vieillards disent encore, comme en latin, espagnol et italien, LA MÉRANDA, en se servant toutefois plus du verbe que du substantif : *Vèca la clio-*

thè, è no fau alla mérandà (Voilà la cloche, il nous faut aller goûter). — Les autres repas sont : *le din-nâ*, le matin; *le goutâ*, à onze heures ; *le spâ* à la nuit.

EULA (marmite) : *olla*, latin, espagnol, italien.

ETHÈFÈ (cuvier) : vraisemblablement de l'espagnol *estufa* (étuve).

URA (vent) : latin, espagnol, italien.

PIOTHÈ (pluie) : il semble qu'en usant du *th*, si fréquemment employé dans notre patois, on ait simplement voulu imiter la prononciation italienne *pioggia*.

ECOCIEU (fléau), ÉCOAÈ (battre au fléau) : ce n'est vraisemblablement que notre verbe *écosser*, et l'application est juste quand il s'agit de grains à siliques.

RACÈ (scie), RACI (scier) : probablement de *recura* (scie), espagnol.

BLIA (blé) : on a pas besoin, je crois, d'aller à l'italien *biada*.

SÈLA (seigle) : *secale*, latin et italien.

OUARTHO (orge) : imitation, dirait-on, au moyen du *th* de la prononciation *orzo*. Ce qui, d'ailleurs, pourrait rattacher le mot à l'italien, c'est qu'il est ici comme dans le patois, au masculin.

FEUDA (tablier) : peut-être de *fodera* (doublure), italien.

COFO ou CUAFO (sale) : peut-être de l'italien *caffo*

(impair, mal à propos, mal fait).

BREGO (rouet) : je n'entrevois point d'où peut venir ce mot. — (Il est peut-être formé par onomatopée, comme le provençal *brego* (querelle).

GREULA (secouer) : de l'italien *crollare*.

MARGALÈ (cerises sauvages) : peut-être du provençal *margal*, plante sauvage.

ALAGNA (noisette) : notre aveline et *avellana*, latin, espagnol et italien.

SIZA (haie) : vraisemblablement de l'espagnol *seto* (haie, clos).

ADSI-VO (adsit vobis Deus) : Cette précieuse locution n'est déjà plus employée que par les vieillards. Pour être compris, il faut dire aux jeunes gens : *porta-vo bin* (portez-vous bien, sans l'aide de Dieu, si vous le pouvez).

Voici encore quelques mots qui me reviennent à la mémoire :

BRO (bourgeon) : de l'espagnol *brota* (bourgeon, rejeton).

COLOGNÈ (quenouille) : du latin *colus; counoul* en provençal.

CRUTHÈ (son) : de l'italien *crusca*.

FOUATA (poche) : cela viendrait-il de *faltriquera*, espagnol ?

NOTE SUR LE BELO

DES PEIGNEURS DE CHANVRE.

Les peigneurs de chanvre descendent chaque année du plateau d'Izernore, pour exercer leur métier dans la Bresse et autres bons pays de chènevières, jusque dans la Haute-Saône. Quand ils ont passé le pont de Thoirette, ils parlent entre eux, pour n'être compris de personne, le langage particulier dont ils ne se servent que hors du Bugey, et qu'ils nomment *le belo*.

Un géomètre-expert, honorablement connu à Bourg, M. Merle, eut occasion de vivre avec ces montagnards et se fit initier à leur langage. C'est de lui que nous tenons les quelques mots, les quelques phrases qu'on va lire; c'est lui qui nous les a dictés, un jour que nous causions de patois; et, maintenant qu'il n'est plus, nous regrettons de n'avoir pas mieux profité de sa bonne mémoire et de son extrême obligeance

MOTS.

Afia.	Oui.
On afliou.	Un œuf.
L amata.	La ville (l'amas de maisons).
Lés anzefin.	Les filles.
'N arqui.	Un soldat (archer).
La babauta.	La montagne.
Le beclo.	L'hiver, la gelée.
Na bégnoula.	Une montre.
La besola.	La chèvre.
Lés bétiole.	Les bêtes.
Le bien.	Le chemin.
La boice.	La femme (en général).
Le branmo.	Le bœuf (qui brame).
La branmetta.	La vache.
Le branmaré.	Le veau.
Le camino.	La maison (la chaumière).
Capoutzo..	Chapeau.

Caloti.	maison.
La chérgua dou couar.	La servante de la maison.
Le clotio.	Le château.
On conné.	Un lapin (connil).
Le couar (le couvert).	Le toit, la maison.
Lé crolé.	Les mains.
Lo croquan.	Les dents.
Croquan dė cagno.	Dents de loup.
Dė dandanne.	Des graines.
Le dėcatin (1).	Le matin.
Le duéran.	Le ventre.
Dė dzaille.	De la paille.
Dzan, dzan tartelin (2).	Pommes de terre.
Los écliairon.	Les yeux.

(1) De *dėcati : sè dėcati*, se lever.

(2) Les pommes de terre sont en patois bugiste *dė tartèflé*.

Farda.	Travailler.
Le fian *ou* le tiq.	Le cul.
La floqua.	La neige.
On floqueu dè dure.	Un casseur de pierres.
Na folianda.	Une feuille de papier.
La gabèssa.	La tête.
Lé gagne dè bien.	Les jambes.
Lo gandin.	Les garçons.
On glievo.	Un tranchant, un couteau.
On godè.	Un verre.
Godegri.	Mendiant.
Gorda.	Bonne, jolie.
Na guèda.	Une veste.
Los harpio.	Les pieds.
Lés intervan.	Les oreilles.
Iti-guélo.	Aujourd'hui.
Se landra.	Se marier.
On larbio.	Un chien.

Lépa.	Manger.
Lépau dè piaton.	Mangeur de gaufres.
Mari.	Jeune.
Lo mari.	Les ouvriers.
Le mélo.	Le curé.
Le midiévo.	Midi.
La miglia (1).	La femme mariée.
Le morio (2).	Le nez, la face.
Nivé.	Non.
Los outin.	Bras et épaules.
Dè peilloira.	Du foin.
Lo peilloire.	Les cheveux, la barbe.
On péro.	Un chat.
Dè perrè.	Du fromage.
Dè perrètte.	De la *tomme* (fromage).
Na pignoula.	Une fourchette.

(1) De l'italien *moglie*.

(2) De *morion*, léger casque.

Na piétra sadan.	Une mauvaise langue.
On quillo.	Un cheval.
Lo reme.	Les vieux.
Lé remette.	Les vieilles.
Le ron-né.	Le cochon.
Sabata.	Sabots.
Dè sapra babou.	Du bois noir (sapin)
De sapra gregnoti.	Du bois blanc.
Na sezana.	Une chaise.
La sôgnia.	Le soir ou la nuit.
Signagau.	Tailleur.
Na tavètta.	Une assiette.
Lé tiale.	Les culottes.
Le tino.	Le feu.
Le tiq.	Le cul.
Le toire.	Le maître.
Le gor toire.	Le bon maître (*quelquefois* Dieu).

Le gran gor toire (1)	Le grand bon maître, Dieu.
Le toire dou matoi.	Le maire (2).
Le toire dè moraillo	L'instituteur (3).
Le rôblo du gor toire.	Le soleil (4).
Le tranquo.	Le diable.
Dè tsima roguéba.	Du vin rouge.
Dè tsima gregnoti.	Du vin blanc.
Dè tsima ranforça.	De l'eau-de-vie.
La tzanta.	La messe.
On verolè.	Un char.
La vouèssa.	La pluie.

(1) Ce mot vient-il des puissants sires de Thoire, qui avaient leur château à Thoire, près de Matafelon, dans le pays des peigneurs de chanvre? Ou remonte-t-il au dieu Thor des Celtes? Le lecteur choisira.

(2) Littéralement *le maître du village*.

(3) Mot à mot *le maître des enfants*.

(4) Dans la traduction littérale : *le râble du bon maître,* râble est l'instrument de fer qui sert à remuer les tisons.

PHRASES.

Rafa-vo bourin lo gandin? — Aimez-vous beaucoup les garçons?

Bilia-vo na bourna dè tsima? — Payez-vous une bouteille de vin?

Sezana-vo. — Asseyez-vous.

Ère bouina *ou* penachon. — Être ivre.

L'é bouina. — Elle est enceinte.

Fa piétro. — Fait mal.

Tafa per lo bien de la Bressaula per poéssarda lé miglia dè celi teri. — Aller par les chemins de la Bresse pour tromper les femmes de ce pays.

Celi tranquo avoué sa guéda dè poéssar. — Ce diable avec sa veste de voleur.

Celi ron-nè qu'a liéba sé tiale. — Ce cochon qui a embrené ses culottes.

Te léperé bin ma liéba tota tina per ton léparon dou decatin. — Tu mangerais bien ma m.... toute chaude pour ton repas du matin.

Ourdi le tino per roubia la gaufa. — Faire le feu pour cuire la soupe.

La miglia du couar, l'é gorda ; le nos

évore de gor léparon. — La maîtresse du logis, elle est bonne; elle nous apprête de bons plats

L'é piétra, la miglia, fardin dé gruo. — Elle est mauvaise la maîtresse, faisant de mauvais ragoûts

Allé à la brigta per évodre le tilion. — Aller au peignage pour préparer le chanvre.

Voutres ér, rafa-vo dé tafa per lo bien? — Vous, aimez-vous à courir par les chemins?

Voutres ér ont-i bourin peleca. — Vos grâces ont-elles bien dormi?

Miglia du couar, voutres ér, na bretola! Que lo tranquo vo sapa! — Maîtresse de la maison, votre seigneurie, une sale! Que le diable vous étouffe!

Sada le gor toire. — Prier le bon Dieu.

Gor daria! — Le bon (Dieu) vous bénisse!

Il est aisé de voir que le *belo* se compose d'éléments hétérogènes. C'est un argot à expressions imagées ou étrangères et à vieux mots du pays.

Ces vieux mots intéresseront les archéologues; et l'un d'eux, peut-être, pris en goût par les bribes que nous publions, essayera-t-il de voir lui-même les peigneurs de chanvre et d'étudier à fond leur vocabulaire.

LETTRES PATOISES

A l'époque où notre édition des Noëls réveilla le goût du patois, plusieurs lettres bressanes amusèrent les lecteurs des journaux de l'Ain. Nous allons les reproduire, avec trois lettres dombistes d'une époque plus récente.

LETTRES PATOISES

I

DALBAR A FLEBAR

DAlbar écrit d'Alger ses impressions de voyage. L'esprit qui distinguait ce magistrat, pétille dans son plaisant récit, et emprunte un charme de plus à la naïveté du langage.

An Algèr, 9 otobre 1845.

Me-n ami Flebar, é y a bin gran tan que veli-ve vo bailli de me novalle; mai vo sote bin qu'on ne fa po torzo to çan qu'on vœudre fore. E n'y a po non ple gran chousà de bon à vo dère de

Alger, 9 octobre 1845.

Mon ami Philibert, il y a bien long temps que je voulais vous donner de mes nouvelles ; mais vous savez bien qu'on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait faire. Il n'y a pas non plus grand'chose

cheu pàyi.

E fau passo grou d'idié pé veni lé; y an a bin mé qu'u gran étan de la Chambire ; é n'é ran qu'on petè margolli an comparason de la mar; y a bin de qua nezi la roche de Coàiron brovaman; guétio va !

Ey ét avoé c't'édié que le bon Di (é y a gran, gran tan) a nezi tui lous homo (nefai Noyé) que ne gardovan po sou coumandaman, pe fore freindre cheu que vindron apri. — Crayo, ma, que ne sere po mau de recommanché vorandra.

de bon à vous dire de ce pays.

Il faut passer beaucoup d'eau pour venir ici ; il y a bien plus qu'au grand étang de la Chambière ; ce n'est qu'un petit margouillis en comparaison de la mer ; il y a bien de quoi noyer la roche de Cuiron joliment, regardez *voir !*

C'est avec cette eau que le bon Dieu (il y a grand, grand temps) a noyé tous les hommes (excepté Noé) qui ne gardaient pas ses commandements, pour retenir ceux qui viendraient après. —Je crois moi, que ce ne serait pas mal de recommencer maintenant.

Quan on modo queman çan dechu la mar é y a de co qu'on ne va ran que lo tan é l'édié ; zin de tàra, po laman de qua poso la cliàpa d'on polè. On se panse bin on petionnè qué n'é po gran chosà de no.

Nos on vieu an possan de passon (qu'on crèye de marsouin), que dancho-van on branl' à ieu meudà, to queman neutron min-nia avoé lou bollié à Mas-sono u Monrevé ; i n'avan pertan po de menétri, don bin me sa trompo, mai n'an ai zin vieu.

Quand on va comme ça sur la mer, il arrive parfois qu'on ne voit rien que l'air et l'eau, point de terre, pas seulement de quoi poser la patte d'un poulet. On pense alors un peu que ce n'est pas grand'chose *de* nous.

Nous avons vu en passant des poissons (qu'on nomme des marsouins), qui dansaient un branle à leur mode, tout comme nos garçons avec les filles à Marsonnas ou Montrevel : ils n'avaient pourtant pas de menétrier, ou bien je me suis trompé mais je n'en ai point vu.

No san arrevo lé la demanch' à sa ; nos éran parti de Bor lo demécre ; nos on don betu quatro zor an viazo. Me-n ami, ne fa po bon être sangrotto dechu lou gran battiau de mar. E y a on chauderon que fa mé de femire qu'on for à chau. Lo battiau va torzo branlan d'on lian u d'autro ; on ne se tin po froma dechu se chambé ; é fau torzo agrippa na cueurd' u bin na rampà de lous égro pé se teni bon ; don bin on é dastou fotu pé tàra. Lo battiau se live d'on lian ; tin-te biin, mon gaçon ; lo vetia to di-

Nous sommes arrivés ici le dimanche au soir; nous étions partis de Bourg le mercredi; nous avons donc mis quatre jours en voyage. Mon ami, il ne fait pas bon être secoué sur les grands bateaux de mer. Il y a une chaudière qui fait plus de fumée qu'un four à chaux. Le bateau va toujours branlant d'un côté ou d'autre : on ne se tient pas ferme sur ses jambes; il faut toujours accrocher une corde ou bien une rampe d'escalier pour se tenir bon , ou bien on est aussitôt jeté par terre. Le bateau se lève d'un côté ; tiens-toi bien, mon garçon ; le

sandé que derocho de l'autro lian. É y é bon pé rir' on co ; mai quant é y é torzo de mimo, on an a bin d'astou preu.

É ! lossa ! mon peuvr' ami, que lous homo de cheu payi son laidou ! tui, lou blan, lou na, lou bizou ! É ! lo maltru mondo ! I van torzo an carmantran ; de vrai va-nu-pi ! I n'an zin de sola, ne de cabotte, ne de garaude ; i modan lou pia to nu, le chambé de mimo, gabachan dan la gollie san se bailli garda. On dé qu'i se lavan du, tra co, tui lo zor ; j'ou

voilà tout de suite qui s'abaisse de l'autre côté. C'est bon pour rire une fois ; mais quand c'est toujours de même, on en a bientôt assez.

Ah ! hélas ! mon pauvre ami, que les hommes de ce pays sont laids ! tous, les blancs, les noirs, les bruns ! Eh ! le malotru monde ! Ils vont toujours en masque, de vrais va-nu-pieds ! ils n'ont point de souliers, ni de sabots, ni de *garaudes* (grandes guêtres) ; ils marchent les pieds tout nuds, les jambes de même, pataugeant dans la boue sans se donner garde. On dit qu'ils se lavent deux, trois fois, tous les jours : je le crois bien ; ils ont bien

crayo bin ; l'on bin de qua lavo, lou cayon !

On ne vay guéro de femala dan la vela; lous homo tenion tote leu fènn' an prason. Le fènne qu'on pou vay, que modon defou (le morisque), se cachan lo muselion é san tot' antortailla dan de quintin blan ; on ne vay ran que ieu zu na, que ne san po laman brovo ; pite ieu pia que son barboillé de jono, que samblan lou pia de n'ouya.

É y a lé de-s homo de to payi : é y an a que pourtan de capuchon queman

de quoi laver, les cochons !

On ne voit guère de femmes dans la ville ; les hommes tiennent toutes leurs femmes en prison. Les femmes qu'on peut voir, qui vont dehors (les moresques), se cachent la figure et sont tout entortillées dans du *quentin* blanc ; on ne voit rien que leurs yeux noirs, qui ne sont pas même jolis, puis leurs pieds qui sont barbouillés de jaune, qui semblent les pieds d'une oie.

Il y a là des hommes de tout pays ; il y en a qui portent des capuchons comme les capucins,

lou capecin, d'autro de turban, d'autro que ne pourtan ran du to, que son to na, lo gron na queman peze, lo no tot écramailla. Chelous homo menon de gran troppe de borru que son bin mé brovo que ieu, ma fion ga ! É y a avoé lou berru de-s animar de tote façon, de bossu, de tortu. É y é tui lou zor dan la vela qnaman na fare de neutron payi ; mai y a bin mé de mondo ; pi n'é po se brovo ; on n'y vay po lo bou colon, lo boyou bard' avoé sa more, ne bin lou pete nourrin que se grattan u solé.

d'autres des turbans, d'autres qui ne portent rien du tout, qui sont tout noirs, le museau noir comme poix, le nez tout écrasé. Ces hommes mènent de grandes troupes d'ânes, qui sont bien plus jolis qu'eux, ma foi! Il y a avec les ânes des animaux de toutes façons, des bossus, des tortus. C'est tous les jours dans la ville comme une foire de notre pays ; mais il y a bien plus de monde; puis ce n'est pas si joli ; on n'y voit pas le bœuf *colon*, le veau *barde* avec sa mère, ni les petits *nourrins* (cochons) qui se grattent au soleil.

Ne vos ai po de que lous hom' an choquion quatr' u cin fènne. I dion queman çan que y é ple aija d'an trovo na be-na, quant on a de qua trèyo. Avisova ! chelou diablo, l'on bin mé d'émo que no cheu co.

Ne pui po me for' à demoro se lon de Bor é de Çozera ; lo solé me brulo la tita que se tormante jà preu. É n'y a ran de bon à gogné lé que quoque lia. N'y veni po, compore Flebar ; é fa bin meillou u quarti de Ténire (1), à fore de

Je ne vous ai pas dit que les hommes ont chacun quatre ou cinq femmes. Ils disent comme ça que c'est plus aisé d'en trouver une bonne, quand on a de quoi trier. Avisez *voir !* ces diables, ils ont bien plus d'esprit que nous pour ce coup.

Je ne puis pas me faire à demeurer si loin de Bourg et de Ceyzériat ; le soleil me brûle la tête qui se tourmente déjà prou. Il n'y a rien de bon à gagner ici que quelques liards. N'y venez pas, compère Philibert; il faît bien meilleur au quartier de Tesnière, à faire de la musique, à deviser, à s'amu-

(1) Nous habitions alors la rue Teynière n° 11.

musiquà, à devisé, à s'abouisé avoé seus ami. Ne poui po laman saché ; ne vare po c'ti an la cova de na livra ; é me grive grou.

Vos o bin su que lou Bédouin on tio na gran troppa de neutron souda. Lo gran guari Lamoricir' ét allo leu bailli ieu ratichon ; i ne vou po leu manquo, mo que i pouesse lous attrapo.

Z'ai bin reçu voutron *Noyé* ; gran marci de voutron presan. Ey ét on brovo livro ; le prenio bin sovan ; mai ne ohante po ; on n'a po de plàisi à

ser avec ses amis. Je ne peux pas seulement chasser ; je ne verrai pas cette année la queue d'un lièvre ; ça me fâche gros.

Vous avez bien su que les Bédouins ont tué une grande troupe de nos soldats. Le grand guerrier Lamoricière est allé leur donuer leur correction ; il ne veut pas les manquer, pourvu qu'il puisse les attraper.

J'ai bien reçu vos *Noëls* ; grand merci de votre présent. C'est un joli livre ; je le prends bien souvent ; mais je ne chante pas ; on n'a pas de plaisir

chanto to solė. Ah ! me-n ami, maugré sa de ma via ! crayo bin d'ava mezė mon paṇ blan lo premi. E fau se fore na rason, quan bin y n'é po torzo quemeudo.

Bon sa, me-n ami, à tui lou pàyi, à tote lo pàyise. Meus amitiance seran torzo avoé vo. Bon sa ancor' on co ; sa u chavon de mon papi.

DALBAR.

à chanter tout seul. Ah ! mon ami, peste soit de ma vie ! je crois bien avoir mangé mon pain blanc le premier. Il faut se faire une raison, lors même que ce n'est pas toujours commode.

Bonsoir, mon ami, à tous les *pays*, à toutes les *payses*. Mes amitiés seront toujours avec vous. Bonsoir encore une fois ; je suis au bout de mon papier.

ADALBERT.

II

FLEBAR A DALBAR

Flebar s'apitoie sur le sort de son ami et cherche à le distraire avec un joli conte bressan, recueilli par l'abbé Nyd.

De la vela de Bor, la derira demance du ma de nouvimbre 1845.

Gran marci, Dalbar, de voutron papi. L'ère vrày dreulo. Quan bin vo preni on gareu pi de cabeute, vos ày torzo d'émo. Qué bon co z'ai ri to solé! É neutres ami, é lieus a bin éparpeli la rata! To

De la ville de Bourg, le dernier dimanche du mois de novembre 1845.

Grand merci, Adalbert, de votre papier. Il était vraiment drôle. Quand même vous prenez un bâton et des sabots, vous avez toujours de l'esprit. Quel bon coup j'ai ri tout seul! Et nos amis, ça leur a bien épanoui la rate! Tout le monde voulait voir ce

lo mondo velive vay çan que vo marquo, Ze n'abondove po, me'n arma, à pleyo é depleyo voutra lettra. Yé pre çan que l'impremeu Defor l'a buto dan la gazetta. Crayo laman qu'all'a fa grou d'aise à tui lou Brayssan.

Z'an ai viau qu'éran fau de playsi, que lou bré, que leu cliape s'abadovan de tui lou lian. Z'en ai viau n'autro que çantov'à gran gosi; i çantove na çanson que vo ne cogniasse po, prequa n'a po gran tan que cho que la çantove l'a

que vous écrivez. Je ne suffisais pas, par mon âme, à plier et déplier votre lettre. C'est pour cela que l'imprimeur Dufour l'a mise dans sa gazette. Croyez seulement qu'elle a fait gros d'aise à tous les Bressans.

J'en ai vu qui étaient fous de plaisir, dont les bras, dont les jambes s'agitaient de tous les côtés. J'en ai vu un autre qui chantait à plein gosier; il chantait une chanson que vous ne connaissez pas, perce qu'il n'y a pas long temps que celui qui la

composo. Vetia lo virolé de cela brova çanson :

Viv' mon payi, vivou la Braysse !
Ze l'amou tan qu'an venio fau ;
Çorço preto sou lou selau ;
Preto guétio, n'y-a que na Braysse !

L'antor de la San-Martin, on vay tui lous an quoque Brayssan que modon pèr le çarire, qu'ampeurton avoué say su de char, su de bero to leu boteclan : lou cabené, lo lia é lo cruè, la méya, lo ponçon, le sall' é lou selon, le casse, l'eula, lous andi é lo quemoclio. I que-

chantait l'a composée. Voici le refrain de cette jolie chanson :

Vive mon pays, vive la Bresse ! — Je l'aime tant que j'en suis fou; — cherchez partout sous le soleil; — partout regardez, il n'y a qu'une Bresse !

Autour de la Saint-Martin, on voit tous les ans quelques Bressans qui vont par les chemins, qui emportent avec eux sur des chars, sur des *berrots* tout leur bataclan : les cabinets (armoires), le lit et le berceau, le pétrin, le tonneau, les chaises et les *selons* (tabourets), les poëles, la marmite, les che-

ton na mayson pèr 'n autro mayson, on curti pèr 'n autro curti, on curo pèr 'n autro curo. Y ne lous abouije ran. Lo, mon Di! vos ay bin mai de qua ploro, peuvr'ami, vo qu'avo peurto voutron butin se lon de Bor é de la rocha de Coiron.

Mày que n'ai po torzo demeuro u payi coman vore, qu'ai d'asteu pau de ne po guètio gran tan lo côté de Dzôsseron, é me fa bin petia de vo...

Vo vetia don arrivo. Cho viazo su mar

nets et la crémaillère. Ils quittent une maison pour une autre maison, un curtil pour un autre curtil, un curé pour un autre curé. Ça ne les amuse pas. Las, mon Dieu! vous avez bien plus de quoi pleurer, pauvre ami, vous qui avez porté votre butin loin de Bourg et de la roche de Cuiron.

Moi qui n'ai pas toujours demeuré au pays comme à présent, qui ai bientôt peur de ne pas regarder long temps le château de Jasseron, j'ai bien pitié de vous.

Vous voici donc arrivé. Ce voyage sur mer vous

vos épantov' on petionné. Di marci, vo n'ay po éto accorso

Per celés anemar, grou coman na montagne,
Qu'avalon lon battiau coman may na çotagne.

Y are bin éto damazo que lou paysson usson gueuto de vo. Sont arimé de be-n éfan d'avay dancho on branlo non po de vos avalo !

É n'y a don ran que de laidou mondo dan cho payi : de-s homo que passon leu tan à tio lous autros homo, don bin à se décayono ; pi de female que son bise

effrayait un peu. Dieu merci, vous n'avez pas été poursuivi

par ces animaux, gros comme une montagne, — qui avalent les bateaux comme moi une châtaigne.

C'eût bien été dommage que les poissons eussent dîné de vous. Ils sont encore bons enfants d'avoir dansé un branle, au lieu de vous avaler !

Il n'y a donc rien que du vilain monde dans ce pays : des hommes qui passent leur temps à tuer les autres hommes, ou bien à se laver ; puis des femmes qui sont bises comme les merles. Vous,

coman lou marlo. Vo, compore, qu'amo le brove fénne, é ne vos avin po de mamo de muselion nay. Y é pre çan, que vos ay de que vos ay mezé voutron pan blan lo premi. Cé que n'on po trovo cela rayson de voutron diton, l'on gran fauta d'allo

A la fontana de Drom
Poiji d'ém' a plin pochon.

Tan qu'à ceti voui, n'ai po u laysi de vo fore na reponsa, men-n ami. On ne s'abouije po torzo u quarti de Tenire. Vo sote bin çan que dion lou *Noyé :*

compère, qui aimez les jolies femmes, ça ne vous va pas de baiser des museaux noirs. C'est pour cela, je pense, que vous avez dit que vous avez mangé votre pain blanc le premier. Ceux qui n'ont pas trouvé cette raison de votre dire ont grand besoin d'aller à la fontaine de Drom — puiser de l'esprit à plein pochon.

Jusqu'à ce jour, je n'ai pas eu loisir de vous faire une réponse, mon ami. On ne s'amuse pas toujours au quartier de Teynière. Vous savez bien ce que disent les *Noëls* :

Tenire son quosi tui
De grata-papi

De vray, l'euvro ne manquo po. Quan y é achui de travailla cheto, é fau cori lou beu. Au coran, dimpi voutra lettra, z'ai viau le Resseulire que son de miste motête de l'autro lian du Pon-de-Vau. Laytie ne son po an prayson coman le fénne de l'Algére, quan bin l'on de brave zu nay. Alle volaton pèr le sarire dray coman lous ouisé. Lo say, le seurton de

Les gens de Teynière sont presque tous—des gratte-papier

Vraiment l'ouvrage ne manque pas. Quand c'est achevé de travailler assis, il faut courir les bois. En courant, depuis votre lettre, j'ai vu les Ressouziennes qui sont de jolies filles de l'autre côté de Pont-de-Vaux. Celles-ci ne sont pas en prison comme les femmes d'Alger, quand même elles ont de beaux yeux noirs. Elles volettent par les chemins tout comme desoiseaux. Le soir, elles sortent

l'outo pèr allo çanto la çanson de la fromaille :

Mon pér a fai bôti mayson
Su tray carron...

A la misse-veillé d'evar, pertie su le vuit ore, pre ne po s'endrumi en bleyan lo chevène, alle von aqueli de piarr' à la peurta dé buge, uv y a de maygna. Yé çan qu'ey é « caté na chievra ». Lou meygna, que ne son po fainian pre cortijé, on d'asseteu uvri le peurte, pi coratton le motète, tan qu'i le-s ayan atrapo.

de la maison pour aller chanter la chanson des fiançailles :

Mon père a fait bâtir maisons — sur trois carrefours.....

A la mi-veillée d'hiver, par là sur les huit heures, pour ne pas s'endormir en tillant le chanvre, elles vont jeter des pierres à la porte des écuries où il y a des garçons. C'est ça qui est *jeter une chèvre*. Les garçons, qui ne sont pas fainéants pour courtiser, ont bien vite ouvert les portes, puis ils poursuivent les fillettes, jusqu'à ce qu'ils les aient attra-

La bis' é lou broliar avoué cela manire de s'éçarfo, ne valiont-i po mai que cho selau que vo brulo la téta vorandra ?

Du tan que z'ère lé, z'ai trovo de Brayssan qu'on quosi atan d'émo que lou cavé, prequa i dion de brovo contio. Guétio se n'é po vray ; an vetia ion :

Accueurdo-vo, lou leu s'accueurdon bin an mezan de totra

Y ave n'a fé on ménetri que s'an veniva de la vouga de la Genette. Cel indra é du lian de bise de Romenày. Y ère

pées. La bise et les brouillards, avec cette manière de s'échauffer, ne valent-ils pas mieux que le soleil qui vous brûle la tête maintenant.

Du temps que j'étais là, j'ai trouvé des Bressans qui ont presque autant d'esprit que les *cavets*, (gens du Revermont), car ils disent de jolis contes. Regardez si ce n'est pas vrai, en voici un :

Accordez-vous, les loups s'accordent bien en mangeant de la tartre

Il y avait une fois un menétrier qui s'en venait de la vogue de la Genette. Cet endroit est du côté

pertie vé la me-setimbre. La nè lo priss' an cemin, u moitan dé beu de Vécou. Coman l'ave fieulo on pètion, l'ère quosiman plin. I modove brovaman quan i fu désbouto to per on co per lous urlaman de lou leu: « Qu'ét-eu bin çan, qu'i se deci, lou leu font-i la féta pertie? Ét encor n'a brov' ébauda ! »

I modove torzo ; pi torzo lous urlaman requemiçovan. L'av ja pau ; mai l'u bin ple balla quan viran le téta, i viu douve lumire que li baliovan la persuita.

du nord de Romenay. C'était par là vers la mi-septembre. La nuit le prit en chemin, au milieu des bois de Vescours. Comme il avait fiolé un peu, il était quasi saoul. Il allait bravement quand il fut surpris tout par un coup par les hurlements des loups. « Qu'est-ce bien ça, qu'il se dit, les loups font-ils la fête par ici? C'est encore une belle *ébaude*.»

Il allait toujours ; puis toujours les hurlements recommançaient. Il avait déjà peur ; mais il l'eut bien plus belle quand, tournant la tête, il vit deux

I crayove qu'y ère la senagouga. Y ét an possan on éçali qu'i vui çan que y ère. Y ère dou greu môtin de leu. Y lo desseuli to desandé.

Que for' avoué cele bét' u talon? N'idé li vinci. I çorci dan sa petieta farda le tôtre pi lou pognon que l'ampourtov' à sa fènna; mai i se repansi que l'ave n'a gran tôtra, que lo bordon de sa mesetta èr' angaino u moitan. « É çan qu'i velion, lou bogrou de gorman; tin.! la vetia! demeuro pertie à vo collato? »

Le ne fu po pé tarra que lou leu la ramossiron é la meziron per ansin. Lo mé-

lumières qui lui donnaient la poursuite. Il croyait que c'était la synagogue. C'est en passant un échalier qu'il vit ce que c'était. C'étaient deux grands mâtins de loups. Ça le dégrisa tout de suite.

Que faire avec ces bêtes aux talons? Une idée lui vint. Il chercha dans sa petite gibecière les tartes et les *pognons* qu'il apportait à sa femme; mais il réfléchit qu'il avait une grande tarte, au milieu de laquelle le bourdon de sa musette était enfilé. « C'est ça qu'ils veulent les b..... de gourmands; tiens, la voilà demeurez par ici à vous battre! »

Elle ne fut pas à terre que les loups la ramassèrent et la mangèrent. Le menétrier se mit à cou-

netri se buti à corre, crayan d'être sarvo T'an baille ! lou leu furon d'asseteu d'acouta say. L'an greloutove to. I teri de sa farde oncor de tôtr' é de pognon, pi lieus y cali. I meziron torzo de be-n appeti, s'accuerdan coman dou frére. Mai i lieus en calive, mai l'an mezovan.

L'éran bin tan avarmo que, quan l'uron achui le deri mocé, i s'approciron encor mai de li. I pansovan pet-étre que lo ménetri ère to de tôtra ! Lo ménetri se cru perdu. I recomandi se-n arm' à Di. « É ceti co, Liaudou, que t'é pray, qu'i se deci, t'é fotu ! »

rir, croyant être sauvé. Je t'en donne ! les loups furent bientôt à côté de lui. Il en frissonnait tout. Il tira de sa gibecière encore de la tarte et des *pognons* ; puis les leur jeta. Ils mangèrent toujours de bon appétit, s'accordant comme des frères. Plus il leur en jetait, plus ils en mangeaient.

Ils étaient bien tant affamés que, quand ils eurent achevé le dernier morceau, ils s'approchèrent encore plus de lui. Ils pensaient peut-être que le menétrier était tout de tarte ! Le menétrier se crut perdu. Il recommanda son âme à Dieu. « C'est pour le coup, Claude, que tu es pris, qu'il se dit, tu es flambé ! »

Coman l'ère dan cel' idé, n'autra li possi per la téta. I se buti à ropié su na breuva, égria sa mesetta, pi antami on rigodon. N'ave po déconlio tray co sa mesetta que lou leu priron pau, é fotiron lo can coman si lo diablo velive lieu prandre la cova.

Liaudou s'an revinci don an menan torzo de-s ébaude su sa mesetta. L'arrevi à douves hore dan sa mayson u bour de Vécou, é raconti l'affor' à sa fènna. Lo zor d'après, tui lou vaysin y suron. Dimpi, on dio dan lo payi, quan quoquion an vui fière 'n autro : *Accueurdo-vo, lou leu s'accueurdon bin an mezan de la tôtra.*

Comme il était dans cette idée, une autre lui passa par la tête. Il se mit à monter sur une douve, accorda sa musette, puis entama un rigodon. Il n'avait pas dégonflé trois fois sa musette que les loups prirent peur, et décampèrent comme si le diable voulait leur prendre la queue.

Claude s'en revint donc en menant toujours les *ébaudes* sur sa musette. Il arriva à deux heures dans sa maison au bourg de Vescours, et raconta l'affaire à sa femme. Le jour d'après, tous les voisins le surent. Depuis on dit dans le pays, quand quelqu'un en veut battre un autre : *Accordez-vous, les loups s'accordent bien en mangeant de la tarte.*

T'eu que m'a raconto celi brovo contio? Ey é monse Ni. T'eu que l'a raconto à monse Ni? Ey é lo mareli de Çavanne; y ét arrevo à son gran qu'ére ménetri; l'a encor viau la mesetta qu'ave fa pau u leu.

Vore que le contio ét achui, adi vo dio, Dalbar. Y é pro devisé coman çan pér on co. Baillo-m' oncor de voutre novalé, é ne lantarno po coman mày. Peurto-vo bin; laicho lous autrou se collato é se tio; don bin, criyo-leu: *Accuerdo-vo lou leu s'accueurdon bin an mezan de tôtra.* FLEBAR.

Qui est-ce qui m'a raconté ce joli conte? C'est monsieur Nyd. Qui est-ce qui l'a raconté à Monsieur Nyd? C'est le marguillier de Chavanne; cela est arrivé à son grand père qui était menétrier; il a encore vu la musette qui avait fait peur aux loups.

Maintenant que le conte est fini, adieu je vous dis, Adalbert. C'est assez devisé comme ça pour une fois. Donnez-moi encore de vos nouvelles, et ne lanternez pas comme moi. Portez-vous bien; laissez les autres se battre et se tuer; ou bien criez-leur: *Accordez-vous, les loups s'accordent bien en mangeant de la tarte.* PHILIBERT.

III

UN LABOUREUR DE POLLIAT

AUX JOURNAUX DE BOURG

Cette lettre fait allusion aux précédentes et à la publication des *Noëls*. Elle parut au mois de novembre 1845 dans le *Journal de l'Ain*, sans traduction.

É me fa plasi que leu papi, pi leu journau parlon bràyssan vourandra. É vra quemeudou pe cetié que n'on po éto à le-s éqneule, pit' ena beuna leçon peu neutreu jeunou mondou de pretié, que se démeudon à parlo monsu. É ne leus y avin po. Flebar Lo Du a bin fai

Ça me fait plaisir que les papiers, puis les journaux parlent bressan maintenant. C'est vraiment commode pour ceux qui n'ont pas été aux écoles puis une bonne leçon pour notre jeune monde de par ici, qui s'escrime à parler comme les Messieurs. Ça ne leur va pas. Philibert Le Duc a bien

de leus y montro que zo gran éron d'asse malin que zo, pi qu'é n'é po brovou d'écagne leu vio, pramo qu'i devison à la vieilla meudâ.

Dimpi ma jeuna soveniance, é vraman vra qu'on çantove pe rire lou nouyé dan le vellié du sa, an dépellian lou pané, don bin an blayan lou chevenou. Quan ze lous in recougnu dan lou livrou de Flebar Lo Du, é ma fai de bin tan qu'à bélo.

Lou mondou é tou déveria voura, vatevou; é n'é po dreulou de se fore vio. Dan

fait de leur montrer que leurs aïeux étaient aussi malins qu'eux, et puis qu'il n'est pas beau de mépriser les vieux parce qu'ils devisent à la vieille mode.

Depuis ma jeune souvenance, il est très-vrai qu'on chantait pour rire les *Noëls* dans les veillées du soir, en dépouillant le maïs ou bien en teillant le chanvre. Quand je les ai reconnus dans le livre de Philibert Le Duc, ça m'a fait du bien jusqu'à pleurer.

Le monde est tout perverti maintenant, voyez-vous; ce n'est pas drôle de se faire vieux. Dans mon

mon tin, on danchove de regoudon pi de branlou ; on menove le-s ébaud' avoua la meusèta pi la vieula ; on çantove tou queman on parl' an Bràysse. Ceti oui leu magna pi le fellie se démoinon pe le vougue queman leu velati ; i ne çanton ple que de foleré, qu'on n'y compran ran ; leu ménetri seulion dan de gran bouiyé de cuivrou.

Non po dé brovou çapé de zo more, non po de zo mouchio de co inguino so la bavèta de zo devanti, avoua de-s épinlle d'arzan. le female de Mourvé pi de San-Zelin beton de fi d'archio pe teni

temps, on dansait des rigodons et des branles ; on jouait les *ébaudes* avec la musette et la vielle ; on chantait tout comme on parlait en Bresse. Aujourd'hui les garçons et les filles se démènent dans les vogues comme les citadins ; ils ne chantent plus que des sottises, qu'on n'y comprend rien ; les menétriers soufflent dans de grande boyaux de cuivre.

Au lieu des jolis chapeaux de nos mères, au lieu de leurs mouchoirs de cou engagés sous la bavette de leurs tabliers, avec des épingles d'argent, les femmes de Montrevel et de Saint-Julien mettent du fil d'archal pour tenir la pointe au sommet de

le point' u queuquelion de zo çapé dra queman na fassala ; le s'invourtelion le-s épaule de pié avoua de freppe que pinguelion tin qu'é coudon queman le dame de Bour. Leu vachi ont étreusso le blaude que pourtovon, pe fore de carmagnole que samblon de vantrou de vé, pitc que ne von po tin qu'à la griva. I crayon qu' éy é ple avenian; mai é yé vra laidou.

Se z'éra compore de Flebar Lo Du queman vou, ze lou pràyera de leus y aqueli na vrepelia pe balié d'émou à cé démeudo ; pite ze leu demandera de beto

leur chapeau tout comme une faisselle; elles s'enveloppent les épaules de mantes avec des franges qui pendillent jusqu'au coude comme les dames de Bourg. Les vachers ont écourté les blouses qu'ils portent, pour faire des carmagnoles, qui semblent des gilets,puisqu'elles ne vont pas jusqu'à la cuisse. Ils croient que c'est plus avenant; mais c'est tout à fait laid.

Si j'étais compère de Philibert Le Duc comme vous, je le prierais de leur faire une verte semonce pour donner du sens commun à ces dépravés ; puis je lui demanderais de mettre dans un livre les *ébau-*

dan on livrou le-s ébaude pi le vra chanson du pàyi. queman l'a fai pe leu *Nouyé* É fare plazi à greu de moudou.

I dèyon pretie que cho livrou de *Nouyé* a travecho la mar, tin que vé un Bràyssan qu'a nion Dalbar, pi qu'av' ari pocho de l'autrou lian de l'èye dan l'Algère. Dalbar a anvio que l'ère bin contan du livrou, mai que neutron pàyi vallio bin mio que lou sènnou, que l'av' éto vra desémo pe le-s èye, pe leu passon pi pe leus houmou de l'Algère qu'on d'asseteu tio leus autrou.

Pretan é ne fau po qu'i s'an-nouyasse

des et les vraies chansons du pays, comme il l'a fait pour les *Noels*. Il fera plaisir à gros de monde.

On dit par ici que ce livre des *Noëls* a traversé la mer, jusque vers un Bressan, qui a nom Adalbert, et qu'il a passé ainsi de l'autre côté de l'eau à Alger. Adalbert a mandé qu'il était bien content du livre, mais que notre pays valait bien mieux que le sien, qu'il avait été vraiment ébahi des eaux, des poissons et des hommes d'Alger qui ont bientôt tué les autres.

Pourtant il ne faut pas qu'il s'ennuie trop. Si

trou. Se volou couniachi, anvio-li qu'i se fasse na rason ; qu'é fara mo vivre ceti an vé nou ; que le catrouille son peuri, qu'é n'a quosi ran de trequéya. S i poui-s affano quoque liar avoua leus Arabou, i fara bin d'y demouro tin qu'à l'an que vin. — É pe l'assoulachè, vous antandi bin, pramo qu'on sera tou de mémou bin aisou de lou reva.

Ze vou souhatou la par du bon sa.

ON LABORI DE POULIA.

Ze n'a po oncor'achui. Flebar lo Du ame greu le resseule (1). É peu étre bon

vous le connaissez, écrivez-lui qu'il se fasse une raison ; qu'il fera mauvais vivre cette année chez nous ; que les pommes de terre sont pourries, qu'il n'y a presque pas de blé noir. S'il peut gagner quelques liards avec les Arabes, il fera bien d'y demeurer jusqu'à l'an qui vient. — C'est pour le consoler, vous entendez bien, parce qu'on sera tout de même bien aise de le revoir.

Je vous souhaite la part du bon soir.

UN LABOUREUR DE POLLIAT.

Je n'ai pas encore fini. Philibert Le Duc aime beaucoup les rissoles. Ça peut être bon tout de

tou de mémou, mai neutre fènne ne savon po le-s appreto. Le fon de tôtre pe la vougua, de gôté an ra pe le fête de Nouyé, pi de matafan pe la revoulà, pite pe le folie. Leu matafan son vra achutio quan éy a pro de beurrou, de zué, pi de barté. Vou li dira, teu po, d'an avreti ari cheu de Nantia, que ne se regalon qu'avoua zo resseule.

même; mais nos femmes ne savent pas les apprêter. Elles font des tartes pour la vogue, de gâteaux au riz pour la fête de Noël, puis des mate-faim pour la *revole*, puis pour les Brandons. Les mate-faim sont vraiment parfaits quand il y a assez de beurre, d'œufs et de farine. Vous lui direz, n'est-ce pas, d'en avertir aussi ceux de Nantua, qui ne se régalent qu'avec leurs rissoles.

IV

DALBAR AU LABOUREUR DE POLLIAT

Cette lettre, insérée dans le *Courrier de l'Ain* u 3 juin 1848, raconte ce qui s'est passé alors pour les élections, à Bourg et dans quelques communes. Elle abonde en traits piquants sur cette comédie des clubs et du suffrage universel qu'on a si souvent jouée depuis trente ans.

De la vela de Bor, lo 28 du ma de mai 1848

Labori me-n ami,

V'tia bin gran tan que vo m'o fa passo na lettra que m'a fa gran plàysi. N'ai po iu lasi de vo repondre. Vorandra que sa reveniu u pàyi, z'ai prou lasi. Sa queman greu de mondo ; z'ai bin mé de lasi que d'arzan.

De la ville de Bourg, le 28 du mois de mai 1848.

Laboureur, mon ami,

Voilà bien grand temps que vous m'avez fait passer une lettre qui m'a fait grand plaisir. Je n'ai pas eu loisir de vous répondre. Maintenant que je suis revenu au pays, j'ai assez loisir. Je suis comme beaucoup de gens ; j'ai bien plus de loisirs que d'argent.

Me panso que vos o bin viu to çan que z'ai marquo u compore Flebar. Dapi cheu tan, nos on oncor iu de grans affore. Nos an fa neutrous elécion pe lou represantan, pi pe la commena. Vos o bin fa de mimo vé vo?

Nos avan à Bor de-s assamblo pe preparé lous elécion, qu'on crèye de club. Çan èy é bon dan le vèlle ; pi oncor on s'an possere to de mimo. Vo ne sote po ce que yé. Vetia, compore :

Lou min-nia, pi lous homo, non po d'allo veillé lo sa, modon tui dan na gran solla, uv y a de lemire, pi na gran tobla

Je pense que vous avez bien vu tout ce que j'ai écrit au compère Philibert. Depuis ce temps, nous avons encore eu de grandes affaires. Nous avons fait nos élections pour les représentants et pour la commune. Vous avez bien fait de même chez vous?

Nous avons à Bourg des assemblées pour préparer des élections, qu'on nomme des clubs. Ça est bon dans les villes, et encore on s'en passerait tout de même. Vous ne savez pas ce que c'est. Voici, compère :

Les garçons et les hommes, au lieu d'aller veiller le soir, vont tous dans une grande salle, où il y a des lumières, puis une grande table sur un plan-

dechu on planchi. É y a quatr'u cin degordi, que san nommo pe çan, que se chetan deri la tobla, queman mons lo juge de pè avoé son gratta-papi quan i tin se-n udiance. Pi quan i san cheto pe presidé, on dimande qu'étou que voeu parlo. Pi, choquion son tor,—to lo mondo poueu parlo,—degoise se rason de to çan que li posse pé la tita. É n'é po torzo biau.

Pe lou grans elècion, cheu que velivan se fore nommo (lou candeda), son veniu cin u si pe parlo queman çan, pi pe repondr' us intrerogacion.

cher (estrade). Il y a quatre ou cinq dégourdis, qui sont nommés pour ça, qui s'assoient derrière la table, comme monsieur le juge de paix avec son greffier quand il tient son audience. Puis quand ils sont assis pour présider, on demande qui est-ce qui veut parler. Puis, chacun à son tour, — tout le monde peut parler, — dégoise ses raisons de tout ce qui lui passe par la tête. Ce n'est pas toujours beau.

Pour les grandes élections, ceux qui voulaient se faire nommer (les candidats), sont venus cinq ou six pour parler comme ça, et pour répondre aux questions.

Ey an ave yon, ne me suvègne po la-man bian de son nion, que n'a guiro bian parlo. I desive quosi torzo, quan on li demandove quoque chousa : Ne so po, ne so po ! — Oh ! se vo ne sote po, qu'on li a de, é fau modo à l'éculi ; vo revindri 'neutro co ; èy é prou parlo.

Mai y av' apri litie on pete Dombiste, on gaçon de mons Cardon de Sandran, de l'autro lian de Chotelion ; ah ! èy é cheu que parlove brovaman ! I répondiv' à tui dechu tote le-s affore : V'tia ce qu'èy é ; v'tia ce qu'i fau fore. — I n'ére gin anbaracha. I n'é ran biau ;

Il y en avait un, je ne me souviens pas seulement bien de son nom, qui n'a guère bien parlé. Il disait presque toujours, quand on lui demandait quelque chose : Ne sais pas, ne sais pas ! — Oh ! si vous ne savez pas, qu'on lui a dit, il faut aller à l'école ; vous reviendrez une autre fois ; c'est assez parlé.

Mais il y eut après celui-là un petit Dombiste, un fils de monsieur Cardon de Sandrans, de l'autre côté de Châtillon ; ah ! c'est celui-ci qui parlait joliment ! Il répondait à tous sur toutes les affaires : Voilà ce que c'est, voilà ce qu'il faut faire. — Il n'était rien embarrassé. Il n'est pas grand ; mais il se dressait

mai i se drechove devan la tobla dra quem' on polé que va chanto. I s'é fa peto lo ba queman çan mé de n'heura devan lo mondo ; pi é fasive playsi à tui de l'écueuto.

Ma fionga, l'on bin prou parlo pe n'ètre pò nommo. É pi d'autre que n'on zan de, que n'on po volu veni se for ancoublo pe lou malin, l'on to de mim' éto nommo. Guétio va !

É y a bin fa boeugé de mondo pe lou nommo. On se demenove greu. Ey ave des-anflammo que modovan perto, que desivan à choquion : O-t'on papi ? — No. — An v'tia ion qu'é bon !

devant la table tout comme un coq qui va chanter. Il s'est fait claquer le beç comme ça plus d'une heure devant le monde ; et ça faisait plaisir de l'écouter.

Ma foi, ils ont bien prou parlé pour n'être pas nommés. Et puis d'autres qui n'ont rien dit, qui n'ont pas voulu venir se faire entortiller par les malins, ont tout de même été nommés. Regardez *voir*.

Ç'a bien fait bouger du monde pour les nommer. On se démenait fort. Il y avait des ardents qui allaient partout, qui disaient à chacun: As-tu un papier (bulletin) ?—Non.—En voici un qui est bon.

Èy an venive 'n autro : O-t'on papi ? — Oua, lo v'tia. — Oh ! i n'é po bon ! — Po possiblo ! — Me-n arma no, i n'é po bon ; v'tia lo vra bon ; lous autro ne posson po. — Gran marci !

Pi à de co, se i se trovivan per ansan dou que n'éran po d'accor, i se combativan de rason : Ton papi n'é ran du to. V'tia on nion que ne convin po ! — I ne convin po ? — I ne convin po ! — Que che, ma. — Que no, ma.

E torzo queman çan. Éh ! lou gran

Il en venait un autre : As-tu un papier ? — Oui, le voici. — Oh ! il n'est pas bon ! — Pas possible ! — Par mon âme, non, il n'est pas bon ; voici le vrai bon ; les autres ne passent pas. — Grand merci !

Puis parfois s'ils se trouvaient ensemble deux qui n'étaient pas d'accord, ils se combattaient de raisons : Ton papier n'est rien du tout. Voici un nom qui ne convient pas ! — Il ne convient pas ? — Il ne convient pas. — Que si, moi. — Que non, moi.

Et toujours comme ça. Eh ! les grands babillards !

babelian ! Quan on lous antan parlo, lo van sublo, on ne so lequol ecuto.

Ma, n'ère po anbaracha ; sa allo trovo lo pore Froman (vo sote bin, du Mola). È y é 'n homo çan que parlo la rason ; no san compore no dou. Sa modo, on sa, tan qu'u Mola. L'ai trovo cheto dechu son grobon, devan sa pourta, le dou man dechu son bôton, pi son chin bardo aro lni.

— D'un bon sa, pore Froman, queman va-t-eu ? — Bon sa, me-n ami, é ne va po mau ; cheta-te. A-t-eu de noviau

Quand on les entend parler, le vent siffle, on ne sait lequel écouter.

Moi, je n'étais pas embarrassé ; je suis allé trouver le père Froment (vous savez bien, du Mollard). C'est un homme ça qui parle la raison ; nous sommes compères tous deux. Je suis allé, un soir, usqu'au Mollard. Je l'ai trouvé assis sur son *grobon* (souche servant de siège) devant sa porte, les deux mains sur son bâton.

— Donc, bonsoir, père Froment, comment ça va-t-il ? — Bonsoir, mon ami, ça ne va pas mal ; ssiads-toi. Y a-t-il du nouveau à la ville ? — Pas

à la vêla ? — Po gran chousa, pore Froman. No v'lian vo nommo per allo à Pari. — Oh ! gran marci, mon gaçon ; mai ne pui po. Te so bin que la Luison a predu se-n homo ; la v'tia tota solètt' avoé seus éfan ; é fau bin dimoeuro avoé iélla pe fore seus affore. — Éy é vra ; mai yé bin doumaze, pore Froman ; ey are gran fauta d'home queman vo pe beto la rason, pi pe fore freindre tui cheu galapian de perlé, que ne v'lion ran fore de bon.

Nos an devisé on mouman d'accor ;

grand'chose, père Froment. Nous voulons vous nommer pour aller à Paris ? — Oh ! grand merci, mon garçon, mais je ne puis pas. Tu sais bien que la Louison a perdu son mari ; la voilà toute seule avec ses enfants ; il faut bien demeurer avec elle pour ses affaires. — C'est vrai ; mais c'est bien dommage, père Froment ; il y aurait grand besoin d'hommes comme vous pour mettre la raison, puis pour tenir tous ces pantins de par là, qui ne veulent rien faire de bon.

Nous avons devisé un moment d'accord ; puis le

pi lo pore Froman me deci : — Quan t'are fa ton bilié, baille-te garda, mon gaçon, que lous anflammo ne lo prenion po. — N'ayo po poeu, pore Froman, lo bettere dan ma petiéta câffa ; ne voueu po m'agoro.

Pi de vra z'ai bin bailli lo bon us elécion à mons lo juge. Z'an ave bin pertan d'autro mé d'ena dozanne ; mai l'éron tui dan ma gran caffa ; z'ave pra tui cheu qu'on m'ave bailla ; éy é torzo bon pe fore na saqua.

A Çozera, lou commene du canton

père Froment m'a dit : — Quand tu auras fait ton billet, donne-toi garde, mon garçon, que les ardents ne le prennent pas. — N'ayez pas peur, père Froment, je le mettrai dans une petite poche ; je ne veux pas me tromper.

Et, de vrai, j'ai bien donné le bon aux élections à monsieur le juge. J'en avais pourtant bien d'autres plus d'une douzaine ; mais ils étaient tous dans une grande poche ; j'avais pris tous ceux qu'on m'avait donnés ; c'est toujours bon pour faire quelque chose.

A Ceyzériat, les communes du cantou venaient

venivan quosi tote bian rangea queman de souda. Cheu de Semandre éran mé de tra çan avoué lou tambor, pi de zandarm'au tita, pi on biau drapiau, é tui de gailla b'n attailla, on brovo bataillon, allo! pi cheu de Vela, d'Hutacor to de mimo ; cheu de Meyria avan on ménetri que menove n'ébauda dechu sa mesètta : to çan fase playsi à va ; é pi on a fa de be-n ouvra; que veli-vo de mioeu?

Éy a bian éto nonpl' us elècion de le commene, nefé dou, tras andra que s'arranzeron bin.

presque toutes bien rangées comme des soldats Ceux de Simandre étaient plus de trois cents avec les tambours, puis des gendarmes en tête, puis un beau drapeau, et tous des gaillards bien taillés, un joli bataillon, allez ! puis ceux de Villereversure, d'Hautecour tout de même ; ceux de Meyriat avaient un menétrier qui jouait une *ébaude* sur ça musette : tout ça faisait plaisir à voir; et puis on a fait du bon ouvrage; que voulez-vous de mieux ?

Ça est bien allé aussi aux élections des communes. excepté deux ou trois endroits qui s'arrangeront bien.

Dan na commena du lian de Chotelion, l'on betu defor lo mére, qu'ère prou bon gaçon; mai l'allove quoque co mezé la sop avoé lo quero ; pi lo quero li bailli, l'an deri, on barelion de meutarda de Dijon. Cheu que n'avan po goeuto de la meutarda n'on po mé volu du mère. V'tia to ; é n'é guiro.

Dan n'autra commene du lian de bise, ion que velivo se fore nommo mére, a de que si on tenive pe lui, pi pe lou pete, é qu'i gognichon, i baillere na moconetta de vin blan. On ère tui con-

Dans une commune du côté de Châtillon, ils ont mis dehors le maire, qui était assez bon garçon ; mais il allait quelquefois manger la soupe avec le curé ; puis le curé lui donna, l'an dernier, un pot de moutarde de Dijon. Ceux qui n'avaient pas goûté de la moutarde, n'ont plus voulu du maire. Voilà tout ; ce n'est guère.

Dans une autre commune du côté de bise, un qui voulait se faire nommer maire, a dit que si l'on tenait pour lui, puis pour les petits (les moins riches), et qu'ils gagnassent, il donnerait une màconnaise de vin blanc. On était tous bien consentants, même

santan, arimé lou greu, de nommo lou pete. — On velive nommo lo mareli, lo portieu d'aygue benate, que son bian de brovo mondo ; i n'on po volu. Lo mareli a de qu'i ne porre po allo à l'assamblo quan i sere tan d'allo sonno vipre, qu'i ne porre po oquipo le dove plache Lo benedicton a de que l'ave poueu qu'on assamblîche lo conseil quan i portere se-n aygue benate, que l'amove mioeu gardo son brecion pi sa farda pe ramasso son pan. L'on iu d'émo laman. Lo mère a bian éto nommo ; mai la moconetta de

les gros (les riches), de nommer les petits. — On voulait nommer le marguillier, le porteur d'eau bénite, qui sont bien du brave monde ; ils n'ont pas voulu. Le marguillier a dit qu'il ne pourrait aller à l'assemblée quand il serait temps d'aller sonner vêpres, qu'il ne pourrait pas occuper les deux places. Le porteur d'eau bénite a dit qu'il avait peur qu'on assemblât le conseil quand il porterait son eau bénite, qu'il aimait mieux garder son goupillon et sa besace pour récolter son pain. Ils ont eu de l'esprit au moins. Le maire a bien été nommé ; mais la mâconnaise de vin blanc n'est pas venue...

vin blan n'é po veniu... É sara pe l'an que vin.

Vorandra to çan ét achui; yé bon. La tara é vra brova; lou blo, lou pro, to çan vin dru. Éy a grou de rainsin. É ne fara po mau c'ti an pe lou payisan, quan bin i n'é po aija c'ti voui d'affano de lia. On a bin dou, tra ponçon de vin que ne se vandon po laman; éy é bin doumazo, pre çan que l'é vra bon. Pi lou taille son trou greussa; mai me panse que to çan s'arranzera bin, vorandra que nos in neutrou représantan qui

Ce sera pouz l'an qui vient.

Maintenant tout ça est fini; c'est bon. La terre est vraiment belle; les blés, les prés, tout ça pousse dru Il y a beaucoup de raisins. Ça ne fera pas mal cette année pour les paysans, quand même il n'est pas aisé aujourd'hui d'en tirer des liards. On a bien deux ou trois tonneaux de vin qui ne se vendent pas seulement; c'est bien dommage, parce qu'il est très bon. Puis les impôts sont trop gros, mais je pense que tout ça s'arrangera bien, maintenant que nous avons des représentants qui feront

faran bin ieu represantacion.

On parle bin on petionne de la guarra ; ma fion, dans neutron payi, çan ne no fa po poeu. Lou Brayssan, quan l'on casso leu caboute, i ne fa po bon devan ieu. Lou Bugitre modon à la guarra to queman à la vouga. Lou Dombieto ne von po mau non ple. Mai se la guarra ne vin po, é sara oncor meilleu.

Lo ra de Sardaigne y a ja modo, lui ; me panso qu'i n'é po vorandra queman du tan de na chanson de ma granta, que desive queman çan :

bien leurs représentations.

On parle bien un peu de la guerre ; ma foi, dans notre pays, ça ne nous fait pas peur. Les Bressans, quand ils ont cassé leurs sabots, il ne fait pas bon devant eux. Les Bugistes vont à la guerre tout comme à la vogue. Les Dombistes ne vont pas mal non plus. Mais si la guerre ne vient pas, ce sera encore meilleur.

Le roi de Sardaigne est déjà parti, lui ; me pense qu'il n'est pas maintenant comme du temps d'une chanson de ma grand'mère, qui disait comme ça :

Éy é lo ra de Sardègne,
Qu'assamble sou guerroyan ;
Y an a fa ièn armèye
De quatro vin ramonan !
Vantregué, gare, gare, gare !
Vantregué, gare de devan !

Y a pre cavalerie
De borru de Monmelian ;
Y a per artillerie
Quatro canon de far blan !
Vantroguè, gare, gare gare !
Patapan ! gare de devan (1)

C'est le roi de Sardaigne — qui assemble ses guerroyants ; — il en a fait une armée — de quatre-vingt ramoneurs ! — Vantregué, gare, gare, gare. — Ventregué, gare de devant !

Il a pour cavalerie des ânes de Montmélian ; — il a pour artillerie — quatre canons de fer blanc. — Ventregué, gare, gare, gare ! — Patapan ! gare de devant.

(1) Ces couplets sont avec des variantes les 1er et 4e de *la Chanson du duc de Savoie*, donnée plus haut.

Crayo, ma, que cheu ra, se i mod' à la guarra, vorandra l'a bin seus oeutis aguisia pe çantie.

É para que dan de biau payi i ne s'accueurdon po ; l'on pertan prou de tara, pi de pro, pi de vegn' à fossero. Eh, lou fo ! *Accueurdo-vo don ; lou leu s'accueurdon bin an mezan de tôtre.*

Ma fa, i faran bin queman i voeudron ; pi on prandra bin lo tan queman i vindra.

Vo, labori, se vo veni à Çozera, veni

Je crois, moi, que ce roi, s'il va à la guerre, maintenant il a bien ses outils aiguisés pour ca.

Il paraît que dans ce beau pays on ne s'accorde pas; ils ont pourtant prou de terres, et de prés, et de vignes à *fossurer* (cultiver). Eh ! les fous ! *Accordez-vous donc ; les loups s'accordent bien en mangeant de la tarte.*

Ma foi, ils feront bien comme ils voudront ; puis on prendra bien le temps comme il viendra.

Vous, laboureur, si vous venez à Ceyzériat, venez

me fore payé boteille ; no baran na gotta de vra vin du Perron.

Bonsa, compore.

DALBAR.

me faire payer une bouteille ; nous boirons une bouteille de vrai vin du Perron.

Bonsoir, compère.

ADALBERT.

V

UN BRESSAN CAMPAGNARD

AU JOURNAL DE L'AIN

Cette lettre contient un joli conte et un sonnet à *Flebar*. Elle est du savant abbé Nyd, et parut, sans traduction, dans le *Journal de l'Ain*, du 28 décembre 1849.

Je vui vo dere quoque cheuse, monse lou journalisto. Laicho-me laman prandre na pelio de taba, pi rebetto ma tabatira dan la cafa de mon vantroude-vé. Vetia l'affore :

É y a pertie de-s armania que son vra dreulou.

Je veux vous dire quelque chose, monsieur le journaliste. Laissez-moi prendre seulement une prise de tabac, puis remettre ma tabatière dans la poche de mon gilet. Voici l'affaire :

Il y a par ici des almanachs qui sont vraimen drôles.

N'ét-i po marquo dessu que. l'an que vin, no van tui étre de rechar, se no fan coman i dion. É sara to remanèya, tan qu'us homou qu'on di qu'is aran na gran couva avoué on zieu que guignera u coqueluchon. É para que cé monsu, que velion çan, velion don samblé dé chin (sou voutron rèspé). Pet-étre qu'i von se dere bonjou coman zo, pi qu'i se devoureron quan is aran fan.

É vra va de va qu'on ét à la fi du mondou ; ét ena vra senagouga. Ey ét-eu

N'est-il pas écrit que, l'an qui vient, nous allons tous être des richards, si nous faisons comme ils disent. Ce sera tout remanié, jusqu'aux hommes qu'on dit qu'ils auront une grande queue avec un œil qui guignera au bout. Il paraît que ces messieurs, qu veulent ça, veulent donc ressembler à des chiens (sous votre respect). Peut-être qu'ils vont se dire bonjour comme eux, puis qu'ils se dévoreront quand ils auront faim.

C'est *vraiment vrai de vrai* qu'on est à la fin du monde; c'est une vraie synagogue. Est-ce eux qui

zo que velion amblavo pre no? I ne cougnasson po laman lou blo de l'harba. Pre no trufié, i dion qu'i von partagié avoé no : vedrant-i mezé de grafo de sarazin, de cailla, de flamus ? I son trou avarmo. I se panson qu'é bin aija d'attrapo leu Brayssan ; mai n'é po vra. Acuto vay cela rayson :

LOU BRAYSSAN É LOU MONSU

On jou, lou marqui de Faillé anvia queri seu çanci pre payé zeu çanse. I

veulent semer pour nous? Ils ne distinguent pas seulement le blé de l'herbe. Pour nous tromper, ils disent qu'ils vont partager avec nous : voudront-ils manger des gaufres de blé noir, du caillé, des *flamusses* ? Ils sont trop affamés. Ils pensent qu'il est bien aisé d'attraper les Bressans, mais ce n'est pas vrai. Ecoutez *voir* cette raison :

LE BRESSAN ET LE MONSIEUR

Un jour, le marquis de Feillens envoya chercher ses censitaires pour payer leur cens. Il arriva que

arrevi que yon de zo ne pu po allo; l'ére maladou é ne puissé po guegnié. Lou marqui ave plusieus andréy ut-eu qu'i demeurove : à Pari, à Dijon, pi d'autrou lian. Lou gaçon du çansi, que s'appelive Liaudou, se beti dans la tita d'allo tan qu'à Dijon pre payé.

« Liaudou, que son pore li deci, pran la boussa de-s écu, qu'on a vandu leu bouày gro, é mod' avoué ton bôton, é ne te laicho po convié pre nion que te cougna po, pre n'étre po voulo. »

Liaudou s'abadi ; el allove gran trin,

l'un d'eux ne pût pas aller; il était malade, et ne pouvait pas bouger. Le marquis avait plusieurs endroits où il demeurait : à Paris, à Dijon, puis d'autres côtés. Le fils du censitaire, qui s'appelait Claude, se mit dans la tête d'aller jusqu'à Dijon pour payer.

« Claude, que son père luidit, prends la bourse des écus de la vente des bœufs gras, et pars avec ton bâton et ne te laisse inviter par personne que tu ne connaisses, pour n'être pas volé. »

Claude décampa, l allait grand train, et, le même

é, lou mémou jou, arrevi à Châlon. Quant i viu cela vela, i se pri de peu tan y ave de màyson. I fu bin ébaubi de vay tan d'outo et po laman n'écuri, ni na buge, ni on bouày. Qu'ét-eu don qu'on fa itie ? qu'i se deci.

Lou jou d'apré, l'ère à Dijon ; seus arpion éron bin on petionné foulo ; mai i belatove tan d'aise an vèyan cela vela qu'i ne sintive po mai que l'ère foulo.

On gran monsu, qu'i cresé lou marqui, le meni vé l'outo du segneu. On antri dan on brov' andrèy, qu'ère fa

jour, il arriva à Chalon. Quand il vit cette ville, il se prit de peur tant il y avait de maisons. Il fut bien ébahi de voir tant de logis et pas seulement une écurie, ni une étable, ni un bœuf. Qu'est-ce donc qu'on fait ici ? qu'il se dit.

Le jour d'après, il était à Dijon ; ses pieds étaient bien un peu talés, mais il éprouvait tant d'aise en voyant cette ville, qu'il ne sentait plus qu'il était blessé.

Un grand monsieur, qu'il croyait le marquis, le mena vers l'hôtel du seigneur. On entra dans un

coman en chôté. I velive poso se ca boute; mai lou monsu (qui ère l'homou d'affore du marqui) li comandi d'antré avoué se caboute, pi son boune de lina, dan na chambr' ut eu que l'allove se regalé antremi seus ami.

« Vetia, qu'i zeu deci, on Brayssan! vos allo rire! » Liaudou antri; « É bonjou, neutrou mètre; vo presantio la par du bonjou pi à la compani. » Lou monsu, an se mouquan, repondi: « Liaudou, é va bin. Quéy a-t-eu de nouvé u velajou? Le poulaille nayre

bel endroit, qui était fait comme un château. Il voulait poser ses sabots, mais le monsieur (qui était l'homme d'affaires du marquis) lui commanda d'entrer avec ses sabots, puis son bonnet de laine, dans une chambre où il allait se régaler au milieu de ses amis.

« Voilà, qu'il leur dit, un Bressan; vous allez rire! » Claude entra: « Eh bonjour, notre maître, je vous présente la part du bonjour et à la compagnie. » Le monsieur, en se moquant, répondit: « Claude, ça va bien. Qui a-t-il de nouveau au village? Les poules noires font-elles toujours des

fant-elle toujou de zuè blan? » Lou Brayssan repondi que lou nouvé ére que son por' ère maladou. qu'el ave le vintran-ne. — « Mai y a bin ancou de nouvé? Qu'ét-ou don qu'èy é, Liaudou? » — « Que la vach' u vesin a fa cin vé. » — « Mai y an a yon que da suffri quan leus autrou téton? Que fa-t-i don? » — « Monsu, i fa coman ma: i guétie! » repondi lou Liaudou.

É né po tou. On possi dan la chambra dé papi. Liaudou terí se-s écu de sa boussa. L'av à peino fini de conto qu'el

œufs blancs? » Le Bressan répondit que le nouveau était que son père était malade, qu'il avait le mal de ventre. — « Mais il y a bien encore du nouveau? Qu'est-ce donc que c'est, Claude? » — « Que la vache au voisin a fait cinq veaux. » — « Mais il y en a un qui doit souffrir quand les autres tètent? Que fait-il donc? — « Monsieur, il fait comme moi; il regarde! » répondit le Claude.

Ce n'est pas tout. On passa dans la chambre des papiers. Claude tira ses écus de sa bourse. Il avait à peine fini de compter, qu'il entendit un petit

antandi on pete brui, to coman on pete *tic tic* sou leu papi. « Monsu don, qui se beti à creyé, na ratta ! na ratta ! » An dian ceu mou, i bali on gran co de bôton à l'andrey qui quinove. Lou monsu accori, levi son papi é trovi sa montre qu'ère tot' an moucé. Lou Brayssan fi lo fo.

Po gran tan apré, lou marqui arrevi é trovi se-n homou d'affore, qu'ère on parisien, qu'ave lo meuselion bin gran de la farce. On li conti l'affore. L'an reci. « Mon Liaudou, qu'i deci, n'àye po pau.

bruit, tout comme un petit *tic tic* sous le papier. « Monsieur donc,qu'il se mit à crier, une souris ! une souris ! » En disant ces mots, il donna un grand coup de bâton à l'endroit qui bruissait. Le monsieur accourut, leva son papier et trouva sa montre qui était toute en morceaux. Bressan fit l'étonné.

Pas longtemps après, le marquis arriva et trouva son homme d'affaires, qui était un parisien, qui avait le museau bien grand de la farce. On lui conta l'affaire. Il en rit. « Mon Claude, qu'il dit, n'aie pas peur. Tiens, voilà tes écus. Viens manger,

Tin, vetia teus écu. Vin mezé. Te proumettio que dan çant an on parlera de ta, de te-n affore, coman t'o d'émô. » Liaudou pri seus écu, mezi, pi bu, pi s'e-n alli ; é revinci u velaj' uteu qu'on raconte ton cantie.

Y èr' an 1750. Lou marqui a bin predi : an 1850, on jerpeillera ancou de l'affore. Vourandra qu'on dio qu'on peu attrapo leu Brayssan !

Éy è lo vieu tan que m'a baillé cela ràyson. Y é bon quoque co d'avesé an deri : çan qu'on vay an deri pou srevi

Je te promets que dans cent ans on parlera de toi, de ton affaire, comme tu as d'esprit. » Claude prit ses écus, mangea et but, puis s'en alla ; il revint au village où l'on raconte tout cela.

C'était en 1750. Le marquis a bien prédit : en 1850, on jasera encore de l'affaire. Maintenant qu'on dise qu'on peut attraper les Bressans.

C'est le vieux temps qui m'a donné cette raison. Il èst bon quelquefois de regarder en arrière : ce qu'on voit en arrière peut servir pour aller en avant.

pre modo an devan. Quanteu qu'on a fa on selion dan on terin molèja, on guétie s'el s'adi bin avoué leus autrou.

Monsu lou journalisto, vo vayte bin, dan c'li conte, qu'é ne fau po que leu velati insultan leu campagna.

Vo prio vorandra de fore vay cela lettra à neutre-n ami Flebar, qu'amo greu lou patoi. Dite-li d'impremo d'asseteu na saqua coman lou brovou *Noyé Brayssun* ; é fote-li par de ceu quoque mou que son pre li.

Quand on a fait un sillon dans un terrain mal aisé, on regarde s'il s'accorde bien avec les autres.

Monsieur le journaliste, vous voyez bien, dans ce conte, qu'il ne faut pas que les citadins insultent les campagnards.

Je vous prie maintenant de faire voir cette lettre à notre ami Philibert, qui aime beaucoup le patois. Dites-lui d'imprimer quelque chose comme les *Noëls Bressans*; et faites-lui part de ces quelques mots qui sont pour lui.

A Flebar

A tui leu vray Brayssan te fo on gran [playsi
Pe lou brovou *Noyé*, que tou lou mond' [admire.
Is amon leu chanté, is amon pi leu lire,
D'asseteu que, l'evar', is on quoque laysy.

De neutrou lian, dé co, don croizi la [lemire,
Leu sa, dedan l'étobl' assemble leus ami.
On devis' à gran trin, on piall' é pi on ri:
Mieu vau chanté *Noyé* que mau for' é [medire.

A Philibert

A tous les vrais Bressans tu fais un grand plaisir — par les jolis Noëls que tout le monde admire. — Ils aiment les chanter; ils aiment aussi les lire, — aussitôt que, l'hiver, ils ont quelque loisir.

De notre côté, parfois, d'une lampe la lumière, — les soirs, dans l'étable assemble les amis. — On devise à grand train, on crie et puis on rit: — mieux vaut chanter *Noel* que mal faire ou médire.

De la Brayssa, toujou, é fau étre 'n éfan
Pre for' ancou de livr' an langazou [brayssan.
Laicho creyé seulé leu zelo que çan [geine.

Pre ma, que te cougnai, je t'appreuvou, [Flebar.
Maci pre tè *Noyé*, gran maçi pre ma par.
Bali-no, l'an que vin, *Tivan* pre nos étreine (1).

De la Bresse toujours il faut être un enfant — pour faire des livres en langage bressan. — Laisse crier seuls les jaloux que ça gêne.

Pour moi, qui te connais, je t'approuve, Philibert. — Merci pour les *Noëls*, grand merci pour ma part. — Donne-nous, l'an qui vient, *Tivan* pour nos étrennes.

---

(1) Notre édition de l'*Enrôlement de Tivan* n'a paru qu'en 1870 ; mais les amateurs ont été dédommagés de leur attente par la belle impression de Louis Perrin et les illustrations comiques d'A. Chanut.

Pre vou, monsu lou journalisto, adi vo dio: peurto-vo bin, é ma itou.

ON BRAYSSAN CAMPAGNA.

Pour vous, monsieur le journaliste, adieu vous dis; portez-vous bien, et moi aussi.

UN BRESSÁN CAMPAGNARD.

VI

UNE FILLE DE MARLIEU

AU JCURNAL DE L'AIN

Le *Journal de l'Ain* du 17 décembre 1862 publia en feuilleton une lettre française datée de Foissiat et signée Jacques Vincent, granger au domaine des Combes, dans laquelle on lisait :

« Pauvre pays que la Dombes, et que j'en ai souvent entendu parler, depuis que je laboure la terre ! On s'accorde à dire chez nous que les cultivateurs y sont peu dans l'aisance, que les jeunes filles y sont pâles et mal venantes, et que tout le pauvre monde y est sujet à la *traîne* (la fièvre paludéenne) pendant deux ou trois mois de l'année. »

Le *Journal de Trévoux* du 25 janvier 1863 prit la défense de la Dombes en publiant sans traduction la lettre suivante adressée à son rédacteur par Jeanne X., de Marlieu :

Monsu,

Dioumoènou passo, z'éra u poilou à dévisé avoui leu vazin é leu vasene, què ma camarada Liaudena X..., du velajou de le Grumardire de Sé-Nezi, é venia m'appourto le nouvalle de Bour. — « Tin, que le me dice, gatia cetie. On çartin z-houmou de Foissia, qu'a nion Jiaco Vincé, grègi u domène de le Combe, di tou plin de mau de la Domba, de-s étan, é, ce qu'é pi, de le fellie du payi. — Foutu bisayar ! cré ènnimo ! »

Monsieur,

Dimanche passé, j'étais au poële (à la chambre du poële) à deviser avec les voisins et les voisines, quand ma camarade Claudine X..., du village de la Grimardière de Saint-Nizier, est venue m'apporter les nouvelles de Bourg.— « Très bien, qu'elle me dit, regarde ça. Un certain homme de Foissiat, qui a nom Jacques Vincent, granger au domaine des Combes, dit tout plein de mal de la Dombes, des étangs, et, ce qui est pis, des filles du pays. Fichu *bisayard* (habitant du nord, la Bresse est au nord de la Dombes) sac.. animal

Monsieur que fête le nouvalle, é faudra écrire ce que ze va vou dire. I verra, ç'l houmou, se toute le fellie de la Dombo é la trevas.

Qué on a lou pa blan, pere Jiaco, queme vou l'ête, lé souve qu'on bretaye. Ze va vou fère va que vou bretayo, çu co. Vous conto de foulleri té que ién a pro : qué lou gevri pé quemé de rasin à le branche dé sojou, qu'é bravou à va ; qué l'evar é lo renouvé de la quépagne ; é que lou pro é le tarre cuar de nége reseblon à de zeune fellie.

Monsieur qui faites les nouvelles, il faudra écrire ce que je vais vous dire. Il verra, cet homme, si toutes les filles de la Dombes ont la *traîne*.

Quand on a les cheveux blancs, père Jacques, comme vous les avez, c'est souvent qu'on radote. Je vais vous faire voir que vous radotez, cette fois. Vous contez des folies tant qu'il y en a prou : que le givre pend comme des raisins aux branches des saules, que c'est beau à voir; que l'hiver est le printemps de la campagne ; et que les prés et les terres couverts de neige ressemblent à de jeunes filles.

Me-n arma, ze n'ava p'oncour' étédu dere cétitie. Neutron mèr' y appale de poesi ; ma, ze diou que ié de bétise. Z'ava torzou u é pesire que l'evar ére la viellonge, pramo que la tarra sèble vieille é quosi meurta : ét-u de çu té, que leu vieu brejenon u caron du foa, que lou coucu céte vé vou ! É n'y a mouyin, vou n'éte vio l'evar que pre veutra fenétra.

Vou dete de méteri. Pomé à Foissia é à Marbeu qu'à Sé-Nezi é à Marlieu, on ne vaill' à la bugo ; ié u poilou voure,

Par mon âme, je n'avais pas encore entendu dire celle-ci. Notre maître appelle ça de la poésie ; moi, je dis que c'est des bêtises. J'avais toujours eu dans la pensée que l'hiver était la vieillesse, parce que la terre semble vieille et presque morte : est-ce dans ce temps, que les vieux grelottent au milieu du feu, que le coucou chante chez vous ? Il n'y a pas moyen, vous n'avez vu l'hiver que par votre fenêtre.

Vous dites des mensonges. Pas plus à Foissiat et à Marboz qu'à Saint-Nizier et à Marlieu, on ne veille à l'étable ; c'est au poêle maintenant, depuis que

dimpi que vous ét évèto ce qu'on creye lou progré. E pi jiamé na boutaille de Monjuli ne se biouva dé voutron payi; on n'y counia que lou vin de Sét-Amo, de Coulegna, é on petionne cio de Mocon. Leu maquegnion que vé à veutre fare cougniasson bin lou vin.

On remarce le bon Dieu vé vou de ce qu'i vou a fai veni à Marbeu é à Foissia dé çu té. Nou, nou sin couté de ce qu'i a fé. I nous are fé veni y a grè té, qué sere asse bin. Père Jiaco de le Combe, qué vou voudra, ze vou fere va qu'on

vous avez inventé ce qu'on nomme le progrès. Et puis jamais une bouteille de Montjuli ne se trouve dans votre pays; on n'y connaît que le vin de Saint-Amour, de Coligny, et un peu celui de Mâcon. Les maquignons qui vont à vos foires connaissent bien le vin.

On remercie le bon Dieu chez vous de ce qu'il vous a fait naître à Marboz et à Foissiat en ce temps. Nous, nous sommes contents de ce qu'il a fait. Il nous aurait fait venir, il y a longtemps, que ce serait aussi bien. Père Jacques, des Combes, quand vous voudrez, je vous ferai voir qu'on était, dans ce

ére, dé çu té, ass' é pe-t-étre mé à se-n aisou, é ple couté, moin savé mé ple bravou, ce que vau bin mio. — On sonjove mé u paradi é po té à s'abousie, é à deveni rechou pre tui leu mouyin!

Teu qué siar de dere de mau de Marlieu, de Sé-Nezi, é de bin de vou? É fau sava se ié va. Y a-t-eu mé dè peuvrou, mé de fivre é mé de laide qu'à Foissia é à Marbeu? Crayou po. Ma, ze n'a jiamé vouiagia ple loin que Sé-Pau-de-Vara. Qua que saye, é fau po crare tou ce qu'on di.

temps, aussi et peut-être plus à son aise et plus content, moins savant, mais plus honnête, ce qui vaut bien mieux. — On songeait plus au paradis et pas tant à s'amuser, et à devenir riche par tous les moyens.

Est-ce qu'il sert de dire du mal de Marlieu, de Saint-Nizier, et du bien de vous? Il faut savoir ce qui est vrai. Y a-t-il plus de pauvres, plus de fièvres et plus de laides qu'à Foissiat et à Marboz? Je ne crois pas. Moi, je n'ai jamais voyagé plus loin que Saint-Paul-de-Varax. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas croire tout ce qu'on dit.

Y én a mé de ion que ne souffrachon po vé nou ; on ne gréle po tui ni torzou. Veni ari va la sourtia de la mess', é vou vera que leu mania é le fellie roujayon asse bin que su leu bor de la Rasseuza. Yé ma, Jona X..., que vou eu diou, vieu rouffion !

Neutre mason son mau bôti ? é n'é po va ; leu journali, que venion massouné é Domba, dion que le veutre son én éclavenion, é que le son ple sôle avoua lio femi à le peurte. Y a de lié d'or u chapé de veutre fellie ? É faille

Il y en a plus d'un qui ne souffrent pas chez nous ; on ne tremble pas tous et toujours. Venez donc voir la sortie de la messe, et vous verrez que les garçons et les filles ont de fraîches couleurs aussi bien que sur les bords de la Reyssouze. C'est moi Jeanne X... qui vous le dis, vieux ruffin !

Nos maisons sont mal bâties ? Ce n'est pas vrai ; les journaliers, qui viennent moissonner en Dombes, disent que les vôtres sont en *clavignons* (clayonnage garni de terre glaise), et qu'elles sont plus sales avec leur fumier à la porte. Il y a des glands d'or au chapeau de vos filles ? Il faut les regarder par

leu gatie pre veutre lenete : tou ce que relui n'é po d'or. Deni lou marcho, qu'a éto gré vole é Brasse, meus a bin de mé d'on co. Que vous ét' innouçi

Pédé l'evar on li le nouvalle ? Leu pasan, ah bin voua, l'a bin autre cheus' à fére. On le li, què le dion de souttise quemé le veutre du 17 deçambre. É n'y a po fauta de pete livrou pre apprédr' à labouré, à fourmougié, à trere le vach' é fère lou cailla. Tui veutreu savé monsu, qué voulu fére valla, se son énallo ruinou, avoua lio livrou é lio espériance.

vos lunettes : tout ce qui reluit n'est pas d'or. Denys le maréchal, qui a été valet en Bresse, me l'a bien dit plus d'une fois. Que vous êtes innocent!

Pendant l'hiver on lit les nouvelles ? Les paysans, ah bien oui, ils ont bien autre chose à faire. On les lit quand elles disent des sottises comme les vôtres du 17 décembre. Il n'y a pas besoin de petit livre pour apprendre à labourer, à semer le froment, à traire les vaches et à faire le fromage. Tous vos savants messieurs, qui ont voulu faire valoir, se sont en allés ruinés, avec leurs livres et

Peuvrou vellati !

Parlo de l'armania se vou veli. Pre ciotie l'é bon ; i rappale le fét' é le far' é pi i se vèd à bon contou. D'apré veutron dere, é faudr' oncoure lou livrou dé zardeni. I n'é po necesserou pre fére pousso de pourre, de saleta, é de-s egnion. Leu pasan ne son po se goulu vé nou. Vou ne sète po que nou queute mé de fère veni lou zardenajou, que de l'acheto vé leu zardeni. Se ze n'éra po na femalla, z'ira va veutron curti qu'a de courdon é de-s espalié. Qu'ét-eu bin

leurs expériences. Pauvres citadins !

Parlez de l'almanach si vous voulez. Pour celui-ci il est bon ; il rappelle les fêtes et les foires, et puis il se vend à bon compte. D'après votre dire, il faudrait encore le livre des jardiniers. Il n'est pas nécessaire pour faire pousser des pourreaux, des salades et des oignons. Les paysans ne sont pas si gourmands chez nous. Vous ne savez pas qu'il nous coûte plus de faire venir le jardinage que de l'acheter vers les jardiniers. Si je n'étais pas une fille, j'irais voir votre curtil qui a des cordons et

què cètie ? Sa po se neutron prête qu'a tè de-s abrou y cougnia.

Leus équeuli é pro d'euvr' à racourdé lio éfè, é què la liouche leu bète tui à bada, l'é bin autra ceus' à fére que de va émouté de poumi é de peri. É n'é po poussiblou, père Jiaco, que vou sayo on quèpegnar ! Que de dreuleri vou conto !

Se y ave dè la quèpagna de curti, de poum' é de pare, nion ne sourtire pre allo dè le vèlle ? Oh be-n houmou ! É n'é po pre de frite qu'on va dè le vèlle, mè

des espaliers. Qu'est-ce bien que ça ? Je ne sais pas si notre curé qui a tant d'arbres connaît ceux-ci.

Les écoliers ont assez d'œuvre à apprendre leur alphabet, et quand la cloche les met tous en liberté, ils ont bien autre chose à faire que de voir pincer des pommiers et des poiriers. Il n'est pas possible, père Jacques, que vous soyez un campagnard ! Que de drôleries vous contez !

S'il y avait dans la campagne des jardins, des pommes et des poires, personne ne sortirait pour aller dans les villes ? Oh, bon homme ! Ce n'est pas pour des fruits qu'on va dans les villes, mais

prequa qu'on gognie mé, que y a mé de brovou. É pi ze parion qu' y a mé de-s ouvri é de-s ouvrire de vé vou que de vé nou, que vé à la vèlla.

Allon, allon, y é torzou de mé è mé. Ét-eu sé rire que vou dete que leu comice vé épachie de sourti du payi ? De veutron comice, y é lou garde qu'eu di, é n'y a quosi que de monsu, que n'é po lamé saya, massouno ou saclia on co, dè lio fénianta via. Leu Comice son bin fé pre autra ceusa : se vou n'y éte po

parce qu'on gagne plus, qu'il y a plus de belles choses. Et je parie qu'il y a plus d'ouvriers et d'ouvrières de chez vous que de chez nous, qui vont à la ville.

Allons, allons, c'est toujours de plus en plus fort. Est-ce sans rire que vous dites que les Comices vont empêcher de sortir du pays ? Dans votre Comice, c'est le garde qui le dit, il n'y a quasi que des messieurs, qui n'ont pas seulement fauché, moissonné ou sarclé une fois, dans leur fainéante vie. Les Comices sont bien faits pour autre chose si vous ne l'avez pas deviné, il ne faut plus tenir

dèveno, é ne fau po mé menay na plema !

Vou n'y compreni ré, Jiaco, po lamé què vou parlo de la poularde grôsse. Le poularde grôsse égrasson leu monsu, é dégrasson le peuvre fremire, quemè yét arrevo l'autrou zour à Bour. Ey a fallu baillé pre rè ce qu'ave bin queuto. Egrassie de cayon, de boa, vetia ce qu'érecha leu pasan.

Vous éte du bon vio té, pére, quombin vous é dete de mau. Et-eu que vou n'éte jiamé éto plemo e pieno à la vèlla ? Dimpi quoque té, on yé devenu trou malin.

une plume.

Vous n'y comprenez rien, Jacques, pas seulement quand vous parlez des poulardes grasses. Les poulardes grasses engraissent les messieurs et dégraissent les pauvres fermières, comme c'est arrivé l'autre jour à Bourg. Il a fallu donner pour rien ce qui avait bien coûté. Engraisser des porcs, des bœufs, voilà ce qui enrichit les paysans.

Vous êtes du bon vieux temps, père, quand même vous en dites du mal. Est-ce que vous n'avez jamais été plumé et trompé à la ville ? Depuis quelque temps, on est devenu trop malin. Vous autres de

Vous autrou de Foissia é de Marbeu, n'allo po ple loin que Mourevé é Coulegna, é nou que Chalamon é Chôtelion. Leu coucati nou prédré bin neutre poulaille, neutreus oi, neutreu vé é neutre vache. Fete de teré dé veutre prèyeri; lasso-nou on petioune de passon dé neutreus étan. É fau de tou u mondou.

Ma fonga, é me losse. Ze sa ple avertia à felo ma coulougne qu'à iécrire; ma more me crèye tui leu zour qu'é siar mè. Sa po se z'a bin dèviso su lou papi. Se y a quoque souttise, té pi pre

Foissiat et de Marboz, n'allez pas plus loin que Montrevel et Coligny, et nous que Chalamont et Châtillon. Les coquetiers nous prendront bien nos volailles, nos oies, nos veaux et nos vaches. Faites des fossés dans vos prairies; laissez-nous un peu de poissons dans nos étangs. Il faut de tout au monde.

Ma foi, ça me lasse. Je suis plus exercée à filer ma quenouille qu'à écrire; ma mère me crie tous les jours que ça sert plus. Je ne sais pas si j'ai bien devisé sur le papier. S'il y a quelques sottises

vou. Proqua que vous éte di de rason à le fillie de la Domba ? Se le ne son po aveniète à veutra guisa, l'é até d'émou que le veutre. Ù reva.

JONA X...

Le vellardire, 1 du ma de janvi 1863.

tant pis pour vous. Pourquoi avez-vous dit des *raisons* aux filles de la Dombes ? Si elles ne sont pas avenantes à votre guise, elles ont autant d'esprit que les vôtres. Au revoir.

JEANNE X...

Les Villardières, 1er du mois de janvier 1863.

VII

UN ANCIEN VIGNERON

AU JOURNAL DE TRÉVOUX

Cette lettre parut sans traduction dans le *Journal de Trévoux* du 3 mai 1868, à la suite d'un concours de la Société de viticulture. Nous en donnons les passages les plus saillants au point de vue philologique.

Mon brove Deni, te vodré bin m'escuso si dze te repond' in patoi du pàyi ; mé te da comprindre que dze si miu aquetemo à menàyi l'huyon que la pleme, é qu'i me seré defechile de te parlo francé, sin l'escarogni.

Mon brave Denis, tu vo udras bien m'excuser si je te réponds en patois du pays ; mais tu dois comprendre que je suis plus accoutumé à manier l'aiguillon que la plume, et qu'il me serait difficile de te parler français, sans l'écorcher.

Gran maci de ta lètra é de to ce que te m'y raconte. Dze pinsove bin allo à Trevu, à celi concor de van novio ; mé ma vatç' a vélo din la nè, — mon peté barfoyou de droule (le pe dzoune) a-t-attrapo la fivre, — la Sezon, ma féne, a de doleur aromatismales din lous épale, — ma cavale s'a afoulo na tzambe ; — avoua to cin lou senaille ne son po trou bèle. On n'é po trou in guéto quan to va de travar. L'an que van, fou espéro que to ira miu.

Te me di don que vetra féta s'é passo

Grand merci de ta lettre et de tout ce que tu me racontes. Je pensais bien aller à Trévoux, à ce concours de vins nouveaux ; mais ma vache a vêlé dans la nuit, — mon petit barbouillon de drôle (le plus jeune) a pris la fièvre, — la Suzon, ma femme, a des douleurs rhumatismales dans les épaules, — ma jument s'est blessé une jambe ; — avec tout ça les semailles ne sont pas trop belles. On n'est pas trop en gaieté quand tout va de travers. L'an qui vient, il faut espérer que tout ira mieux.

Tu me dis donc que votre fête s'est passée sans

sin bri, sin chliouche, sin timbor é sin lou bouaite ; mé n'y étove po na vougue. Te so bin qu'y a on viu provarbe, vré din to pàyi, que di que : « Vou miu fére mé d'effé que de bri. » I dion de mém' à Cozon-su-Soune que : Fou po tiro sa pudr' in l'ar. » To cin vu dére que fou plaço l'util' avan l'agreyoble.

Qua que n'in sàye, d'apré ce que te me di, la féta s'é bin passo pe le miu. Te blague bin on pu lou juré qu'an dégusto ; mé t'o fa comé lou condano qu'an vinte quatr' hure pe moudére lou jeuge.

bruit, sans cloches, sans tambours et sans les boîtes ; mais ce n'était pas une vogue. Tu sais bien qu'il y a un vieux proverbe, vrai en tout pays, qui dit que: « Vaut mieux faire plus d'effet que de bruit. » Ils disent de même à Couzon-sur-Saône que: « Faut pas tirer sa poudre en l'air. » Tout ça veut dire qu'il faut placer l'utile avant l'agréable.

Quoi qu'il en soit, d'après ce que tu me dis, la fête s'est bien passée pour le mieux. Tu *blagues* bien un peu les jurés qui ont dégusté; mais tu as fait comme les condamnés qui ont vingt-quatre heures pour maudire les juges.

Celi monsu Barger, que te me porle, y éta celi que dz'a connu autrafa é qu'éte bin quatro fa grou comé neutro quero, que portan n'é po mance? Son vintre tindre bin mé d'e-na bareille ; n'y é don po la capacito que li manquove pe déguste. On di méme que l'a ancore mé d'éme que l'é grou. Quant à lous autre qu'étian avoua lui, fou bin crare, malgro ce que te di, que 's étian de fan gosi é que 's an to fa pe le miu.

Si don avoua tote sou qualito, ton van n'a po éto prime, pane-te lou ju é

Ce monsieur Berger, dont tu me parles, est-ce celui que j'ai connu autrefois, et qui était bien quatre fois gros comme notre curé, qui pourtant n'est pas mince? Son ventre tiendrait bien plus d'un barrail; ce n'est donc pas la capacité qui lui manque pour déguster. On dit même qu'il a encore plus d'esprit qu'il est gros. Quant aux autres qui étaient avec lui, faut bien croire, malgré ce que tu dis, qu'ils étaient de fins gosiers et qu'ils ont tout fait pour le mieux.

Si donc avec toutes ses qualités, ton vin n'a pas été primé, essuie-toi les yeux et ne pleure plus.

ne plure plu. Sanmedi que van, dze t'invayeré na letra que te dira quemin fou s'y prindre pe le fere meliu...

Veutron gouto a feni avoua la musiqu' é lou tzanson ; y étove le moman le mé agreyoble. N'autre cou que dze poré y allo, y é ma éto que vu tzanto é te sai si dz' a on bon gosi quan dz'intonne *La Parnetta, la Boye de Tçalamon* ou don bin *Me-n ami Piarre.*

Parétré que t'écri din dzorniou. Fa don ce que te poré pe no bailli le concor l'an que van à Velor ; vorandra que

Samedi qui vient, je t'enverrai une lettre qui te dira comment il faut s'y prendre pour le faire meilleur...

Votre dîner a fini avec la musique et les chansons ; c'était le moment le plus agréable. Une autre fois que je pourrai y aller, c'est moi aussi qui veux chanter, et tu sais si j'ai un bon gosier quand j'entonne *la Pernette, la Fille de Chalamont* ou bien *Mon ami Pierre.*

Il paraîtrait que tu écris dans les journaux. Fais donc ce que tu pourras pour nous donner le concours l'an qui vient à Villars ; maintenant que nous

dz'an le tceman de far, dz'an na fanfare, de pompié, dze vont ava le canton, monchu Dubié, que n'é po on gnougne, fera na gran féta. A celi que te dera que Velor n'é po on payi de vegnoble, repons-y que no n'an planton tui lous an, de vègne, é que din quoques anno on ne dera po mé que la Domb' é le payi de lou grenoille...

A diu, mon bon Deni; dze te baille na buna pegnia de man; coque pe ma

avons le chemin de fer, que nous avons une fanfare, des pompiers, que nous allons avoir le canton (être chef-lieu de canton), monsieur Dubief, qui n'est pas un imbécile, fera une grande fête. A celui qui te dira que Villars n'est pas un pays de vignoble, réponds-lui que nous en plantons tous les ans, des vignes, et que dans quelques années on ne dira plus que la Dombes est le pays des grenouilles...

Adieu, mon bon Denis; je te donne une bonne poignée de main; embrasse pour moi ta femme et

ta fèn' é lou droule.

Torjo ton viu VANÇIN BOIVERT,

Anchin vegnairon u grau Betay, tceman de Tochu à Trevu, vorandra farmi à Velor lou Dombe.

tes drôles.

Toujours ton vieux VINCENT BOIVERT,

Ancien vigneron au grand Botay, chemin de Toussieu à Trévoux, maintenant fermier à Villars-lès-Dombes.

VIII

UN FERMIER DE BOULIGNIEU

AU JOURNAL DE TRÉVOUX

—

Le prétendu fermier expose plaisamment un projet de chemin de fer de Villars à Villefranche, et raconte un dîner fait au château de Boulignieu après la pêche d'un étang. Cette lettre fut publiée sans traduction dans le *Journal de Trévoux* du 9 juin 1872. Nous l'abrégons, comme la précédente, par quelques coupures.

Mon brove Monchu,

D'za sovenance que y a e-na çanquaine de-s an (y éte la sason que ma seconda fène a defonto), vos avi cato dins ion de vetrou limerou e-na lettra

Mon brave Monsieur,

J'ai souvenance qu'il y a une *cinquaine* d'ans (c'est la saison que ma seconde femme est morte), vous avez mis dans un de vos numéros une lettre d'un

d'on vegnairon du Gran-Botay, que bavardove su lou vègne. Y é ce que fa qu'adzordi ma, Piarre Trapu, dé Pegnouflay, farmi u domane de la Grandza-Bourgn' à Boligniu, me sis aveso de vo demando, éto, e-na petetta pièce su vetron papi.

Vorandra, vequia cin que y é: Vos avi dè, dins ion de vetrou limerou, qu'on çartan monchu Pecor é on çartan monchu Macheni volion fér' on tceman de far depi Leyon tin qu'à Trevu, é ancore mé louin... I dion qu'i van parço vetra

vigneron du Grand-Botay, qui bavardait sur les vignes. C'est ce qui fait qu'aujourd'hui, moi, Pierre Trapu, dit Pignouflat, fermier au domaine de la Grange-Borgne à Boulignieu, me suis avisé de vous demander, aussi, une petite place sur votre papier.

Maintenant, voici ce que c'est: Vous avez dit, dans un de vos numéros, qu'un certain monsieur Picard et un certain monsieur Mangini veulent faire un chemin de fer depuis Lyon jusqu'à Trévoux, et encore plus loin... Ils disent qu'ils vont percer

montagna, copo vetron qué. Cray-me, ne lasso po petafeno vetrou pàyi de cela manire. Y é don de vré darbon chliou monde que ne respeton rin?

Dze me si lasso dére que prequié à San-Trevi-su-Mognon, lou grou tçapiou se remeyon avoua on monchu Delayante éto fabrecan de tceman de far, que n'an feré ion que traverseré tota l'Uropa é lou pàyi d'alintor, in fesan e-na gôre, de bon pesé, din tçoque velladze.

Mai y é bin pe four ! l fon cori le bri à Sandran qu'à Leyon y an ara ion

votre montagne, couper votre quai. Croyez-moi, ne laissez pas abîmer votre pays de cette manière. C'est donc de vraies taupes ce monde qui ne respecte rien.

Je me suis laissé dire que pour ici à Saint-Trivier-sur-Moignans, les gros chapeaux (les notables) se remuent avec monsieur Delahante, aussi fabricant de chemins de fer, qui en ferait un qui traverserait toute l'Europe et les pays d'alentour, en faisant une gare, en bon *pisé*, dans chaque village.

Mais c'est bien plus fort! Ils font courir le bruit à Sandrans qu'à Lyon il y en aura un qu'ils appel-

qu'is appelon tzamoférіqu' é que moderé de la Cra-Rosse pe monto à Forviro. I ne minqueré ple que de dére qu'i von arrivo tin qu'u paradi ; y é netron quero que serié attrapo, loui que deci dioman' u prone, que y é se defecil' à y grimpo. Fou étre de vré gnougne pe crare tui chliou mintsondze !

Qua que n'en sàye, si y avé quoque tsuse de vra din tote chliou racontance, n'accaparo po to ; adresso-no don ion de chliou antrepreneu, lequol que ça saye, y ne fa rin.

lent atmosphérique et qui partirait de la Croix-Rousse pour monter à Fourvière. Il ne manquait plus que de dire qu'ils vont arriver jusqu'au paradis ; c'est notre curé qui serait attrapé, lui qui disait dimanche au prône, que c'est si difficile d'y grimper. Il faut être de vrais imbéciles pour croire tous ces mensonges.

Quoi qu'il en soit, s'il y avait quelque chose de vrai dans toutes ces racontances, n'accaparez pas tout ; adressez-nous donc un de ces entrepreneurs, lequel que ce soit, ça ne fait rien.

Aqueto-me bian ; vequia le plan que dz'a fa avoua Youde Bonapogne, le gorde de la commène: On petè tceman de far que parteré de Vellor, passan per Boligniu, Sandran, que feré on petè contor per la Perouze, que revindré par Ambarru, Savegniu, Ors, Mezeru, Tochu, Rariu, Sant-Efame, San-Dediar, Trevu, San-Barnay, Dzassan, é qu'arreveré coman cin an drate légn' à Vellafrantce.

I seré ben agreyoble per no, per trinsporto netrou recourte é netrou bestiou: blo, fouan, paille, foradze de tote

Ecoutez-moi bien; voici le plan que j'ai fait avec Claude Bonnepogne, le garde de la commune: Un petit chemin de fer qui partirait de Villars, passant par Boulignieu, Sandrans, qui ferait un petit contour par la Pérouse,qui reviendrait par Ambérieux, Savignieu, Ars, Misérieu, Toussieu, Reyrieux, Sainte-Euphémie, Saint-Didier, Trévoux, Saint-Bernard, Jassans, et qui arriverait comme ça en droite ligne à Villefranche.

Il serait bien agréable pour nous, pour transporter nos récoltes et nos bestiaux: blés, foins, pailles, orages de toutes sortes, chevaux, boeufs, vaches,

sourte, tceviou, bu, vatce, viou, muton, ceyon, ouye, canor, polaille, sin conto lou gebi é lou pàysson.

Si vo crayi ma rason bona, parlo-n an don à Monchu Tsemette. Y é bin on bon home, que no bailleré on co de man, ves-à-vi do lous autorité. Dète-loui que y é ma que dz'a trinquo avoua iel u banquè de Vellor, que dz'ètove l'avandari de la troble, à chlian de la fenêtre... Monchu Déquieu fera bin, éto, ce qu'i porra ; dze si bin seur que lui qu'a de lior plan sou faque, n'an bailleré bin

veaux, moutons, porcs, oies, canards, volailles, sans compter les gibiers et les poissons.

Si vous ne croyez pas ma raison bonne, parlez-en donc à monsieur Schmitt. C'est bien un bon homme, qui nous donnerait un coup de main auprès des autorités. Dites-lui que c'est moi qui ai trinqué avec lui au banquet de Villars, qui étais l'avant dernier de la table, du côté de la fenêtre. Monsieur Déthieu fera bien, aussi, ce qu'il pourra ; je suis bien sûr que lui qui a des liasses plein ses poches, en donnerait volontiers une bonne poignée

e-na bona pognia per ava on potè bo de gor' à lé Brire.

A propou de monsu Déquieu, lasso-me raconto e-n' histare qui s'a passo u tçotiou de Bolignieu. Y a e-na vouitane de dzor, i vinci avoua e-na sezane de bon gaillor, tui de dzan comin fou, per petci on étan é per fer' on bon gouto, mémaman qu'is attindian on quesoni de Vellafrantce que ne vinci po. Eh ! qu'is étian annoyi ! Ton d'on co, gn'y a ion degordi que comminch' à gresonno, que caràye sa vesta su e-na sèle. I retrosse

pour avoir un petit bout de gare aux Brires.

A propos de monsieur Déthieu, laissez-moi vous raconter une histoire qui s'est passée au château de Boulignieu. Il y a une huitaine de jours, il vint avec une sixaine de bons gaillards, tous des gens comme il faut, pour pêcher un étang et pour faire un bon dîner, mêmement qu'ils attendaient un cuisinier de Villefranche qui ne vint pas. Eh qu'ils étaient ennuyés ! Tout d'un coup, il y a un dégourdi qui commence à grisonner, qui jette sa veste sur une chaise. Il retrousse ses manches, et il leur dit :

sou mantce, é i leus y dio : Mous ami, coradze ! n'àyi po pou, lou grins home nachon din lou granda cerconstanche, gn'y a rin de pardu ! Bailli-me de bourre, de-s egnon, de-s àye, de pavre, de so, de tou ce qu'i fou ; allo fére na partia de bore vè monchu le quero é reveni dins e-n'hure, to sera prèsto.

Dze ne sa po ioù que le bogr'a a-t-appra ; mé i lieus y a torchia on dino assi bian que Pelorday, que maneye portan po mo la quoua de la casseroule. Y ave churto e-na matelotta fate de doze

Mes amis, courage ! n'ayez pas peur, les grands hommes naissent dans les grandes circonstances, il n'y a rien de perdu ! Donnez-moi du beurre, des oignons, de l'ail, du poivre, du sel, de tout ce qu'il faut ; allez faire une partie de bourre chez monsieur le curé et revenez dans une heure, tout sera prêt.

Je ne sais pas où le diable a pris des leçons, mais il leur a torché un dîner aussi bien que Palordat, qui ne manie pourtant pas mal la queue de la casserole. Il y avait surtout une matelotte faite de douze livres de poissons, trois livres de beurre, de

livre de pàysson, tra livre de bour' é tra litre de bon vin viu. I s'an son foro tin qu'u gosi... Is an ancor nettayi e-na vouitane de plé, pra le cofé è tçoquion e-na dozane de pete varre de tota sourte de-s aliqueur, an feman de cegore grou comin na pastonnada é londze comin on fifre.

To cin leus y a delio la lingue ; i parlian, tui insimble, de la poletèque, de la borse, de la guare, de lou tceman de far. Dz'a profito de l'occajon per leus y demando ce qu'i pinsion de mon prodzé,

trois litres de bon vin vieux. Ils s'en sont fourrés jusqu'au gosier... Ils ont encore nettoyé une huitaine de plats, pris le café et chacun une douzaine de petits verres de toutes sortes de liqueurs, en fumant des cigares gros comme une carotte et longs comme un fifre.

Tout ça leur a délié la langue; ils parlaient, tous ensemble, de la politique, de la bourse, de la guerre, des chemins de fer. J'ai profité de l'occasion pour leur demander ce qu'ils pensaient de mon projet,

é lou prio de fére to ce qu'i porrion. I m'y an tui promi ; gn'y a mém' ion que s'appelove, dze crâye, monchu Clenè, mé n'an si po seur. Y ét on bon vivan ; i m'a-t-appelo dins on petè couan, é i me deci : Pére Pegnouflay, allo de l'avan, dze vo bailleran on bon co de man ; nos an tui de-s ami à la tçambre ; no vo prometon on tchéfe-liu d'arrondissamin à Boligniu, é, se vo voli, vo sera soprefè. Dze l'a remercio ; qua que n'in saye, dze n'accepteré po ; dze n'a dzamé bian pu parlo le francé sin l'escarogni...

et les prier de faire tout ce qu'ils pourraient. Ils me l'ont tous promis ; il y en a un qui s'appelle, je crois, monsieur Clément, mais je n'en suis pas sûr. C'est un bon vivant, il m'a appelé dans un petit coin, et il m'a dit : Père Pignouflat, allez de l'avant, nous vous donnerons un bon coup de main ; nous avons tous des amis à la chambre ; nous vous promettons un chef-lieu d'arrondissement à Bouligniou, et, si vous voulez, vous serez sous-préfet. Je l'ai remercié ; quoi qu'il en soit, je n'accepterai pas ; je n'ai jamais bien pu parler le français sans l'écorcher...

Pe n'an feni é per arrandzi la tçuse, ameno-me don, sin foute, mecredi que van, u marchia d'Ambarru, chli de lous andzagniu que vodra couso avoua nos autre de tote chlious affére. Y ne me fatcera po de vos y pàyi on bon gouto à l'houtel Sant-Honoré, à midzor. Y é là que y a e-na bella fèn' é e-na crône quesenire. On' y a po on chéfe de tui vetrou gargoti de Leyon que saye fotu de vo souto on cevé de livre, ou don bin od polé an tsauça blantça comme ielle; y ét à se n'an mourdre lou da! Dze vo

Pour en finir, et pour arranger la chose, amenez-moi donc, sans faute, mercredi qui vient, au marché d'Ambérieu, celui des ingénieurs qui voudra causer avec nous autres de toutes ces affaires. Ça ne me fâchera pas de vous payer un bon dîner à l'hôtel Saint-Honoré, à midi. C'est là qu'il y a une belle femme et une crâne cuisinière. Il n'y a pas un chef de tous vos gargotiers de Lyon qui soit capable de vous sauter un civet de lièvre, ou bien un poulet en sauce blanche comme elle; c'est à s'en mordre les doigts! Je vous payerai aussi une

payeré éto e-na bona botoye de van viu é on fromadz' à la créme, don vo me dira de novelle.

Accepto sin façan, monchu du dzornal, mon invitachon, on bondzor é e-na bona pognia de man.

Boligniu, le vouit de dzouan, mel voui çan septante-dou.

P. TRAPU, DE PEGNOUFLAY.

bonne bouteille de vin vieux et un fromage à la crême dont vous me direz des nouvelles.

Acceptez sans façon, monsieur du journal, mon invitation, un bonjour et une bonne poignée de main.

Boulignieu, le huit jnin mil huit cent soixante-douze.

P. TRAPUS, dit PIGNOUFLAT.

APOLOGUE

LES CHARDONNERETS

ET LEURS PETITS

—

Au temps des mœurs patriarcales, le père de famille pouvait avoir confiance en ses enfants et, avant sa mort, se dessaisir de ses biens en leur faveur. Cette coutume s'est perpétuée en Bresse, malgré l'adage: *Il ne faut pas se dépouiller avant de se coucher*. On voit encore des parents qui abandonnent leur patrimoine et se mettent à la merci d'un fils ou d'un gendre pratiquant plus ou moins la piété filiale. C'est contre cette imprudence qu'est dirigée la fable qu'on va lire. Le savant abbé Nyd a bien voulu la détacher pour nous d'une étude manuscrite sur les mœurs et traditions de la vieille Bresse.

On çartain z-houm' ave dous éfan appoua
(Çan vu der' an Brayssan que l'éran gran dezia) :

Un certain homme avait deux enfants *appuyés* (ça veut dire en Bressan — qu'ils étaient grands

Ey èr' on greu magna, pite na bouya brove,
Qu'amovan rifolo, mai que sarclo le rove.
Vetia qu'on biau matin
I se decir' ansin :
« Vor' é sere bin tan qu'arimé neutron pére
No bailli son beutin, pi cheu de neutra mére.
Si no fassan lieus horeti,
Nos arian pe no divreti.
On ne put, avoa ran, fore queman leus autrou,
Rir', allo an queuté. Se nos èran figliôtrou,
On are de luizard', an sa cafa na bousse.
Itie, san dèsancé, on grabote de fousse.
La merrama pi la sernau,

déjà) : — C'était un gros garçon et une jolie fille, — qui aimaient s'amuser plus que sarcler les raves. — Voilà qu'un beau matin — ils se dirent ensemble : — « Maintenant il serait bien temps qu'enfin notre père — nous donnât son bien et celui de notre mère. — S'ils nous faisaient leurs héritiers, — nous aurions de quoi nous divertir. — On ne peut avec rien faire comme les autres, rire, — aller en visite. Si nous étions filiâtres, — on aurait des louis d'or, dans sa poche une bourse. — Ici, sans relâche, on travaille de force. — La matinée et puis la soirée, —

On é tropeno de mesère.
On ne pu po levi lou nau
Qu'on n'é macagno de son pére. »
Mai, d'hazar, dari zo, lo père, leus oyan,
Leu sangrotè : « Couroz' ! yé brovou, meus éfan !
Gran tan vetia que vo preni de meude
Que son brove, me-n ergu' é pit' ari quemeude.
Mai aqueuté, d'avan que no no defassin,
Veutra mèr' é pi ma, de to neutron beutin,
Aqueuté na rason qu'u viu tan neutreu père,
Cheto su l'arceban, an blayan lo chevenou,
Contivon us éfan que n'avan po trou senou ;

on est accablé de misère. — On ne peut pas lever le nez — qu'on ne soit traité de chien par son père. »

Mais, par hasard, derrière eux, le père les entendant — Les secoua : « Courage! c'est joli, mes enfants ! — Voici grand temps que vous prenez des modes — qui sont belles, ma foi, et de plus très-commodes. — Mais écoutez, avant qne nous nous dépossédions, — votre mère et moi, de tout notre butin, — écoutez une histoire qu'au vieux temps nos pères, — assis sur l'archebanc (1) en teillant le chanvre, — contaient aux enfants qui n'avaient pas trop sommeil. — Ecoutez-la, elle se

(1) Voir la note 21 des *Noëls Bressans*.

Aqueuté-la, s'addi bin à veutre-n affère :

« On zor on labori
« Trovi an son queurti de-s éçardenéri,
« To petè dans on ni... Mai vetia que la brance,
« Que leu pete-s éran dessu an gran fiance,
« Sous l'eura se ronti,
« È que ravatiron leus éçardenéri.
« N'étan po voulera, mais quosiman to roze,
« Que fi lo labori ? Al leu pri dans sa loze ;
« Pit' apré dans na caz' é su ou gran peri,
« Leu beti per afin que lo pèr' é la mère
« Dés éçardenéri
« Vincisson leu neuri.

rapporte bien à votre affaire.

« Un jour un laboureur — trouva en son jardin
« des chardonnerets, — tout petits dans un nid...
« mais voici que la branche — sur laquelle les pe-
« tits étaient en grande confiance, — sous le vent
« se rompit, — et que tombèrent les chardonnerets.
« — N'étant pas en état de voler, mais presque tout
« rouges, — que fit le laboureur? Il les prit dans
« son chapeau de paille; — puis après dans une
« cage et sur un grand poirier — les mit afin que
« le père et la mère — des chardonnerets — vins-
« sent les nourrir. — En effet ce fut tout de suite

« D'ains' é fu dezandé que la mér' é lo père
« U pete pourtiron de qua vivr' é frozé.
« Çantie duri gran tan, tan que celés ouisé
« Pusson moudo solè é çourci zo pitance,
« An voulatan preto dan l'anclieu su la brance,
« Mai y arrevi 'n autrou zor
« Que lo pèr' é la mèr', u cazon, à zo tor,
« Antriron san trovi on pertui convenoble
« Pe s'abado defua... Leu peuvre miseroble
« Avan biau ramoutté, i crevivon de fan.
« Leu pete ne leus y ballivon ran... ran... ran.
« Lo labori se-mém' an u pedia laman ;
« Al uvri don la caze,

« que la mère et le père — aux petits portèrent de
« quoi vivre et grandir. — Cela dura longtemps,
« jusqu'à ce que les oiseaux — pussent aller seuls
« et chercher leur nourriture, — en voletant partout
« dans l'enclos sur les branches. — Mais il arriva
« un autre jour — que le père et la mère dans la
« cage à leur tour — entrèrent sans trouver une
« issue convenable — pour s'échapper dehors...
« Les pauvres misérables — avaient beau se plain-
« dre, ils crevaient de faim. — Les petits ne leur
« donnèrent rien, rien, rien. — Le laboureur lui-
« même en eut pitié du moins ; — il ouvrit donc la

« D'ù i s'escampiron avoa na fan de raze. »

Que nos appran à tui c'li conto bin veria ?
Que leu pér' é le mèr' (y-an a pro dan la via)
Que baillon zo beutin trou teu à zeus éfan,
Loçal devan muri peta fenon de fan.

Y a na buèna rason dés anchin, la vetia :
É ne fau po se depeli
Avan de se buto u li.

« cage, — d'où ils décampèrent avec une faim de « rage. »

Que nous apprend ce conte bien tourné? — Que les pères et les mères (il n'en manque pas dans la vie) — qui donnent leurs biens trop tôt à leurs enfants, — hélas ! avant de mourir dépérissent de faim.

Il y a un bon proverbe des anciens. le voici : — Il ne faut pas se dépouiller — avant de se coucher.

SERMON PATOIS

SERMON DU CURÉ

DE GRÉZIA

—

Ce sermon bressan, plaisant dans la forme, excellent au fond, a été publié, sans traduction, dans le *Journal de Trévoux* du 1er janvier 1860, avec le préambule suivant, signé des initiales A. M.

« Grézia, paroisse avant 1793, est actuellement un village dépendant au spirituel et au temporel de Saint-Cyr-sur-Menthon (canton de Pont-de-Veyle). Le dernier pasteur, homme estimable que nous pourrions nommer, était très-facétieux. Son genre d'enseignement s'inspirait beaucoup du précepte des anciens moralistes: *castigat ridendo*, et la simplicité de ses paroissiens ne s'en formalisait pas. Il est rare que dans tes veillées d'hiver les habitants de Saint-Cyr ne racontent en s'égayant quelques-uns de ses bons mots et de ses satires. — Le morceau que nous donnons, est extrait de ses papiers et peut encore s'appliquer à plusieurs localités. — Disons encore que si Grézia est à présent un village modèle, c'est probablement aux leçons de son ancien curé qu'il le doit. »

Il n'y a qu'un point à rectifier dans ce préambule, c'est que le curé de Grézia n'est pour rien dans ledit sermon, et que tout le mérite en revient au docte et modeste curé de Foissiat.

Préjou du Quero de Grazia à seu parouchin pre lou premi zour de l'èno.

Èy é la meuda, Meus Ami, que cetivoui vou vou souhato la be-n èno leus on leus autrou. — Vou vou souhato toute seurte de be-ne çeuse, de vivre grè tè, rechou, heuro, é santo. Éy é bin, se vous ou déte du prion du cor ; ét on deva de chrètiin. Ma ari, ze vou souhatou tou çantie, è ancoure pre dessu lou paradi. É n'è po lamé cetivoui, mé tui leu zour, que ze diou la messa é mon breviro ; y é pre vou què ze prayou.

Sermon du curé de Grézia à ses paroissiens pour le premier jour de l'an.

C'est la mode, mes amis, qu'aujourd'hui vous vous souhaitiez la bonne année les uns les autres. — Vous vous souhaitez toutes sortes de bonnes choses, de vivre longtemps, riches, heureux, en santé. C'est bien, si vous le dites du fond du cœur ; c'est un devoir de chrétien. Moi aussi, je vous souhaite cela, et encore, par dessus, le paradis. Ce n'est pas seulement aujourd'hui, mais tous les jours, que je dis la messe et mon bréviaire ; c'est pour vous que je prie. Et si vous m'écoutiez tous quand je prêche, ce

È se vou m'équetiove tui qué ze préjou, ce que ze demédou u bon Di vous arrevere ; vou sero tui heuro dè ceti mondou, é dé l'autrou.

Ze vu don proufito de çu zour, pre vou der' à chotion ce que li fau pre bin passo l'éno an chrétiin. Ze va parlo on petioune eu vio é anapré eu zeunou. Équeto-me va on moumé, é pi beto chotion quoque ceusa dé veutra cafa, pre vous é servi qué é faudra.

La via, Meus Ami, nous é baillia à tui pre gogne lou paradi. Tui leu zour, nou

que je demande au bon Dieu vous arriverait; vous seriez tous heureux dans ce monde et dans l'autre

Je veux profiter de ce jour, pour vous dire à chacun ce qu'il lui faut pour bien passer l'année en chrétien. Je vais parler un peu aux vieux et ensuite aux jeunes. Ecoutez-moi *voir* un moment, et puis mettez chacun quelque chose dans votre poche pour vous en servir quand il faudra.

La vie, mes amis, vous est donnée à tous pour gagner le paradis. Tous les jours, nous devons faire

davin fére quoque çeusa pre l'ava, lassie neutre mauvése meudo, é prèdre de be-ne. Mé nou sin prè du capou du cemetirou, mé nou davin étre sajou. É n'y a po mé à assemèté. Què neutron pa devin blan, què neutre queute nou fin boussu, què neutreus yu gation la tarra, Meus Ami, é fau songie à neutra place. Nou vayin lou quemècemé de ceti é ; mé nou pourrin bin nè po vè lou chavon.

Eh bin, què on a veutron té, on ne devre po se fére prèye. É faudre n'ava rè à vou dere à vous autrou, prequa se

quelque chose pour l'avoir, laisser nos mauvaises habitudes, en prendre de bonnes. Plus nous sommes près du creux du cimetière, plus nous devons être sages. Il n'y a plus à marchander. Quand nos cheveux deviennent blancs, quand nos côtes nous font bossus, quand nos yeux regardent la terre, mes amis, il faut songer à notre place. Nous voyons le commencement de cet an, mais nous pourrons bien n'en pas voir la fin.

Eh bien, quand on a votre âge, on ne devrait pas se faire prier. Il faudrait n'avoir rien à vous dire à vous autres, parce que si vous avez besoin

vous éte fauta d'étre praya, lou zeunou vé oncoure moin se zin-nié. Veutra cagneri sera on mauvé ézéplou pre io.

É pi vou, se vous n'éte po sé reprouçou, que veli-vou dere à veutreus éfé? On porte respé eu vio, qué i sont honétou ; mé qué l'é de viçou, on leu méprise mé que leus autrou.

Songio va se vou n'éte po quoqu'afér' avoi lou diablou, — se vou ne bâte po mé qu'é faudre ; — se vou n'éte po avarmou, y èn a que n'é po mé fauta que de quatre peu é que ne sonjon qu'eu

d'être repris, les jeunes vont encore moins se gêner. Votre paresse sera un mauvais exemple pour eux.

Et puis vous, si vous n'êtes pas sans reproches, que voulez-vous dire à vos enfants? On porte respect aux vieillards, quand ils sont honnêtes, mais quand ils ont des vices, on les méprise plus que les autres.

Songez *voir* si vous n'avez pas quelque affaire avec le diable, — si vous ne buvez pas plus qu'il ne faudrait; — si vous n'êtes pas cupides, il y en a qui n'ont plus besoin que de quatre planches et qui ne songent qu'aux liards, fous qu'ils sont!

liar, fo qu'i son ! — se vou n'éte po éto de voulor dé veutra via, y a tè de manire de roubo ; — se vou n'éte po oncoure de libretin ; ét affro d'eu dere, y a de vio qne vedron torzou étre zeunou é que fè de poulissouneri ; é brovou çantitie ? É fa rougi.

Féte quemè vou voudra, mé lou mètre va binteu vou créyé, vou bétre dé la balance, veutreu peçliou d'on lian é lou bin que vous éte fé de l'autrou. Du çlian què sera lou ple lour é faudra allo. Qué on grè chônou cale bo, l'y

— si vous n'avez pas été des voleurs dans votre vie, il y a tant de manières de voler ! — si vous n'êtes pas encore des libertins ; c'est affreux de le dire, il y a des vieux qui voudraient toujours être jeunes et qui font des polissonneries ; est-ce beau cela ? Ça fait rougir.

Faites comme vous voudrez, mais le maître va bientôt vous appeler, vous mettre dans la balance vos péchés d'un côté et le bien de l'autre. Du côté qui sera le plus lourd, il faudra aller. Quand un grand chêne tombe à bas, il y demeure ; c'est la

demeure ; y é la méma çeusa qué vou trapasso.... dé lou paradi ou dé l'èfar, pre torzou ! É vau la pe-na d'y songie. Ceutie que n'é fé poin d'éta, son quemè le béte de lio buge.

Premi leus houmou mario, y èn a que son de vras ivrougne. Toute le dioumoine, non po d'allo pràye Di, quemé y é lio deva, à l'elise, — ouv'on aprè à étre de bon chrétiin, de bon pore de famelie, ouv'on treuve la feuce se ńecessera u labouri qu'a tè de pe-na, é ari tou ce qu'é fau per allo u paradi,

même chose quand vous trépassez.... dans le paradis ou dans l'enfer, pour toujours ! Ça vaut la peine d'y songer. Ceux qui n'en font point d'état sont comme les bêtes de leur étable.

Parmi les hommes mariés, il y en a qui sont de vrais ivrognes. Tous les dimanches, non pas d'aller prier Dieu, comme c'est leur devoir, à l'église, — où l'on apprend à être de bons chrétiens, de bons pères de famille, où l'on trouve la force si nécessaire au laboureur qui a tant de peine, et aussi tout ce qu'il faut pour aller au paradis, — ils vont au

— i vè u cabaré, ouve l'on treuve tou ce qu'y a de mauvé sujé de la parouche.

Lou selo n'é p'oncoure recondu qu'i son déjà tui seu. I juron quemé de démon, n'é la gourge ple-na que de bétis' é d'insoulèteri. Lou cabaré sébl' on vra infar. Se y a on mair', on se leu cavali venion, on leu foite defor, é on leu va allo dé le charire quemé de fo é raqué dé leu teré é sôlou cayon.

É n'y a po de qua rire ! Peuvre fe-ne qu'éte de pares houmous, bélo, bélo...

cabaret, où l'on trouve tout ce qu'il y a de mauvais sujets dans la paroisse.

Le soleil n'est pas encore couché qu'ils sont déjà tous saouls. Ils jurent comme des démons, n'ont la gorge pleine que de bêtises et d'insolences. Le paradis semble un vrai enfer. S'il y a un maire, ou si les cavaliers viennent (la maréchaussée), on les jette dehors, et on les voit aller dans les chemins comme des fous, et se vautrer dans les fossés en sales cochons.

Il n'y a pas de quoi rire! Pauvres femmes, qui avez de pareils maris, pleurez, pleurez... Que vont

Que vè deveni veutres éfè, avoi de pares éséplou? E pi combin de zourné predu pre vou é de té mau éplàya pre veutreu servitio, qui vou n'y éte po? É peu on co dé l'é, mé cinq ou di co, é se conte! É se conte se bin qu'apré na dizaina d'an, veutres affére vè mau, vou ne payo po veutron métre, on ne vou vu ple, on fa vèdre veutron betin; é vetia quemé lou cabaré fa de peuvrou!

É queute mé d'étreteni on pare défau que de neri na famelie. Conto ce que vou lasso dé la boutailla, é ce que vou

devenir vos enfants, avec de pareils exemples? Et puis combien de journées perdues pour vous, et de temps mal employé pour vos serviteurs, quand vous n'y êtes pas! C'est peu une fois dans l'an, mais cinq ou dix fois ça se compte! Ça se compte si bien qu'après une dizaine d'ans, vos affaires vont mal, vous ne payez pas votre maître, on ne vous veut plus, on fait vendre votre butin; et voilà comment le cabaret fait des pauvres!

Il coûte plus d'entretenir un pareil défaut que de nourrir une famille. Comptez ce que vous laissez dans la bouteille, et ce que vous dépensez pour vos

dépèsso pre veutres éfé, vou varo se ze diou la vereto.

Z'a vio on co n'houmou que passove son té à mésero la porta d'on cabaré, é hiau é é bo, que requeméssove torzou, quemé s'i n'ave po bin fé, é dezé: Tra su si, si su tra. — Ze li demédo ce qu'i fasé bin dimpi se grè té. I me deci : Ze gatiou quemé mon betin a pu étró pre cela porta. Z'ava on bio domène, de greu boa, on biau poli, on greni plin de blo ; èy é tou étro, pre cela porta ! — Lou malheureu ére devenu fo.

enfants, vous verrez si je dis la vérité.

J'ai vu une fois un homme qui passait son temps à mesurer la porte d'un cabaret, en haut et en bas, et qui recommençait toujours, comme s'il n'avait pas bien fait, et disait: Trois sur six, six sur trois. — Je lui demandai ce qu'il faisait bien depuis si longtemps. Il me dit: Je regarde comment mon butin a pu entrer par cette porte. J'avais un beau domaine, de gros bœufs, un haut pailler, un grenier plein de blé ; c'est tout entré par cette porte ! Le malheureux était devenu fou.

Ou se ruin' oncour' avoua d'autrou défau, don ze vou parlere n'autro co.

Lu zeunou vouere ! Que faut-eu lio dere. Y én a mé de la matia que son de dépèssi, que fé quemé lio por' ou lio métre. A la San-Martin, lio gajou dejia mégia. S'i ne peuvon trouvé de métre, ce qu'arreve souvé, i son de peuvrou, à tèdre la demi auna. Ey én a que prenion la meuda du taba. Qu'é l'é na pipa d'on seu étre leu lèbe, on boune su l'ouraille, é vetia de mania, ce que vu dere de poré. I beton lou foua à le

On se ruine encore avec d'autres défauts, dont je vous parlerai une autre fois.

Aux jeunes maintenant! Que faut-il leur dire? Il y en a plus de la moitié qui sont des dissipateurs, qui font comme leurs pères et leurs maîtres. A la Saint-Martin, leurs gages déjà mangés. S'ils ne peuvent trouver de maîtres, ce qui arrive souvent, ils sont des pauvres, à tendre la demi-aune (le bras). Il y en a qui prennent la mode du tabac. Quand ils ont une pipe entre leurs lèvres, un bonnet sur l'oreille, en voilà des *meignats* (garçons), ce qui veut dire des vauriens. Ils mettent le feu aux

mason... Quatrou seu de tabə pre semena, é fa d'asseteu na douzina de fran per é, que serin bin mio implayas à na quelota don bin à na matelouta.

Tou çantie, Meus Efé, vou danne. Mé ce que vou dann' oncoure mio, yé la galoupeneria. Vou varébouno, le né, dé lou velojou, le fare, le vougue, qué vous éte de mauvé por' è de mauvé métre. Vou crate qu'on n'é sa ré. On eu sa. Vou vou roulo dé la salouperi; on eu devene ré qu'è vou vàyin.

É s'on vase veutre ama ! Lo, mon Di,

maisons.... Quatre sous de tabac par semaine, ça fait bientôt une douzaine de francs par an, qui seraient bien mieux employés à une culotte ou à une veste.

Tout cela, mes enfants, vous damne. Mais ce qui vous damne encore mieux, c'est la *galopinerie*. Vous vagabondez, les nuits, dans les villages, les foires, les vogues, quand vous avez de mauvais pères et de mauvais maîtres. Vous croyez qu'on n'en sait rien. On le sait. Vous vous roulez dans la saloperie ; on le devine rien qu'en vous voyant.

Et si on voyait votre âme! Las, mon Dieu, elle

l'é léde quemé on crapau. Aprè vou n'euso po mé vou confessé ; é pi vou demeuro dé lou bourbi, dé on bourbi qu'é ple salou que veutra sou. Éy a de qua fére frémi, rouffion que vous éte! Qua que vou fasso, lou bon Di ne vou benira po ; vou sero torzou miseroblou. Esamino bin, é vou varo que ze ne diou que tro vra.

Que der' à le zeune fellie ? Que le son de leuriose, que le se beton tou ce que l'é su le queute ; qu'alle ressèblon à de poume, brove defor é periy' u dedé ;

est laide comme un crapaud. Après vous n'osez plus vous confesser ; et puis vous demeurez dans le bourbier, dans un bourbier qui est plus sale que votre loge à porcs. Il y a de quoi frémir, ruffians que vous êtes ! Quoi que vous fassiez, le bon Dieu ne vous bénira pas ; vous serez toujours misérables. Examinez bien, et vous verrez que je ne dis que trop vrai.

Que dire aux jeunes filles ? Qu'elles sont des glorieuses ; qu'elles se mettent tout ce qu'elles ont sur les côtes ; qu'elles ressemblent à des pommes belles dehors et pourries dedans ; qu'elles sont des

que le son de couridoune pire que de chene; que le vè à le dèsse, é, ce que fa bassie leus yu, u cabaré, ouve le se lasson gochouné; que l'uvron la porta eu poulisson é l'attrapon de bôtar.

Druiso lamé, jingo; é ne tardera po grè té de bélé. É faudra vou eachie; nion ne vou voudra avoua veutron vé. Vou vetia à plaindre, me peuvre feille, pre la via. Què on malheureu é condamna à le galére, on li attache na boulla u pié, é on li brule l'épaula avoua on fare çau. Vetia quemè vous ét' avoua

coureuses pires que des chiennes; qu'elles vont aux danses, et, ce qui fait baisser les yeux, au cabaret, où elles se laissent enjôler; qu'elles ouvrent la porte aux polissons et attrappent des bâtards.

Riez seulement, sautez, vous ne tarderez pas grand temps de pleurer. Il faudra vous cacher; personne ne vous voudra avec votre veau. Vous voici à plaindre, mes pauvres filles, pour la vie. Quand un malheureux est condamné aux galères, on lui attache une boule au pied, et on lui brûle l'épaule avec un fer chaud. Voilà comment vous êtes avec

n'éfé, que vo suivra torzou, é que vou fera affron, quemè na boulla ou bin on far çau. Ah! libretene, vou bèlero mé que vou n'éte ri.

Vetia, Meus Parouchin, ce qu'arreve, què on èblèye ce qu'on a appra u cateçimou, què on per lou cemin de l'elise, què on ne vu po èqueté son prètou é ceutie que racordon lou bin. On n'é po coutè, on devin peuvrou, on se fa mépriso, on ne vu pomé dè vou ; é pi, aprè na via miseroblo, la mor vin, é vou vetia avoua veutreu liar, avoua veu-

un enfant, qui vous suivra toujours, et qui vous fera affront, comme une boule ou bien un fer chaud. Ah! libertines, vous pleurerez plus que vous n'avez ri.

Voilà, mes Paroissiens, ce qui arrive, quand on oublie ce qu'on a appris au catéchisme, quand on ne veut pas écouter son prêtre et ceux qui instruisent du bien. On n'est pas content, on devient pauvre, on se fait mépriser, on ne veut plus de vous; et puis, après une vie misérable, la mort vient, et vient, et vous voilà avec vos liards, avec vos saou-

tre seuleri, avoua veutre salouperi, avoua veutre dèsse... dé l'éfar, é pre torzou. On bramera, on brenira le dé, on voudra s'écouri; mé lou diablou vou fourchonnera, vou foulégera tou son seu.

leries, avec vos saloperies, avec vos danses... dans l'enfer, et pour toujours. On criera, on grincera les dents, on voudra se sauver; mais le diable vous tiendra sous sa fourche, vous piétinera tout son saoul.

LA CHANSON DU BUGEY

—

Chanson populaire qu'une aimable dame a chantée devant nous, et dont nous avons noté l'air folâtre. Quoique française, nous l'insérons ici pour qu'elle ne se perde pas.

Air noté

Voilà ma journée faite
Et ti tou la la
Deri tra la la,
Voilà ma journée faite ;
Faut m'aller promener (*ter*).

En mon chemin rencontre,
Et ti tou.....
En mon chemin rencontre
La fille au jardinier (*ter*).

La pris par sa main blanche,
Et ti tou.....
La pris par sa main blanche,
Au bois je la menai (*ter*).

Quand ell' fut dans la rippe,
Et ti tou.....
Quand ell' fut dans la rippe,
Ell' se mit à pleurer (*ter*).

— Quoi qu' vous avez la belle,
Et ti tou.....
Quoi qu' vous avez la belle,
Qui vous fait tant pleurer (*ter*) ?

— Je pleur' que je suis jeune
Et ti tou.....
Je pleur' que je suis jeune,
Que je suis t-en danger (*ter*).

— Ne pleurez pas, la belle,
Et ti tou.....
Ne pleurez pas, la belle ;
Du bois vous sortirez (*ter*).

Quand ell' sortit d' la rippe,
Et ti tou.....
Quand ell' sortit d' la rippe,
Ell' se mit à chanter (*ter*).

— Quoi qu' vous avez la belle,
Et ti tou.....
Quoi qu' vous avez la belle,
Qui vous fait tant chanter (*ter*) ?

— Je chante un gros lourdaud,
Et ti tou.....
Je chante un gros lourdaud,
Qui n'a su m'embrasser (*ter*).

— Retournons-y, la belle,
Et ti tou.....
Retournons-y, la belle,
Je vous embrasserai (*ter*).

— Quand tu tenais la caille,
Et ti tou.....
Quand tu tenais la caille,
Il fallait la plumer (*ter*).

LA FILLE DE SAINT-NIZIER

D'après un manuscrit de 1749. — Le médecin Merle, de Chalamont, qui joue un rôle dans cette chanson, passe pour en être l'auteur. Nous l'avons complétée par les deux couplets qui contiennent l'ordonnance du médecin.

Air: n° 6 des *Airs Bressans*.

A San-Nezi on di qu'y a
Ena bolia malada,
All' é malada dé son lia,
San savày la ràyson prequa,

No faut allo à Çalamon
Pre queri monse Marle,
Monse Marl' a bin conniu çan
Lo mau se tin su lo devan.

Monse Marlo li a demando :
« Q'avo don fa, bouilloda ?
On ami vos a carechia.
Vetia la maladi qu'y a.

— Ze ne cray po que me-n ami
M'aye randu malada ;
Y-a bin cin ma qu'i ne vin pô.
Ze crâye qu'i m'at abandono.

— Zustaman dimpi celi tan
Veutra maladi peusse.
Conto vay to, ne caço ran ;
Segnon z'y va der' à Moran.

— Per on biau zor de San-Nezi,
Qué y èra neutra féta,
Apré que nos uron sopo,
Nos alliron no promèno.

Nos alliron nos promèno
- U pro dari la buze.
I se pri à me margoto,
Me desan : Fau no mario.

E quant i m'u bin margoto,
I me cali pé tarra,
Pi se cali to dray su ma,
Ne savay la rayson pre qua.

— Yé bin çan que me si pinso,
Groumela monse Marle ;
Y-a greu de mau, non pre mori,
Mai pre trovo on bon mari.

De cho que vos a margoto
Fau deveni la fènne.
N' autrou sare por' an tra ma,
San savay la rayson prequa.

PIERRE LE FAGOTEUR

Cette chanson bressane, qui paraît ancienne, s'est plus ou moins altérée en passant de bouche en bouche. L'héroïne est tantôt la femme du meunier, tantôt la servante du curé, suivant le goût du chanteur, et chacun accentue plus ou moins certains détails.

Air: n° 4 des *Airs Bressans*.

De bon matin Piarou se live (*bis*)
Per allo u beu fagouto,
La faridandin-na,
Per allo u beu fagouto,
La faridando.

An son cemin Piarou rancontre
La sarvant' à noutron curo,
La faridandin-na,
La sarvant' à noutron curo,
La faridando.

Dous u tràycò Piarou la mame
Contre na pila de fago,
La faridandin-na,
Contre na pila de fago,
La faridando.

— Dous u tray co, Piarou, n'é guéro ;
Baille m'ancor na sangroto,
La faridandin-na,
Baille m'ancor na sangroto,
La faridando.

— É ne cra po, ma bena mià,
Coman leu sauj'o l'harb' u pro,
La faridandin-na,
Coman tou sauj'o l'harb' u pro,
La faridando.

LE RETOUR DU MARCHÉ

Chanson qui se chante à Foissiat

An me ranvegnan du marchia,
De mon tri, de mon tra,
De mon tra la la la,
An me ranvegnan du marchia,
Treuvou ma fena meurta (*bis*).

Ze chava bin qn'alle mourreu,
De mon tri.....
Ze chava bin qu'alle mourreu,
Pisqu' all' an è bin meurta (*bis*).

Ze si allo der'u queuro,
De mon tri.....
Ze si allo der' u queuro:
Queuro ma fèn'è meurta (*bis*).

Ze si allo der' u marli,
De mon tri.....
Ze si allo der' u marli :
Marli, chona te liouche (*bis*).

Quan fu lou zou de l'antreman,
De mon tri.....
Quan fu lou zou de l'antreman,
To lou moudou bélove (*bis*).

Ma que z'allova pre deri,
De mon tri.....
Ma que z'allova pre deri,
Me crevova de rire (*bis*).

Z'a de bon blo dan mon gueurni,
De mon tri.....
Z'a de bon blo dan mon gueurni,
De bon vin dan ma cova (*bis*).

Nous en berin bin de biau co,
De mon tri.....
Nous an berin bin de bian co,
An sourcian n'autra fèna (*bis*).

ERRATA

Page 30, 1er vers, au lieu de *velàdzou*, lisez : *velàdzo*.

Page 42, 6e ligne, au lieu de *s'est en allée*, lisez : *s'en est allée*.

Page 44, à la note, au lieu de *cherron*, lisez : *chevron*.

Page 61, 2e note, au lieu de *aurigine*, lisez : *origine*.

Page 64, 8e ligne, au lieu de *brigants* lisez : *brigands*.

Page 78, 1er vers, au lieu de *se n'ère*, lisez : *se n'èr'*.

Page 101, à la note, après *lauréole*, lisez : *gentille, le mézéréon*.

Page 112, 1re ligne, au lieu de *il fait*, lisez : *il faut*.

Page 143, l'auteur de la chanson contre les Nobles se rétracta et mourut martyr de la charité : voyez notre *Hist. de la Révolution dans l'Ain*, t. 1er, p. 73.

Page 168, 1re ligne, le juron *burnou* répond à *borné, imbécile*.

Page 172, 6e ligne, au lieu de *la quenouille*, lisez : *la quenouille*.

Page 174, 4e ligne, au lieu de *vaurians*, lisez : *vauriens*.

Page 182, 16e ligne, au lieu de *en la plaisantant*, lisez : *en le plaisantant*.

Page 191, 2e ligne, au lieu de *Beyssouze*, lisez : *Reyssouze*.

Page — 3e ligne, au lieu de *sa révocation*, lisez : *la révocation*.

Page — 4e ligne, au lieu de *la démolition*, lisez : *sa démolition*.

Page 195, 5e ligne, au lieu de *objurèrent*, lisez : *abjurèrent*.

Page 205, 7e ligne, au lieu de *s'écouler*, lisez : *s'écrouler*.

Page 217, 2e ligne, au lieu de *mise*, lisez : *mises*.

Page — 6e ligne, au lieu de *siample*, lisez : *si ample*.

Page 233, 10e ligne, au lieu de *aucher*, lisez : *faucher*.

Page 237, 1er vers, au lieu de *chervinte*, lisez : *chervint'*.

Page 242, 6e vers, au lieu de *ponçon*? lisez : *ponçon* !

Page 244, 3e ligne, au lieu de *hachez*, lisez : *huchez*.

Page 318, 3e ligne, au lieu de *il y a bien*, lisez : *il y en a bien*.

Page 347, 2e ligne, au lieu de *de gâteaux*, lisez : *des gâteaux*.

Page 372, 6e ligne, au lieu de *Bressan*, lisez : *Le Bressan*.

Page 378, au titre, au lieu de *Journal de l'Ain*, lisez : *Journal de Trévoux*.

FIN

TABLE

TABLE

Préface Page I
Introduction 1

CHANSONS PATOISES

Le Bûcheron de Bresse..... 21
Notre Benoîte, par Brillat-Savarin..... 27
La Frisquette..... 33
Mon pauvre ami Claude..... 41
La chanson du duc de Savoie..... 49
L'Ebaude..... 55
La fin de la Terreur..... 63
Les Filles de Viriat..... 67
La Reine de Pont-de-Vaux..... 73
J'ai perdu mon galant..... 75
Les Quêteurs de Bresse..... 79
Les Quêteurs du Bugey..... 85
La Liaudain-na..... 87
La Soupe au Vin..... 91
L'Oiseau de Foissiat..... 97
Le Bois gentil..... 101
Nous marierons les Filles..... 105
La Saint-Vincent..... 109
La Servante..... 117
Holà ! la mie..... 123
L'Ane de la Liauda..... 129

L'Ane de la Dzona..... 133
Suzon..... 137
Contre les Nobles..... 143
Contre les Gens de loi..... 151
Le Clerc de Mézériat..... 155
La Frequeta, par le docteur P..... 159
L'Ebaude nouvelle, par M. S..... 165
La Nièce et la Tante, par l'abbé P..... 171
Ebaude à Nizon..... 181
Le Temple de Reyssouze..... 191
La Veillée, par M. Melin..... 223
La Saint-Martin, par le même..... 237
Le Baptême bressan, par le même..... 241
La Revole des Moissons, par le même..... 247
Le Vrai Bressan, par les abbés Perdrix et N... 251
Le grand Capitaine, par M. Anthelme Greffe.... 255
La jeune Bergère, par le même..... 263
Le fils de Cambade, par le même..... 265
Le Tabac, par le même..... 269
La Bataille de Cormoranche..... 275
Le Nouveau Baptême bressan..... 279

ETUDE
SUR LE PATOIS DU PAYS DE GEX,
PAR LE Cte GASPARD DE JOTEMPS

Avertissement..... 286
Préambule de l'auteur..... 287
Dialogue rural..... 290
Apparences étymologiques..... 299

NOTE SUR LE BELO
DES PEIGNEURS DE CHANVRE

Mots 305
Phrases 312

LETTRES PATOISES

I. — Dalbar à Flebar, lettre bressane..... 317
II. — Flebar à Dalbar, id. 327
III. — Un laboureur de Polliat aux journaux de Bourg..... 341
IV. — Dalbar au Laboureur de Polliat..... 348
V. — Un Bressan campagnard au *Journal de l'Ain*..... 365
VI. — Une fille de Marlieu au *Journal de Trévoux*..... 378
VII. — Un ancien Vigneron au même Journal. 392
VIII. — Un fermier de Boulignieu au même Journal..... 399

APOLOGUE PATOIS

Les Chardonnerets et leurs petits, par l'abbé N. 412

SERMON PATOIS

Sermon du curé de Grézia..... 420

APPENDICE

La Chanson du Bugey, chanson populaire en français 438
La Fille de Saint-Nizier, chanson bressane non traduite 441
Pierre le Fagoteur, chanson bressane non traduite 444
Le Retour du Marché, chanson bressane de Foissiat, non traduite..... 446

ÇA & LA DANS LE VOLUME

La chanson aux Bressans, par l'abbé Maneveau 5
La Chanson aux Mâconnais, par l'abbé N..... 10

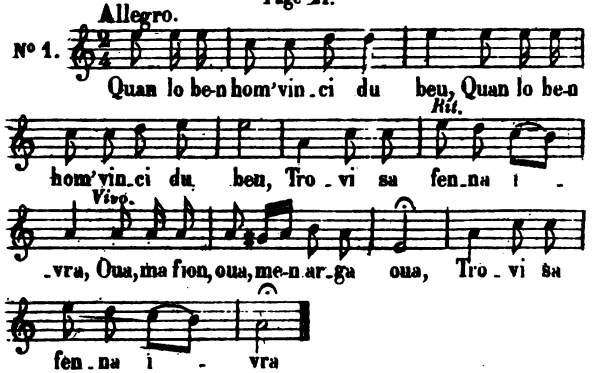
Sur le patois du Bugey, par Brillat-Savarin... 27
L'appétit du général Sibuet, par le même..... 28
Analyse du roman musical : l'*Etang de la Roussière* 181
Acte d'abjuration d'un protestant..... 195
Accueurdo-vo.... conte bressan..... 335
Lou Brayssan et lou Monsu, autre conte..... 367
Sonnet bressan à *Flebar*, par l'abbé Nyd..... 375

Bourg, imprimerie du *Moniteur de l'Ain*.

MUSIQUE DES CHANSONS

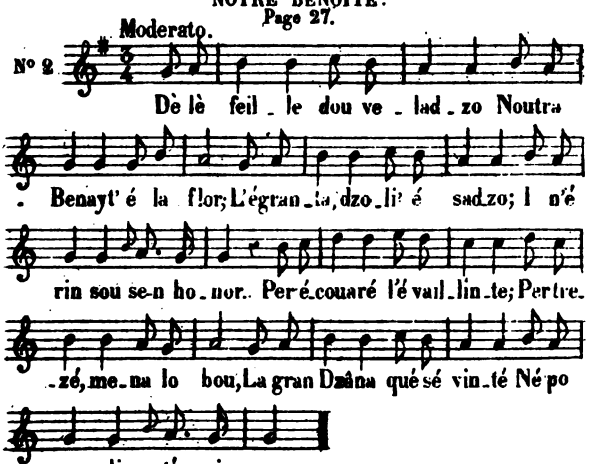
LE BÛCHERON DE BRESSE.

Page 21.



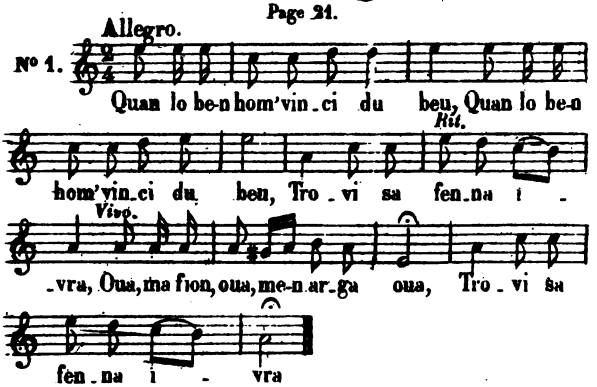
NOTRE BENOÎTE.

Page 27.



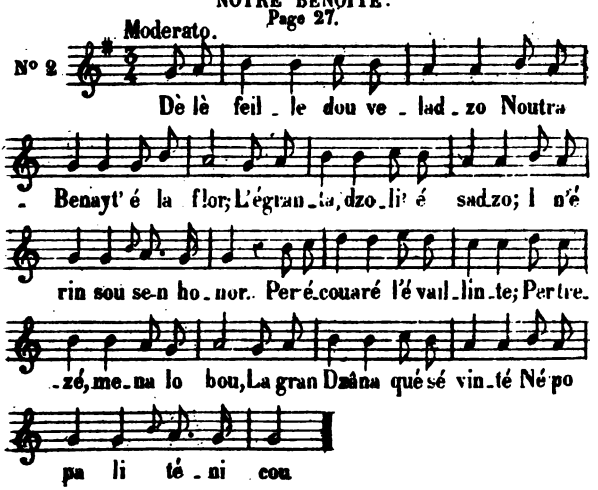
LE BÛCHERON DE BRESSE.

Page 21.



NOTRE BENOÎTE.

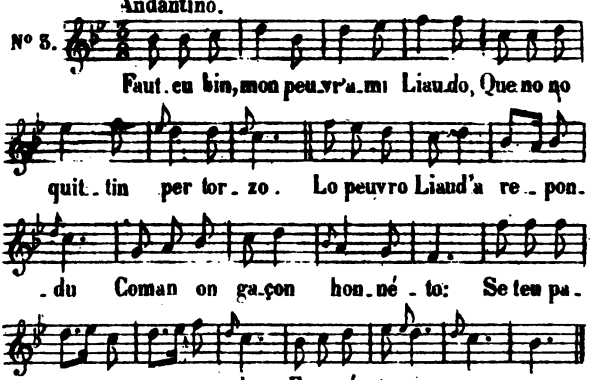
Page 27.



Page 41.

Andantino.

N° 5.

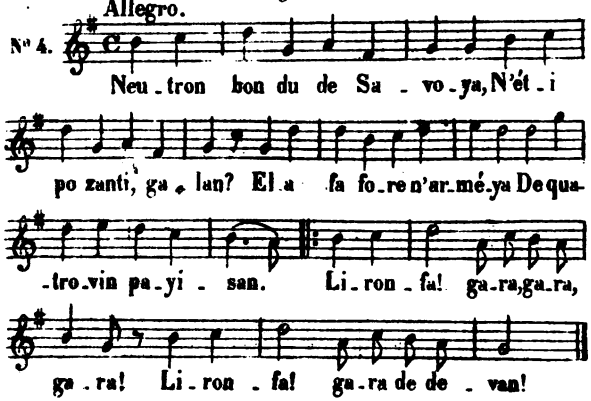


LA CHANSON DU DUC DE SAVOIE.

Page 49.

Allegro.

N° 4.

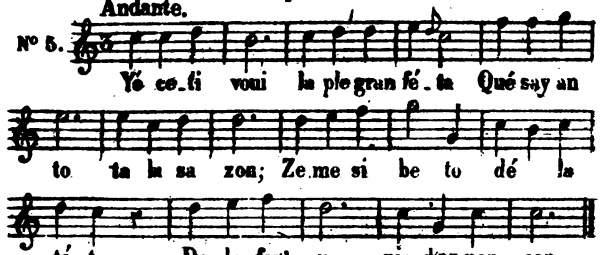


L'EBAUDE.

Page 55.

Andante.

N° 5.

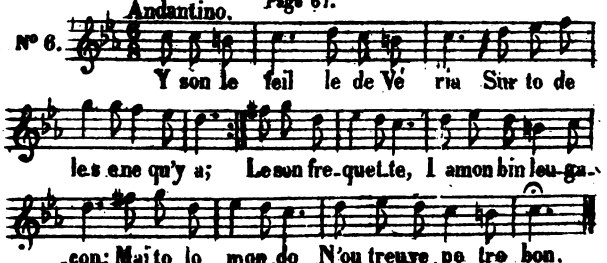


LES FILLES DE VIRIAT.

Page 67.

Andantino.

N° 6.

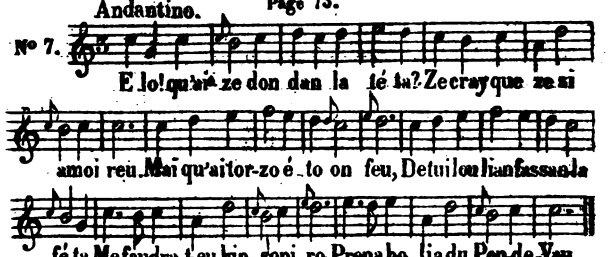


LA REINE DE PONT-DE-VAUX.

Page 75.

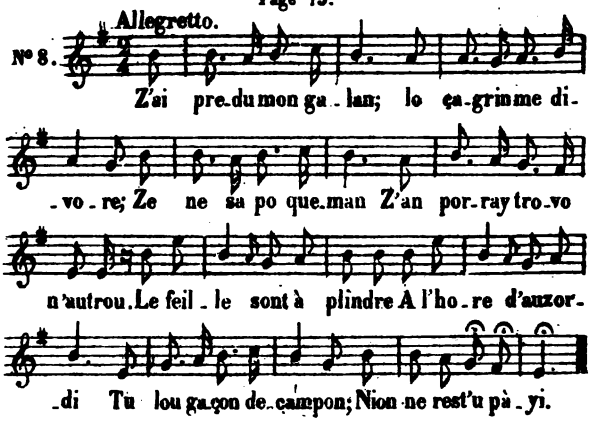
Andantino.

N° 7.



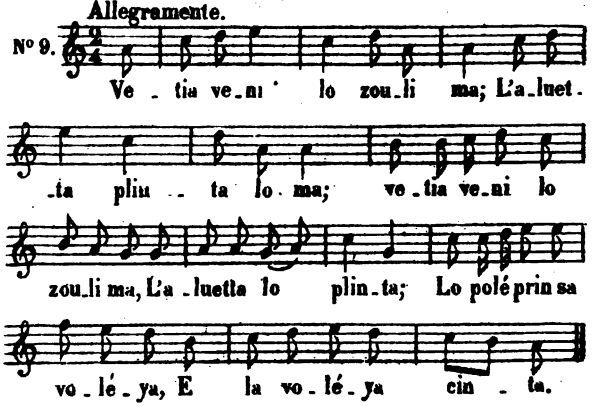
J'AI PERDU MON GALANT

Page 75.



LES QUÊTEURS DE BRESSE.

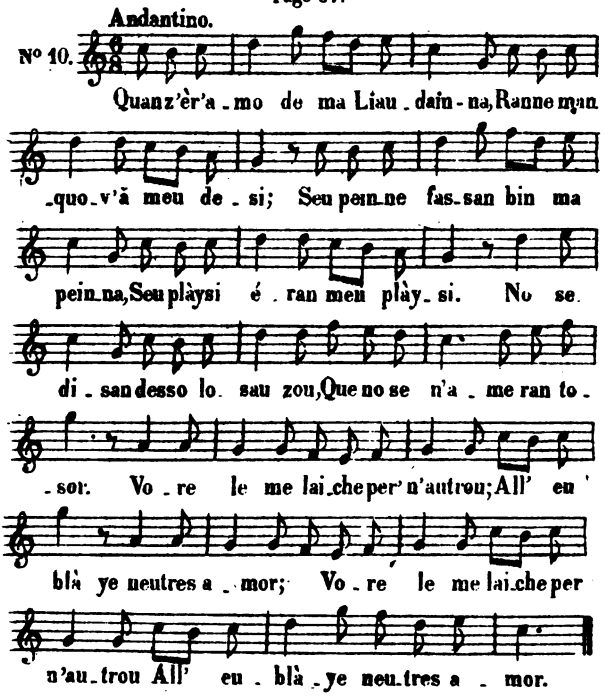
Page 79.



LES QUÊTEURS DU BUGEY.
Page 85.

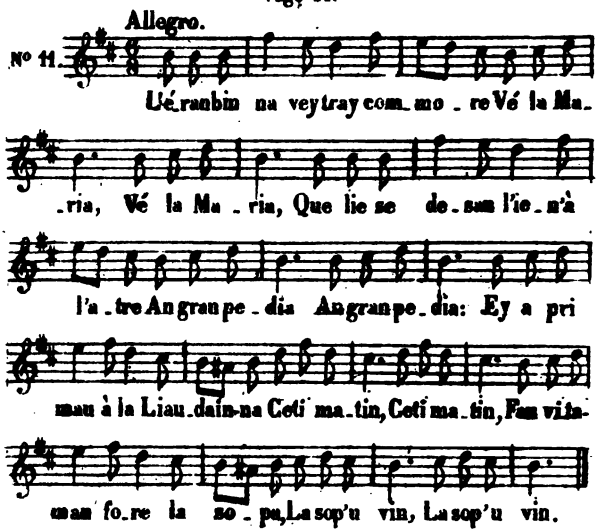
Sur l'air noté N° 9.

LA LIAUDAIN-NA.
Page 87.



LA SOUPE AU VIN,

Page 91.



LE BOIS GENTIL.

Page 101.

Sur l'air noté N°9.

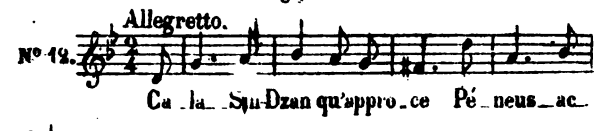
NOUS MARIERONS LES FILLES.

Page 105.

Sur l'air noté N°9.

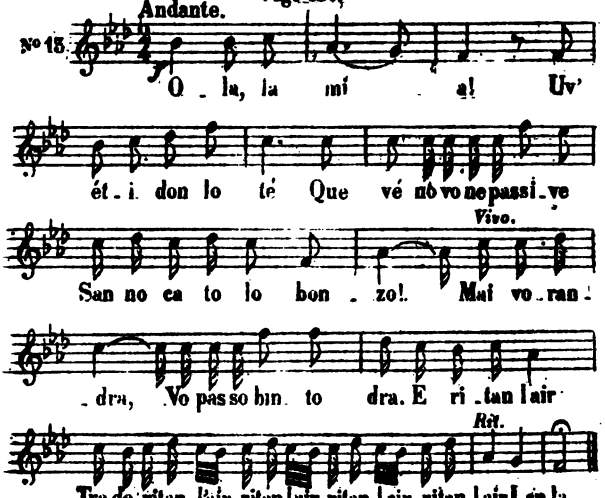
LA SERVANTE,

Page, 117.



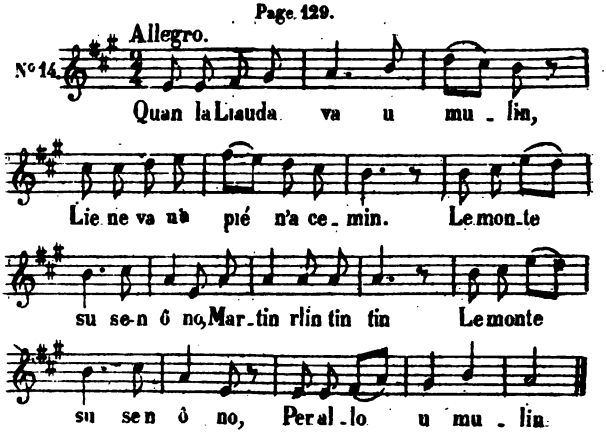
HOLA LA MIE!

Page 123,



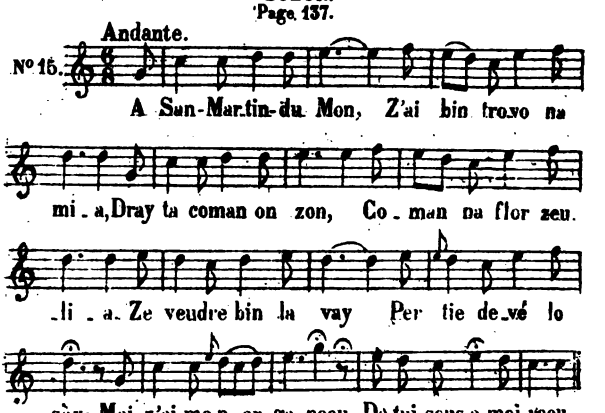
L'ANE DE LA LIAUDA.

Page 129.



SUZON.

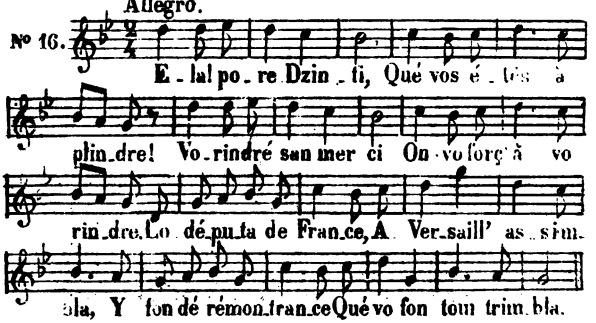
Page 137.



CONTRE LES NOBLES.

Page 143.

Allegro.



CONTRE LES GENS DE LOI.

Page 151.

Sur l'air noté Nº 2.

LA FREQUETA.

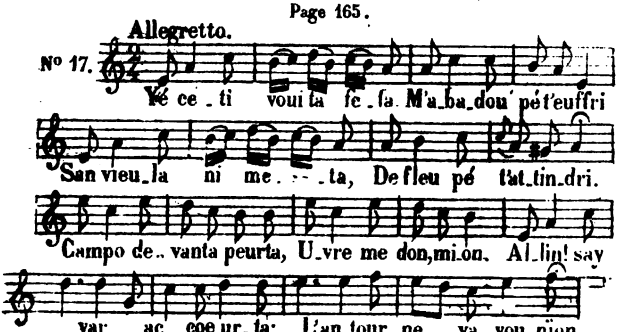
Page 159.

Sur l'air noté Nº 10.

EBAUDE NOUVELLE.

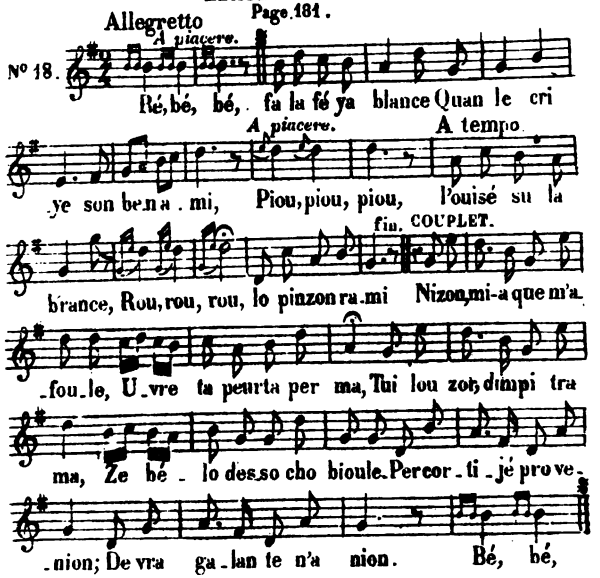
Page 165.

Allegretto.



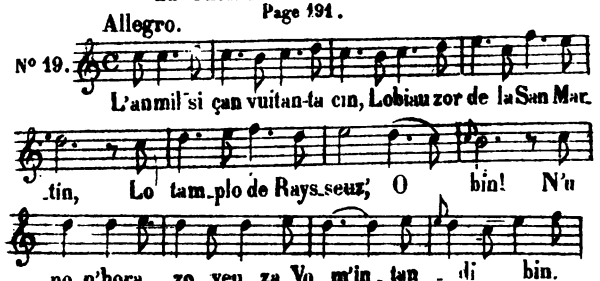
ÉBAÚDE A NIZON.

Page 181.



LE TEMPLE DE REYSSOUZE.

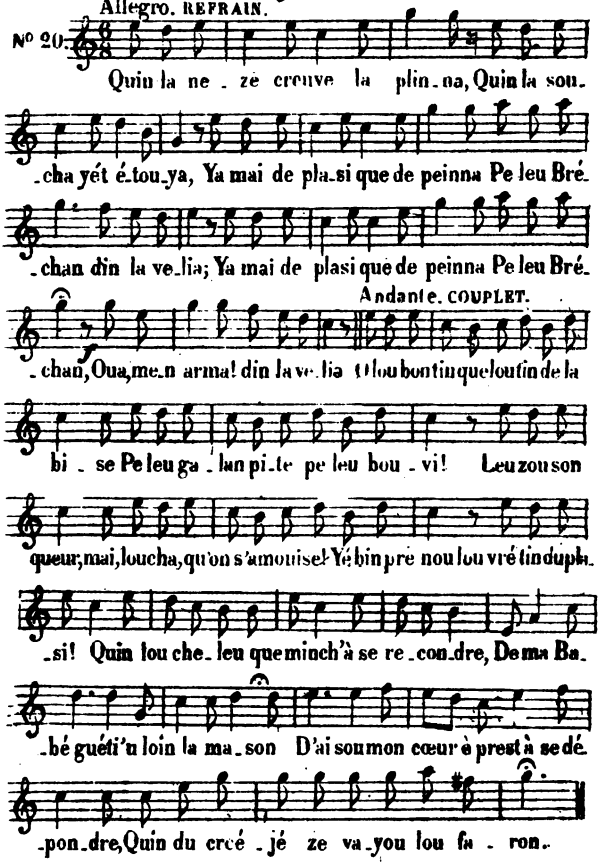
Page 191.



Page 223.

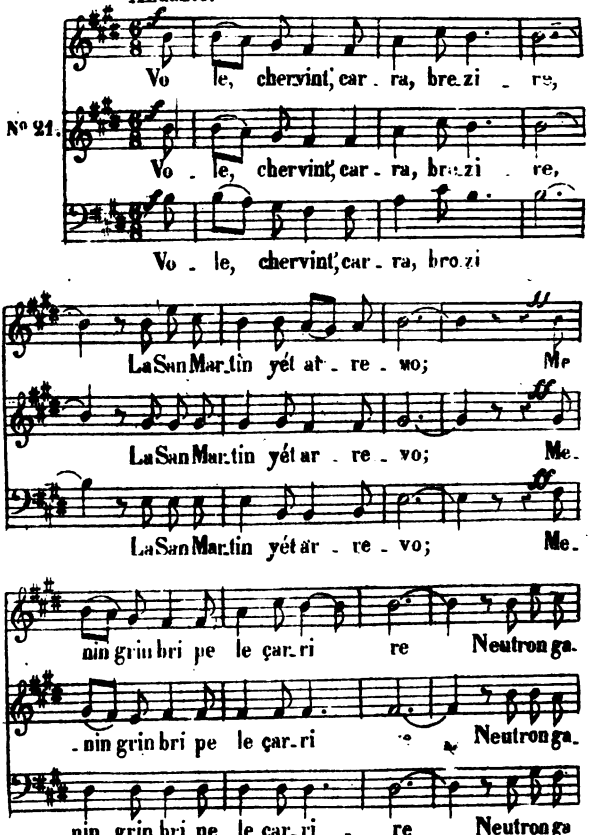
Allegro. REFRAIN.

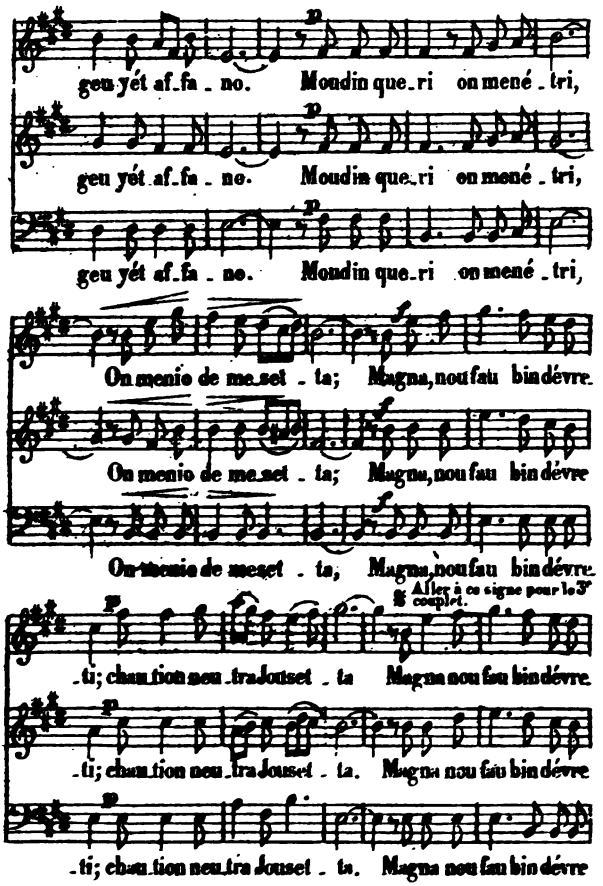
N° 20.

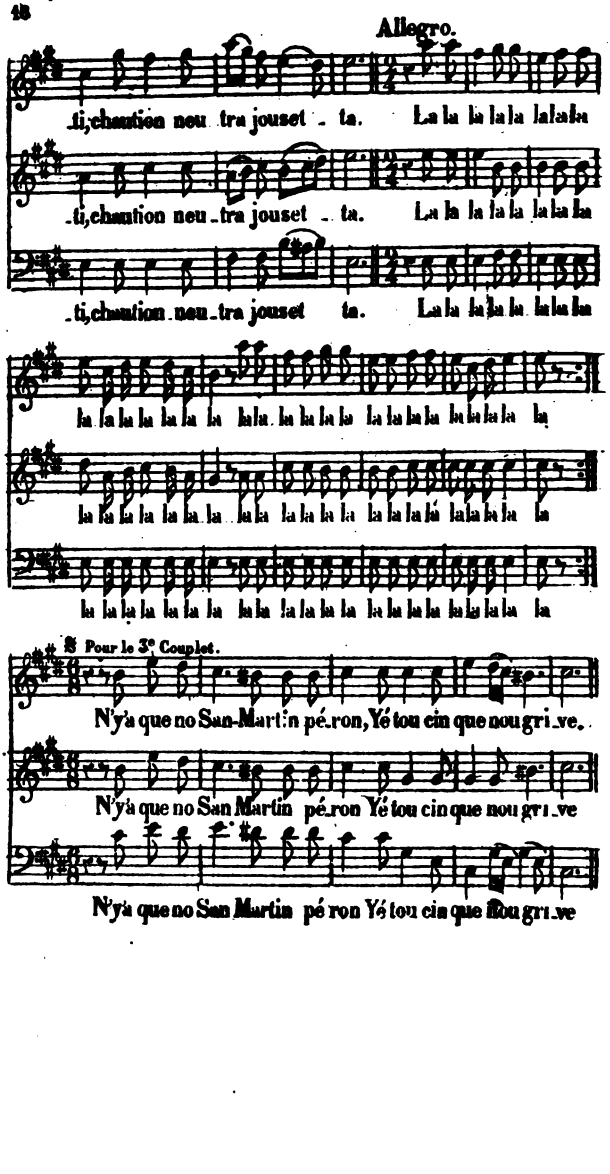


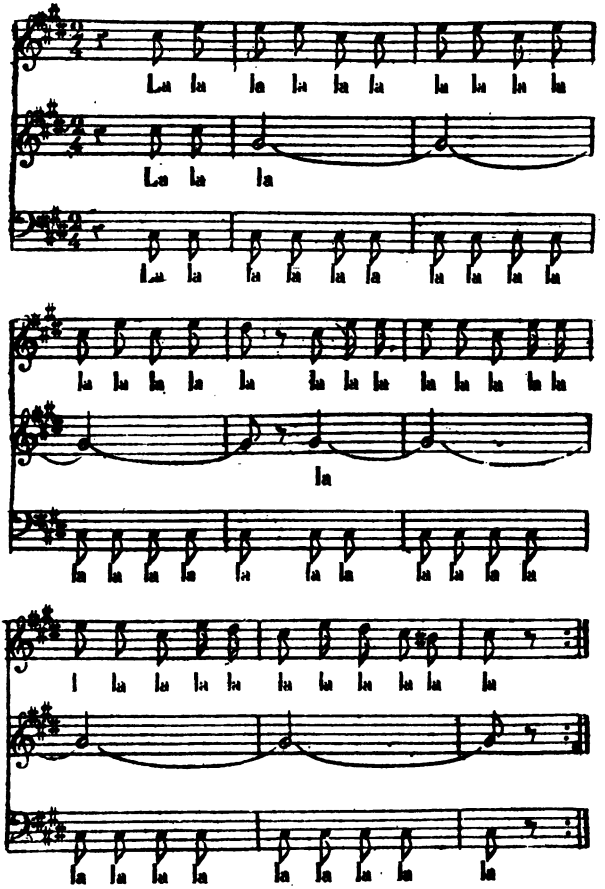
Page 237.

Andante.




geu yét af_fa _ no. Moudin que_ri on mené _ tri,
geu yét af_fa _ no. Moudin que_ri on mené _ tri,
geu yét af_fa _ no. Moudin que_ri on mené _ tri,
On menio de me_set _ ta; Magna, nou fau bin dévre
On menio de me_set _ ta; Magna, nou fau bin dévre
On menio de me_set _ ta, Magna, nou fau bin dévre
Aller à ce signe pour le 3e couplet.
_ti; chau_tion neu_tra Jouset _ ta Magna nou fau bin dévre
_ti; chau_tion neu_tra Jouset _ ta. Magna nou fau bin dévre
_ti; chau_tion neu_tra Jouset _ ta. Magna nou fau bin dévre

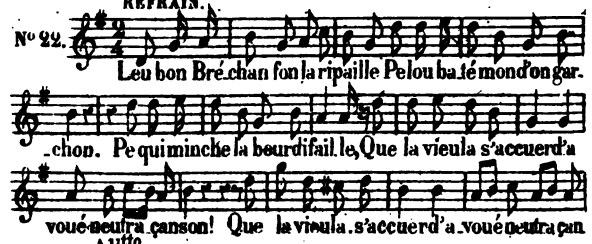

Allegro.
ti, chantion neu tra jouset ta. La la la la la la la la
ti, chantion neu tra jouset ta. La la la la la la la la
ti, chantion neu tra jouset ta. La la la la la la la la
la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la
la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la
la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la la
Pour le 3e Couplet.
N'y'a que no San-Martin pé-ron, Yé tou cin que nou gri-ve.
N'y'a que no San Martin pé-ron Yé tou cin que nou gri-ve
N'y'a que no San Martin pé ron Yé tou cin que nou gri-ve


La la la la la la la la la la
La la la
La la la la la la la la la la
la la la la la la la la la la la la la la
la
la la la la la la la la la la la
l la la la la la la la la la la
la la la la la la la la la

LE BAPTÊME BRESSAN.

Allegro. Page 241.

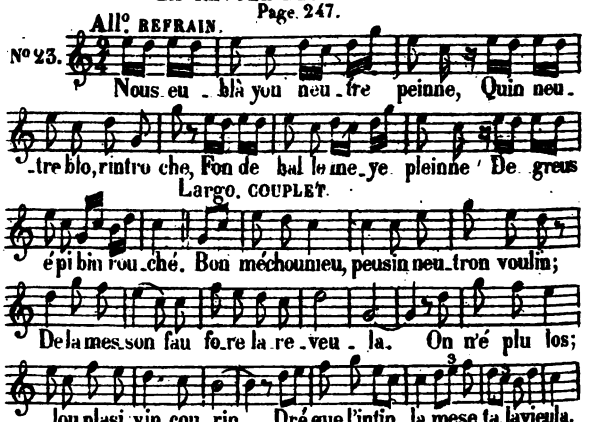
REFRAIN.



LA RÉVOLE DES MOISSONS.

Page 247.

All.o REFRAIN.

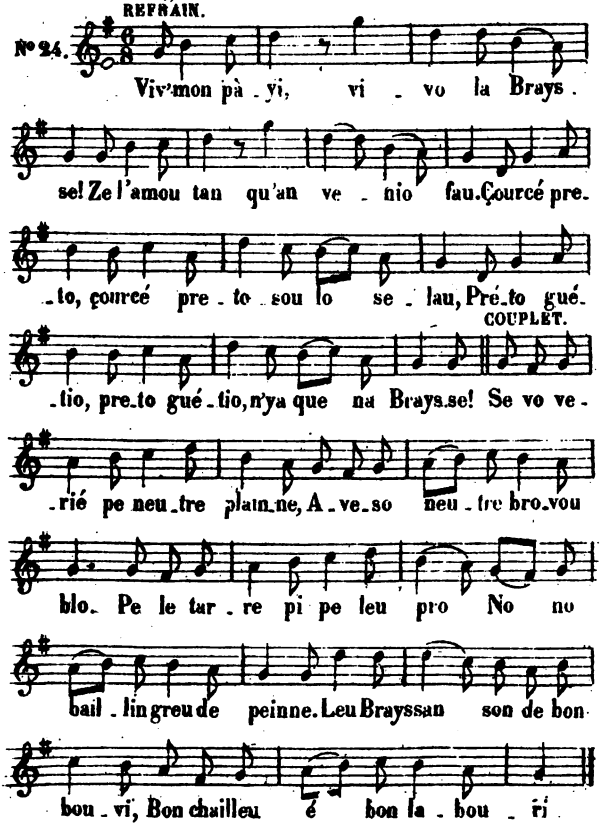


LE VRAI BRESSAN

Page 251.

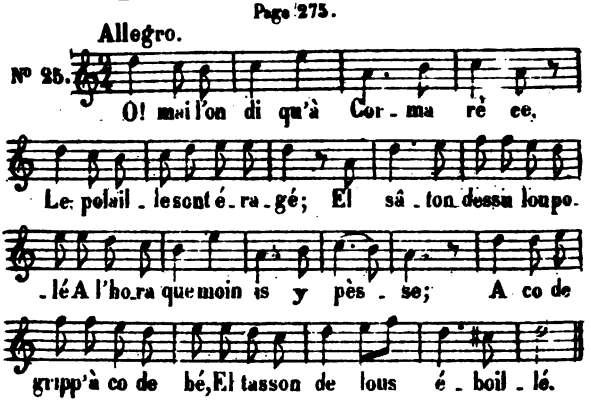
Allegramente.

REFRAIN.



LA BATAILLE DE CORMORANCHE.

Page 275.



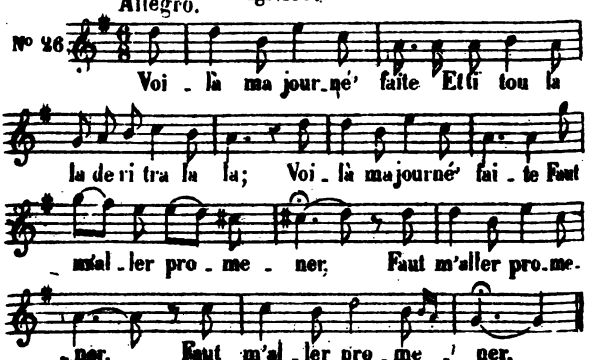
LE NOUVEAU BAPTÊME BRESSAN.

Page 279.

Sur l'air noté N° 1.

LA CHANSON DU BUGEY.

Page 438.

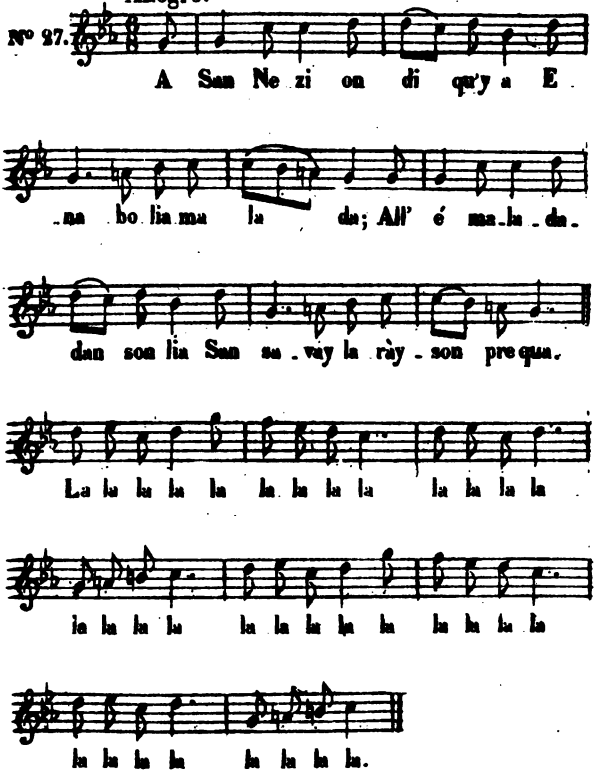


LA FILLE DE SAINT NIZIER.

Page 441.

Allegro.

N° 27.



BIBLIOGRAPHIE

Histoire de la Révolution dans l'Ain, par Philibert Le Duc : tome premier, du 8 mai 1789 au 14 juillet 1790; tome second, du 14 juillet 1790 au 10 août 1792. Chaque volume est orné d'une Eau-forte de Paul Morgon. Prix du volume in-18 sur papier teinté et vergé. 6 fr.

(Le troisième volume sous presse.)

Histoire de l'église de Brou, recherches historiques et archéologiques, par Jules Baux, archiviste du département de l'Ain, chevalier de la Légion d'honneur et officier des SS. Maurice et Lazare. Troisième édition, grand in-8°, illustré de 4 planches en noir et 2 portraits en chromo d'après les vitraux. (Très rare) 20 f.

Nobiliaire du département de l'Ain, Bresse et Dombes, Bugey et Pays de Gex, par le même, ouvrage honoré des souscriptions des Ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique. 2 volumes grand in-8°, sur papier teinté. (Très rare.) 50 fr.

Notice descriptive et historique sur l'église collégiale et paroissiale de Notre-Dame de Bourg, par le même, comprenant l'histoire de la ville de Bourg. In-12. 1 fr. 50

Essai critique et descriptif sur les nouveaux vitraux de l'église de Notre-Dame de Bourg, par Charles Martin, architecte du département de l'Ain et de la ville de Bourg, chevalier de la Légion d'honneur. In-8°. (Très rare.) 3 fr. 50

Guide descriptif et historique du voyageur à l'église de Brou, élevée à Bourg par les ordres de Marguerite d'Autriche de 1506 à 1536, d'après le P. Rousselet, Augustin, réformé. Neuvième édition, augmentée de chapitres nouveaux se rapportant à l'histoire de cette église et aux caveaux des Princes et Princesses de Savoie, avec gravures de la façade. In-12. 1 fr. 50

Mémorial de l'Invasion de la Bresse par les Dauphinois en 1468, par C.-J. Dufay, chevalier de la Légion d'honneur et des SS. Maurice et Lazare. Deuxième édition, corrigée et augmentée. Brochure in-8°. 2 fr.

A paraître :

Archives ecclésiastiques de l'Ain, notices et documents relatifs à l'histoire de l'évêché de Belley, des assemblées du Clergé de Bresse et de Bugey et des anciens Chapitres collégiaux de ce département, par A. Vayssière, archiviste du département de l'Ain, 1 volume in-8° raisin de 214 pages, orné d'un eeau-forte de Paul Morgon, prix : 6 fr.

Ce volume n'a été tiré qu'à 75 exemplaires, dont 50 seulement destinés à être mis en vente.

Recherches sur les origines du Siège épiscopal et de l'Eglise de Belley, introduction aux archives saintes de Belley, par l'abbé Nyd, curé de Sermoyer, ancien correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, membre correspondant de la Société littéraire de l'Ain et de l'Académie de Mâcon, etc., brochure in-8° de 100 pages environ, première partie, prix : 3 f. 50

Histoire de la ville de Pont-de-Vaux (Ain), par A. Vayssière, archiviste du département du Jura, 1 volume in-8 raisin, prix : 5 fr.

Il sera tiré quelques exemplaires sur papier fort avec des eaux-fortes de Paul Morgon, au prix de 10 fr.

Tous les exemplaires renfermeront un plan général du territoire de Pont-de-Vaux.

Histoire de l'Eglise de Brou. Recherches historiques et archéologiques, par Jules Baux, ancien archiviste du département de l'Ain, chevalier de la Légion d'honneur et officier des SS. Maurice et Lazare, format Guide, *cinquième édition entièrement revue et augmentée, nombreuses illustrations.*

DOLE-DU-JURA. — TYPOGRAPHIE BLIND.